LE GORILLE URINANT

chez Le chasseur abstrait
collection polar

Le dieu que vous aimerez haïr

Si vous saviez ce que je m'en fous

En cas de blème avec le fric

Confliteor mais je pardonne pas !

Avec ça en moins, t'es de trop !

…et d'autres à venir !

oOo

Le chasseur abstrait
www.patrickcintas.fr
pcintas@lechasseurabstrait.com
© Patrick Cintas 2023
ISBN 9782491782245
Dépôt légal juillet 2023

Patrick Cintas

Le dieu que vous aimerez haïr

Le Gorille Urinant

Dans ce monde d'aujourd'hui,
on ne peut dissocier *le sentiment et la politique*.
Charles de Gaulle

Ainsi, ce roman pourrait s'intituler « Le Sentiment et la Politique », mais « Le dieu que vous aimerez haïr » est un meilleur choix.

SOMMAIRE

LE DIEU QUE VOUS AIMEREZ HAÏR ____ **3**

Introduction ____ **6**

Pénétration du sujet ____ 6

C'est l'auteur qui vous parle ____ 6

Développement ____ **8**

Travail de l'Intérieur ____ 8

C'est le lieutenant Arto Lafigougnasse qui parle ____ 8

Chapitre premier ____ 8

Chapitre II ____ 15

Chapitre III ____ 19

Chapitre IV ____ 25

Chapitre V ____ 30

Chapitre VI ____ 35

Chapitre VII ____ 43

Chapitre VIII ____ 49

Chapitre IX ____ 56

Chapitre X ____ 63

Chapitre XI ____ 68

Chapitre XII ____ 71

Chapitre XIII ____ 76

Chapitre XIV ____ 80

Chapitre XV ____ 85

Chapitre XVI ____ 89

Chapitre XVII ____ 94

Chapitre XVIII ____ 99

Chapitre XIX ____ 106

Chapitre XX ____ 110

Chapitre XXI ____ 115

Chapitre XXII _____ 119
Chapitre XXIII _____ 124
Chapitre XXIV _____ 128
Chapitre XXV _____ 133
Chapitre XXVI _____ 137
Chapitre XXVII _____ 141
Chapitre XXVIII _____ 146
Chapitre XXIX _____ 152
Chapitre XXX _____ 158
Chapitre XXXI _____ 162
Chapitre XXXII _____ 166
Chapitre XXXIII _____ 170
Chapitre XXXIV _____ 175
Chapitre XXXV _____ 178
Chapitre XXXVI _____ 180

Conclusion _____ 187
Le plaisir retrouvé _____ 187
On la ferme ! _____ 187

Introduction

Pénétration du sujet

C'est l'auteur qui vous parle

Entités en jeu dans cette histoire :

Les Goruriens – avec Roger Russel dit Rog Ru, soit à l'envers Gor Ur, le **Gor**ille **Ur**inant – du Parti de l'Urine. Ennemi du Métal. « Je pisse sur le Métal ! » exulte Roger Russel.

Le Métal – avec K. K. Kronprinz, dit K.K.K. – Parti du Métal. Ennemi des Goruriens. « L'Urine trempe le Métal, se réjouit K.K.K. Ah ! Ah ! Ah ! »

La Police nationale – avec notamment le narrateur de cette histoire, le lieutenant Arto Lafigougnasse, mais aussi Kol Panglas, capitaine, Sally Sabat, juge d'instruction, etc.

Et bien sûr le Front National – avec Marine et son papa.

Sans oublier le terrible Pedro Phile qui agit seul, sans parti, bien qu'il prétende être adhérent au Parti Socialiste.

Quelques personnages se sont perdus en route… mais on les retrouve à la fin, en conclusion.

La parole est au lieutenant Arto Lafigougnasse :

« Et après cette introduction par pénétration, ce qui pose la question du choix du trou, voici le travail de l'Intérieur puis l'éjaculation euh… la conclusion.

Howl à côté c'est du gnangnan. Mais faut dire que ce que j'ai à dire est beaucoup plus actuel. On est en France, merde ! »

Développement

Travail de l'Intérieur

C'est le lieutenant Arto Lafigougnasse qui parle

Chapitre premier

Il était une fois un lieutenant de police qui s'appelait Arto Lafigougnasse. 43 balais et un manche. Et pas d'cul ! Non, c'est vous qui n'avez pas d'cul. Arto Lafigougnasse c'est moi, que je raconte cette histoire. Et sur qui ça tombe, sur moi ! Un mec empalé. J'vous explique : avec un truc dans l'cul. Que ça lui faisait mal. Mais il disait rien parce qu'il était mort. Moi je le regardais en professionnel et j'essayais de pas souffrir à sa place. Et j'écoutais le témoignage de celui qui nous avait appelés :

— Ah ben merde ! J'vois un nouveau panneau. Vous savez… dans l'genre qui fait peur et qu'on s'en fout… mais c'qui m'a intrigué, comme ça, tandis que j'arrivais, c'est qu'il avait pas d'lumières pour clignoter. Ah que j'me dis ! Ils font plus les choses comme avant…

— Zêtes du Front National… ?

— Comment zavez d'viné ?

— Continuez…

— Les ceusses du FN on a l'droit d's'exprimer comme les autres, non ?

— Surtout quand on vous demande pas de vous exprimer, mais de témoigner…

— Oh là là ! Je témoigne ! Je témoigne ! Et que même j'en dis pas assez !

— Zavez cru que c'était un nouveau genre de signalisation…

— De celles qui font peur… Que je me dis : Qu'est-ce qui veut dire çui-là ? Ah ils t'en font des compliqués maintenant, que si t'as pas été à l'école assez longtemps pour t'en rendre compte, tu zy entraves queue dalle… Et donc j'arrive…

— Sur les lieux du crime…

— Que oui ! Que je sais pas s'il y en avait plusieurs, vu que pour moi, où c'était ça f'sait un et pas plus… Mais j'suis pas flic, moi…

— Ça s'voit…

— Ça s'voit aussi que vous l'êtes ! Ah mais dites donc ! Que ça vous va comme un gant !

Ce type me tapait sur les nerfs, mais c'était pas sur lui qu'il fallait taper. Et puis il était trop tôt pour taper.

— Et alors qu'est-ce que vous avez vu ? je demande.

— C'que vous voyez !

— Mais vous zavez pas regardé ailleurs, des fois queue… ?

— J'savais pas qu'il fallait ! Ah si vous l'aviez vu comme je l'ai vu ! J'm'arrête parce que le feu est au rouge… Un peu comme vous mais prêt à passer au vert…

— Encore une blague de ce genre et j'vous coffre… Vous vous arrêtez et… ?

— …j'allume une clope. Comme la vitre est ouverte, je vois mieux.

— Y en a des comme ça… qu'il leur faut ouvrir la fenêtre pour mieux se rendre compte…

— Vous allez me parler de votre père… ?

Ce mec m'excite ! Je pose ma main sur son épaule, que c'est pas une main comme les autres. Y a toujours quelque chose dedans. Il ravale sa salive ou son vomi.

— Bref, qu'il continue, j'ai bien vu que le type vivait encore… Après un truc pareil ! On s'étonne…

— Et qu'est-ce que vous faites alors ?

— Qu'est que j'y fais, hé connard ! J'y parle ! J'y parle et y répond pas !

— Vous espériez une réponse… ?

— J'espérais rien ! Y avait du sang tout le long du poteau et ça f'sait tache sur le trottoir et même une petite rigole que moi, ça m'a pas fait rigoler.

— C'est vot' papa qui vous a appris à faire de mauvais jeux d'mots ?

J'aime pas menacer le client sur le plan intellectuel. D'habitude, j'utilise pas les grands moyens. Je m'en tiens au concret. Moi, les abstractions, je m'en passe. Ça fait marrer Sally Sabat, la jugesse d'instruction. Et ça amuse pas du tout Kol Panglas, que c'est notre chef à tous. Tiens, la voilà qui s'ramène. Le témoin des circonstances peut pas s'empêcher de siffler.

— Un coup, c'est du bon, qu'il dit en sourdine parce qu'il se doute que c'est pas une femme comme les autres, deux coups c'est du boudin…

— Qu'est-ce qu'il dit ? demande Sally en arrivant.

Elle sent le pet parfumé au n° 5. C'est toujours comme ça quand elle se lève de mauvaise humeur. En pleine nuit qu'il a fallu la réveiller. Et elle dormait pas avec un mec. D'ailleurs on sait pas avec qui elle dort. Personne n'a envie de le savoir.

— Vous disiez ? dit-elle au seul témoin visuel de l'affaire qu'elle va faire capoter parce qu'elle est con comme un balai.

Le mec se triture l'entrejambe en pensant que c'est pas ici sa place et qu'il aurait mieux fait d'en rester à sa première impression.

— Et c'était quoi votre première impression ? demande-t-elle.

— Il a cru voir un nouveau style de signalisation, du genre qui fait peur aux entrailles, précisai-je.

— Ah mais j'ai pas d'entrailles moi ! gueule-t-il aussitôt.

— Mais si, t'en as !

— On peut pas vivre sans entrailles, explique Sally.

— Que je peux ! Que je peux ! J'suis pas vierge, moi ! J'ai de l'expérience !

— Mais pas assez pour vous priver de faire l'intéressant parce que vous êtes tombé sur un truc exceptionnel qui attire les mouches comme si c'étaient des journalistes !

Ouhla ! La Sally, quand elle s'exprime, c'est dans le genre presse-citron. Et un citron, on en a tous un, n'est-ce pas ? Le type sait ça aussi. Il se dégonfle et montre ses mains.

— J'ai rien touché ! J'suis pas un pervers…

— Même que c'est pas toi qui a fait le coup, on sait !

— Et en plus j'ai rien vu d'autre…

— C'est toujours ça de moins à se mettre où que j'pense… susurre la Sally.

Elle réfléchit. Ça fait un bruit de slip qu'on remonte en toute discrétion.

— J'vous reconnais ? demande-t-elle.

Le type a envie de boire parce qu'il a soif que ça s'arrête. Il dit, si on peut appeler ça dire :

— Que je sache pas, non…

Par terre, y a du sang en pagaille. Même qu'il est coagulé. Y a des petites feuilles d'automne dedans, comme dans la confiture. C'qui est sûr, c'est que ce minable n'a rien vu d'autre : un inconnu grimaçant empalé pas tout seul sur le poteau d'un panneau de signalisation routière et même urbaine, que j'en suis à me demander pourquoi l'assassin l'a emporté dans sa précipitation.

— Ça, vous n'en savez rien, dit Sally.

— Moi non plus, dit le témoin.

— On va quand même fouiller vot' bagnole, que je dis.

Il s'en fout. Il met jamais rien dans sa bagnole, alors. Il dit ça avec ce petit air de mépris spécial flic qui provoque chez moi une envie d'en finir une bonne fois pour toutes que je retiens pour pas que ça me fasse des ennuis, comme dit Sally avant qu'on se mette vraiment au boulot. Là, visiblement, on a pas encore commencé.

— J'peux y aller ? demande le témoin.

— Faut d'abord écrire, dis-je. On parle et après on écrit, pas vrai madame la Juge… ?

— Même que des fois on cogne un peu ! plaisante-t-elle.

Elle fait pas toujours rire autant qu'elle veut, la Sally. Faut dire qu'elle est moche. Les mecs qui se transforment en gonzesse, c'est pas ça. Il reste quelque chose du mec chez cette nouvelle femme et moi, ça m'fait chier. Oh je chie pas tous les jours ! Avec Sally, on se voit peu. Mais un mec empalé jusqu'au cou et un panneau de signalisation manquant, c'est une bonne raison de se revoir et d'évoquer le passé. On se connaît depuis l'enfance…

— Alors écoute-moi, coco, que je dis au témoin… Tu vas suivre gentiment ce type qui a une gueule de con et un uniforme qui lui va comme un sac…

— D'accord…

— Il va te poser des questions que c'est les mêmes que je t'ai déjà posées, mais en plus calme, tu vois ?

— Je vois…

— Mais lui il est con. Il pose pas les questions.

— Il répond…

— T'as tout compris ! File !

Et le brigadier Laminouche l'emporte dans son camion. Qu'est qu'il va prendre ! Ça fait marrer Sally qui est d'ailleurs venue pour ça. Sinon elle vient pas.

— Dites donc, Arto, chaque fois qu'il se passe quelque chose d'exceptionnel, c'est sur vous que ça tombe…

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là… euh… Madame…

— Que c'est bizarre…

— Moi j'ai dit bizarre ?

Ah c'que j'aime la faire marrer ! Ça fait ressortir sa barbe. Comme ça, de nuit, avec un éclairage artificiel mêlé de lune, c'est d'un érotisme, ah ! Mais on a jamais couché. On a mangé, ça oui. Mais sur le plan conversationnel, pas plus. J'sais bien que les conversations, c'est juste pour se préparer à passer à l'acte, mais j'ai jamais agi avec elle. Juré ! Non mais ! Un mec-femme ! Et puis quoi encore !

— Vous me tenez au courant, Arto ?

Elle est déjà entrée dans sa petite voiture. Un coup d'œil sur les guiboles que c'est des guiboles de femme, je reconnais. J'en ai vu d'autres.

— Qui c'est ce mec ? dit-elle en refermant la portière.

En fait, je sais pas encore. Elle est partie. Pourquoi qu'elle est venue ? Allez savoir avec ce genre nouveau de l'espèce humaine…

— Qui c'est ce mec ? je demande au brigadier Laminouche qui revient de son camion.

— Un connard qui met jamais rien dans sa bagnole…

— Non ! Je parlais de l'empalé…

— Un arabe…

Il met jamais de majuscule aux Arabes, le brigadier. Il se demande même pourquoi on enquête. « Un de moins… » Il finit pas sa critique sociale. Faut dire qu'il en a pas les moyens. Il commence à critiquer et ça s'arrête en plein milieu, que c'est peut-être même pas le milieu ! Ensuite,

il agit. C'est un homme d'action. Lui et moi on est adhérent au Front National. Enfin, lui. Parce que moi. Ils ont créé un statut spécial pour moi : adhérent de cœur. Je vous explique ça en suivant, allez !

Chapitre II

Faut que je vous raconte ça ! M'en voulez pas si j'interrompe. Mais j'peux pas continuer comme ça sur ma lancée sans introduire des précisions personnelles que sans elles vous finiriez par ne plus rien comprendre à ce qui m'a poussé à écrire un polar plutôt qu'une autre connerie lisible par le plus grand nombre. Que nous autres, les flics, on est pas plus con que les autres. Mais jusqu'à quel point on est con, ça, c'est la question à un bâton. Et question bâton, on est des roues, personnes peut dire le contraire.

Donc j'avais un papa que plus con queue flic tu pouvais pas trouver même si t'étais un gosse qu'aurait pas demandé mieux que de changer de milieu familial. Moi je demandais rien. Je jouais avec des noyaux d'abricots que j'usais sur le trottoir pour faire des sifflets que mon papa il en avait un pour faire la circulation. Même ma maman était pas une intellectuelle, alors. Et j'me souviens pas que mon frère ait une seule fois prononcé une solution à ses problèmes qu'il en avait beaucoup à se reprocher. De ma sœur je dirais qu'elle avait l'aspect de l'amour mais sans le charme des héroïnes des vieux films que j'aime encore au point de m'y abonner quand j'ai plus rien à boire. Voyez un peu l'ambiance… Pépé était communiste. Il travaillait dans la construction. Il a pas travaillé longtemps d'ailleurs. À cause du dos et aussi de la peau, qu'il en avait pas beaucoup. À vif qu'il était au moment de mourir. « Mon fils, avait-il dit à mon père qui l'était d'ailleurs pas (mais on se fait à tout, n'est-ce pas ?) tu travailleras dans un

bureau ! » Mon père il avait compris « tu travailleras dans un bureau ou tu travailleras pas » et il avait fait flic pour pas qu'on le prenne pour un faignant. Mais Pépé était mort avant, sinon ça l'aurait tué. C'est Mémé qui m'a confié ce secret de famille. « Ton père c'est pas ton père, mais ta mère, c'est ta mère… » J'ai tout compris en une fois. Pas eu besoin de répéter, la Mémé. Elle en serait morte aussi, je suppose. Je suppose d'ailleurs beaucoup depuis que je suis flic moi aussi. J'en suis arrivé à prendre les hypothèses pour des solutions. Il faut aller vite dans ce monde pressé ! Surtout quand on a pas envie de travailler.

Donc, en toute logique, que j'en manque pas comme vous l'avez pu constater depuis le début de ce polar véridique, j'adhère au Front National. Mon pote Pedro Phile me dit que je suis pas plus con qu'un autre, mais lui, il adhère pas, parce qu'il est socialiste et qu'il préfère attendre d'avoir d'aussi bonnes raisons que moi de donner ma voix à Jean-Marie Le Pen qui a fait la guerre d'Algérie uniquement pour le plaisir de donner raison à ses idées. Moi, j'admire le personnage. Je suis pas aussi expéditif que le brigadier Laminouche, mais j'ai bien travaillé le sujet en dehors de mes obligations scolaires que j'ai poussées aussi loin que j'ai pu en fonction des idées que j'ai héritées de mon père par la ligne indirecte des relations extraconjugales. J'ai même acheté une casquette authentiquement reproduite d'après le modèle nazi. Et j'ai un CD de chants que je comprends pas la langue mais que le sens m'échappe pas. La musique m'y aide beaucoup. Je mets la casquette en dehors des heures de travail et dans ma sphère privée. Les années passent. Pedro Phile, mon pote socialiste, attend.

Et puis, je sais pas ce qui m'a pris. Au commissariat, on désinfecte rien. On s'assoit sur les chaises qui ont servi à autre chose. On respire de toute façon le même air. Et on s'empoissonne de l'air du temps. J'étais donc un adhérent paisible du Front National quand le papa a été remplacé par sa fille. Un peu ce qui m'arrivait à moi, mais en plus grand ! Je m'avance, un jour de fête qu'on était plusieurs à se demander si Jeanne d'Arc avait existé ou si c'était une invention de la République, quand Marine, qu'elle

s'appelait déjà, peut-être parce que c'est son vrai nom, s'amène sur la pelouse avec son papa. Alors là, je m'arrête de parler pour rien dire et, la bouche grande ouverte comme si j'allais écouter avec la langue, je t'entreprends une érection que même le mot t'en donne pas une idée exactement proportionnelle à la quantité de jute qui s'est ensuite rafraîchie avec le mauvais temps qui menaçait. Jamais j'avais vu d'aussi près une femme qui ressemblait à une femme et qui en était une ! Pas comme Sally que j'arrive pas à bander sincèrement. Et même que le papa, Jean-Marie, il me regarde et me sourit.

— Tu te fais des idées, me dit Pedro Phile. Il regarde tout le monde avec cet air-là. C'est technique. Et tu y crois dur comme fer.

Ça, pour du fer, c'était du fer. Du pur métal en fusion. Et je fusionnais avec la femme de ma vie ! Ce qui ne m'était jamais arrivé. Une goutte de pluie m'acheva après avoir fait le tour d'un de mes boutons de braguette. Que moi, tout classique que je suis, Racine et tout et tout, je me ferme pas avec des zips et des scratchs. Je me boutonne !

— Tiens-toi ! me fait Pedro Phile qui craint qu'on reconnaisse en lui un socialiste encore pas assez mûr pour changer de camp.

Mais je m'approche. Elle est là, à portée de mes doigts ! Je la sens comme si je la touchais. Du coup, un type plutôt baraqué me fait signe que j'ai pas raison et qu'il a pas tort non plus. Elle s'éloigne.

— On peut pas toucher, me fait le colosse en souriant avec les dents.

— Je voulais pas toucher ! Je touche jamais !

Mais j'étais si près ! J'aurais touché. Il avait raison le cerbère ! C'était pas le moment de me laisser faire. Pedro Phile m'a pris sous son aile :

— T'es dingue, qu'il me dit dans l'oreille. Si tu fais une connerie, c'est moi qu'ils interrogeront. Je suis juif, moi, pas toi !

Ce qui est vrai. J'aime pas les Juifs. Mais j'aime Pedro Phile. Je sais pas comment j'ai fait pour l'aimer. Un paradoxe intime. Par contre, la Marine, je sais pourquoi je l'aime. Alors, dès le soir même, j'écris à Jean-Marie pour lui demander la permission d'enculer Marine. Pedro Phile

s'inquiète. C'est lui qui colle l'enveloppe avec la langue. Mais c'est pas lui qui la postera. Je le connais. C'est un Juif. Il te colle l'enveloppe, mais il la poste pas. Et ils en font quoi, les Juifs, de toutes ces enveloppes ?

— D'ailleurs, que je dis à Pedro en lui arrachant l'enveloppe une fois qu'il l'a bien collée, même William Burroughs y dit que c'est pas de la drogue. Alors je vois pas pourquoi ce serait de la drogue uniquement pour moi.

— C'est pas de la drogue, dit Pedro en reluquant les pastilles, mais ça laisse des traces.

— C'est en tout cas pas ça qui m'inspire l'amour !

— Si c'est de l'amour, fait Pedro en rinçant mon slip dans l'évier.

Ah il frotte ! Il en veut à ces traces ! Elles témoignent de ma passion nouvelle ! Ma dernière trouvaille sociale ! Et merde ! C'est pas pendant qu'on fait l'amour qu'on fait rien d'autre et qu'on peut même passer pour un faignant notoire ? Même Papa il le disait ! Sinon j'aurais pas été son fils putatif ! Et elle en avait, des tifs, ma mère, sur son oreiller !

— Et donc, dit Pedro qui veut paraître logique et me l'inculquer en même temps, tu vas vraiment poster cette lettre ?

— Toi tu fais que la coller et moi je la poste. C'est ça, l'amour !

— Hé ! Je le savais pas.

On peut pas tout savoir. Mais j'en veux pas aux Juifs. Ils ont déjà payé. Pour des siècles qu'ils ont payé ! Que nous, qu'on est pas Juifs, on doit encore beaucoup…

— Je t'accompagne, dit Pedro.

Et on sort. Il veut voir si je poste vraiment cette « connerie incroyable », qu'il dit. Et hop, dans la pottiotte !

— Et j'ai pas la clé ! ironisai-je.

— Ah putain ! Je te crois ! Je te crois !

Il est heureux, le Pedro, comme si je l'avais chatouillé. Mais c'est vrai que les Juifs sont cérébraux. Pas comme nous.

Chapitre III

Là, je m'interrompe parce qu'on arrive au poulailler. Ah mais j'en ai des choses à raconter sur le Front National, que vous pouvez pas vous imaginer ! Mais là, on arrive et j'vais pas pouvoir. D'autant que l'brigadier Laminouche me donne des coups d'volant pour que je la ferme, des fois qu'la hiérarchie me comprenne pas, ce qui arrive des fois et même encore. La petite bagnole de Sally Sabat est garée entre un panier à salades et un radar camouflé en voiture de voyageur de commerce avec le costard pendu derrière la vitre arrière et une grosse valoche aux boucles dorées qui me font penser à Marine comme je pense à personne, avec effet de turgescence et promesse de Ramadan. Que le Ramadan c'est quand tu peux pas bouffer comme tu veux à cause qu'ils te l'ont pas dit à temps. Mes voisins font la fête pendant que j'essaie de dormir pour pas paraître aussi faignant que j'en ai l'air. Sally Sabat est penchée à la fenêtre de Kol Panglas, notre chef à tous.

— On monte ? demande Laminouche.

— Moi je monte ! Toi tu descends !

— Y a pas d'mal à demander…

Je monte. Faut que je rapporte ce que je sais même si je sais rien. Faut bien commencer par quelque chose de consistant, sinon Kol Panglas vous envoie sa fumée de cigare dans la tronche et on se sent plus aussi bien qu'avant. Et puis Sally plaisante pas avec la procédure. Et que c'est pas comme ça qu'on fait quand on connaît les usages… Et que si c'était moi

ça se passerait pas comme ça… Et Kol Panglas lui donne raison. Ils couchent. C'est comme ça qu'on avance. Moi je recule. Vous comprendrez mieux quand j'aurais le temps de vous raconter la suite de mon histoire avec Marine. Ah l'enculée ! Elle m'a bien eu !

— À quoi vous êtes encore en train de penser ? m'interrompt Kol Panglas alors que j'ai pas encore mis les pieds dans son bureau.

— A pense à rin ! cite Sally qui lit des bouquins.

— En tout cas, dis-je en me servant, c'est pas en pensant que j'vais résoudre cette affaire.

— Voilà une bonne parole, dit Kol Panglas. Ne pensez pas. Et surtout, n'en pensez rien.

Exactement ce qu'on nous enseignait au Front National.

— Donc, poursuit Kol Panglas en rallumant un cigare têtu, il faut trouver Dracula.

Il rit. Remarquez bien que je ris pas. Sally me fait de la jambe. Elle porte pas de bas. De haut non plus. Elle tâte son sac à main, prête à tirer sur celui qui demandera pas la permission. Son rêve, c'est de buter un prévenu en pleine audience. Pour ça, il faudrait justifier l'emploi d'une arme à feu. Elle a étudié la question, nous a-t-elle enseigné un jour, et elle n'est pas loin d'avoir trouvé la réponse. Ah c'est pas empalé qu'il finirait l'Arabe, mais avec un simple trou de 9 mm dans le front juste au-dessus des deux yeux. Elle donne des leçons de Droit aux flics qui en manquent. J'ai dû passer quelque temps sous sa baguette. Sans savoir si c'était une baguette ou un trou comme les autres à qui elle ressemble.

— Nous avons son identité, dit-elle. Laminouche a trouvé ses papiers sur le témoin.

— Il avait rien dans la voiture, dis-je. Il ne mentait pas.

— Mais on la fait pas à Laminouche qui veut son grade de brigadier-chef et qui l'aura pas, décrète Kol Panglas.

Pauvre Laminouche. Non seulement il est con, mais en plus il le sait pas. Alors il fouille. Il fouille les bagnoles, les appartements, les poches, les slips, et même plus si ça fait de l'ombre à son cerveau qui ne connaît pas que la lumière.

— Le témoin, sans doute faux, s'appelle Henri de La Braguette… commence Kol Panglas.

— … de La Barguette, corrige Sally.

— Un aristo égaré dans le monde de la nuit, continue Kol Panglas qui n'aime pas qu'on le contredise.

— J'vous ai pas contredit ! fait Sally.

— Vous me contredisez chaque fois que je dis une connerie, alors…

— Bref, fait Sally en me souriant comme si on avait déjà fait ça ensemble, Henri de la…

— Barguette…

— …n'a pas dit toute la vérité…

— …y a toujours une part de vérité dans les mensonges des crapules… fait Kol Panglas qui se corrige tout seul quand on menace de le faire à sa place.

— Ouais, dis-je en me servant un deuxième, mais c'est pas facile de faire la part des choses.

On en est à philosopher sur le métier quand Laminouche fait irruption avec un mec au bout du bras. Il tient Henri de La Barguette par le cou.

— Il est tombé dans les pommes, qu'il dit d'un air désolé avant même de s'excuser d'avoir commis une faute professionnelle.

— Vous l'avez frappé ? demande Sally qui aime pas les complications provoquées par les flics débutants qui n'arrêtent pas de débuter tellement ils sont cons et tellement cons qu'à la retraite ils se sont même pas améliorés comme on est en droit de l'attendre d'eux et du système qui les emploie.

Ah il est patapouf ce Laminouche. Il frappe et il s'en rend même pas compte. Comme en ce moment, il bat sa coulpe. Ça fait un bruit de buffet.

— Il peut encore parler ? demande Kol Panglas.

— Pas vraiment… murmure la grosse voix de Laminouche.

— Et vous, Arto, vous l'avez frappé ?

— J'y étais pas ! C'est Laminouche…

— Oh ça va les pétainistes ! gueule Sally. Frappez tant que vous voulez, mais après !

— Mais après quoi, connasse ! Une fois qu'on a plus besoin de les frapper ? Ah elle est logique la justice de mon temps ! Dire que je suis son fournisseur ! Où va l'commerce !

— Bon, bon ! dit Kol Panglas. On va pas se disputer à cause d'une saleté d'aristocrate qu'est même pas foutu d'en avoir l'air.

— Pour ce qui est de l'air, se désole Laminouche, il en a plus tellement il m'a énervé. Non mais ! Rien dans la bagnole ! Et qu'est-ce que je trouve dans son…

— Vous voulez dire « sa » poche… glousse Sally qui aime bien rigoler avec les brutes.

— Dans son slip, corrige Kol Panglas avant d'être pris en défaut.

— Vous avez fouillé dans son slip ?

— Des papiers, c'est où que vous les planqueriez, vous, si vous vouliez pas les montrer à Totoche ?

Seulement voilà, la Sally, elle porte pas le slip. Enfin, pas à cet endroit-là. Elle me jette un regard complice, comme si j'y étais pour quelque chose.

— Bon ! dit Kol Panglas. On s'en fout où qu'il était le papier…

— Il était… et c'est tout, fis-je comme si j'étais encore en classe de philosophie où je me suis mis sur la voie tracée par Papa.

— C'est vrai quoi ! fait Laminouche.

Il exhibe le passeport, un truc dégueulasse qu'a pas fait que traîner au fond d'un slip. Si ça sentait que la merde, on dirait pas non sans hésiter.

— À quoi ça sent ? demande Sally.

— Au cumin, répond Kol Panglas.

— C'est de la merde de quoi, le cumin ? fait Laminouche.

Il doit penser à quelque chose qui tient du cochon et de la mouche, comme dans un film américain doublé dans un pays de l'Est. Sally ose ouvrir le passeport.

— C'est un Arabe, dit-elle.

— Ça, on sait déjà, rumine Laminouche. Mais encore, ajoute-t-il avec un air supérieur qui le fait ressembler l'espace d'une seconde à ce qu'il n'est exactement pas.

— Hassan Iben Sabbah, dit Kol Panglas qui sait déjà tout mais aime bien nous le faire découvrir avant qu'on devienne complètement con.

— Comme dans les romans de Dutch Schulz ! m'étonnai-je.

— Autant dire que c'est pas son vrai nom, dit Kol Panglas en me flattant le dos de la main que j'ai particulièrement sensible aux suggestions obscures.

— Va nous falloir trouver le vrai nom d'un type qui a de faux papiers ! hurle de douleur Laminouche qui n'a aucune expérience dans ce domaine.

— Vous zêtes pas si cons que ça… ricane Sally.

Con, on l'est pas. On peut pas dire ça. Bon, on a pas fait de longues études. Elles étaient même courtes, preuve qu'on apprend vite. Mais me dis pas qu'il en faut, des trucs gris, pour apprendre par cœur des lois qui sont même pas faites pour tout le monde. Enfin… pas tout le monde en même temps. Oh !

— Bref, dit Kol Panglas. On commence mal ce qui avait pourtant bien commencé (dixit Poniatowski). Le mort a de faux papiers. Le témoin est peut-être mort…

— Il l'est, avoue humblement Laminouche.

— Et on a aucune idée de qui est l'assassin.

— Comme dans un vrai polar, dit Sally avec un air sérieux qui me pousse à en écrire un.

Kol Panglas se soulève alors et brandit son cigare dans ma direction.

— On est dans un polar, oui ou non, Arto ?

Qu'est-ce que je peux répondre à ça ? Si je dis oui, tout le monde se fout de ma gueule. Et si j'y dis non, je m'empêche d'écrire. Vous feriez quoi, vous ?

Chapitre IV

Laminouche et moi on sort de chez nous avec le vent en poupe.

— Moi je pète et toi tu souffles ! s'esclaffe-t-il.

Ah il est pas fin le Laminouche ! Surtout quand il pète. Moi, j'ai beau souffler, ça s'éteint pas. Je suis du genre à patienter devant le gâteau en attendant que les bougies me rappellent autre chose que ce que je suis venu chercher.

— On prend le camion ? suggère Laminouche.

Il aime son camion, Laminouche. S'il continue, il en aura bientôt deux. Et tout un tas s'il aime sans compter. C'est le métier qui nous tue. Avant de devenir flic, j'´étais vachement intelligent. Laminouche aussi était intelligent, pas vachement, parce que lui c'est plus grave que moi. Mais on se laisse avoir par le travail. On devient mort. Je dirais pas con. Je nuance, mais pas pour échapper à l'amère réalité qui est celle de ceux qui auraient voulu faire autre chose de leur existence. N'allez pas conclure, ô lecteurs qui ne me connaissez pas encore assez pour me juger (attendez la suite), qu'on aime pas notre métier. On aime les problèmes autant que les solutions, surtout si on a de la marge pour tricher un peu. Moi, j'ai pas de camion. On m'a confié le sort d'une bagnole à peine plus grande que celle de Sally Sabat qui me demande de temps en temps comment je fais pour obtenir toujours plus que ce qu'elle demande à personne. Vous connaissez pas la Crevault ? Voilà le modèle pour flic du bas de l'échelle.

Ça démarre à l'électricité, c'est déjà ça. Et on a pas besoin de pousser, sauf dans les côtes.

— Tu as même deux portières, plaisante Laminouche.

Vu qu'on peut pas ouvrir le coffre et que je mets jamais le nez dans le capot où il paraît qu'ils ont mis un moteur pour que j'ai pas l'air trop con, quand même !

— On commence par quoi ? demande Laminouche.

— On va demander à Pedro, proposai-je.

Il est au pieu quand on entre chez lui.

— Tu frappes pas avant d'entrer ? me demande Laminouche qui a un chouya d'éducation en plus que moi vu qu'il est né avant moi.

— Je frappe sur quoi à ton avis !

Pas sur la porte. Il y en a pas. Et si on gratte le montant, les punaises vous font savoir que vous les dérangez. Et puis il y a ce chat curieux comme une taupe qui fouille dans vos chaussettes jusqu'à vous faire mal.

— Il est mignon comme tout ! roucoule Laminouche qui le caresse comme si c'était sa propre queue.

Comme on est entré, on se sent moins intrusif. Pedro est couché sur le ventre dans ce qui lui sert de paillasse. Une main s'accroche à la table de chevet qui porte les traces douloureuses d'une bouteille vide. Il y a une fille entre ses jambes, tellement petite que je me demande si elle serait pas tellement mineure que ça en deviendrait un crime. Mais comme dit Laminouche qui a lu avant d'étudier sérieusement : On n'aurait pas d'amis si on n'avait que des ennemis. Pedro est un ami à moi et Laminouche respecte au moins ça.

— Où tu vas toi ? demande-t-il à la petite qui s'en va en catimini.

Il la condamne au silence. Si jamais elle pleure, Pedro nous vire comme si on était pas des amis, à coups de bouteille dans le dos.

— Tu parles pas ? demande Laminouche qui a pleinement conscience d'avoir affaire à une gosse de son âge.

— Pedro dit qu'il faut parler seulement quand on a quelque chose à dire… toussote la fillette.

— Et qu'est-ce que tu viens de dire si tu le voulais pas ? remarque Laminouche astucieusement, ce qui est rare.

— Eh bé tu me fais parler et je dis n'importe quoi ! caquète l'enfant.

— Putain ! s'exclame Laminouche en se tournant vers moi comme si j'avais compris ce que la fillette avait dit obscurément, ils te font des gosses, maintenant, que si tu cherches à les comprendre c'est eux qui te trouvent !

Et elle l'a bien trouvé, son laminouche à elle.

— Allez file ! que je lui dis. Tu reviendras plus tard.

— J'ai pris l'argent sur la commode, dit-elle en fuyant comme l'animal qui se sert de sa queue pour tourner le dos au monde hostile, pas un sou de plus !

Laminouche est encore en train d'y penser quand je réussis à tirer un son du corps endormi de l'ami Pedro Phile qui dort comme quelqu'un qui a eu sa sucette avant de se mettre à rêver.

— Eh putain c'est toi ! dit-il en s'asseyant au bord du lit. Vous voulez boire quelque chose ? continue-t-il parce que Laminouche a roté.

Il se frotte le cerveau à travers les os de son crâne. Ça lui fait du bien d'avoir un accès direct à ses facultés. Pas comme Laminouche qui utilise une perceuse sans fil et esquinte les mèches les unes après les autres. Moi, je suis entre les deux, pas totalement mou, mais pas dur au point d'en avoir l'air.

— Tu connais Hassan Iben Sabbah ? je demande à tout hasard et parce qu'on est venu pour ça.

Pedro suçote le morceau de son cerveau où se trouve la réponse.

— Pas vraiment, dit-il. J'ai entendu parler de lui.

— Vous avez lu Dutch Schulz ? s'écrie Laminouche.

Pedro revient lentement à la dure réalité quotidienne.

— Je lis jamais ! grogne-t-il. Y a que les cons qui lisent ! C'est pas en lisant qu'on rencontre les gens, merde !

Attention, Laminouche ! Pedro y lit jamais, mais c'est tout comme.

— Alors tu connais ce connard ? fait Laminouche

— C'est pas un connard ! Je connais pas de connard ! Qui c'est ce connard ?

— Tu le connais pas, dis-je pour conclure.

C'est le problème avec Pedro. Si on respecte pas ses règles, on est foutu question balance. Laminouche est vraiment un con, ce que je savais déjà, mais pas à ce point !

— Elle est où Clarisse ? fait Pedro comme s'il avait perdu quelque chose et qu'il était sur le point de le retrouver sans ameuter les autorités judiciaires.

— Elle s'est taillée, dit Laminouche. Avec le fric, précise-t-il comme s'il attendait que ce fric finisse par foutre le bordel qu'il est venu chercher sans son camion.

Pedro se lève enfin, signe qu'on est les bienvenus, et il se sert. Il sert personne d'autre, signe que ça va pas durer comme j'aimerais. C'est ce con de Laminouche qui l'énerve à Pedro. Et encore, il est venu sans son camion.

— Il est comment ton camion, grince Pedro.

— Il me ressemble, couine Laminouche qui veut faire de l'humour à ses dépens, des fois que ça émotionne ce vieux Pedro qui n'a jamais aimé personne et qui s'attend à continuer. On est de la même couleur, s'esclaffe Laminouche.

Pedro le toise avec mépris.

— J'aime pas les noirs, grogne-t-il sans la majuscule qui aurait un peu atténué la portée de son propos.

Laminouche, que j'ai oublié de préciser qu'il est natif des Colonies, a l'habitude qu'on le fasse chier dès qu'il tente de changer de couleur. Je lui

fais signe qu'il est en train de casser la baraque que je suis venu construire avec mon ami Pedro Phile qui peut continuer de violer amoureusement les gens plus petits que lui sans que ça inspire la justice dont je suis, moi vivant, le passage obligé.

— Va chercher ton camion, Lami, dis-je sans déconner.

— D'ac, Arto. Je vais jouer tout seul.

— Et touche pas à mes gosses, conseille Pedro.

Une fois seuls, on boit en silence. Si Pedro a quelque chose à me dire au sujet d'Hassan Iben Sabbah, il prendra pas de précautions et m'en parlera comme s'il venait de violer une fillette de trois ans. J'aime pas forcer les amis, surtout ceux qui souffrent de pas être comme les autres. Puis il me regarde comme s'il m'avait jamais vu.

— Arto, qu'il me dit comme si j'allais tomber sous le feu d'un peloton constitué exprès pour moi, tu vas foutre tes pieds merdeux dans une merde encore plus merdique que celle que t'as léguée ton père. Tu sauras pas jouer à ce jeu, mec !

— C'est pas vraiment jouer que je suis venu faire ici, ami Pedro. Cet Hassan Iben Sabbah n'est pas Hassan Iben Sabbah, lequel je connais pas parce que c'est pas mon époque et que c'est pas non plus mes affaires. Tu t'y connais en faux papiers. Tu pourras me renseigner. J'ai besoin que de la signature. Ensuite j'y vais sans toi, promis.

Ah ce que c'est que de parler à un véritable ami de ces choses que c'est sûr qu'on finit par se détester ! Je sors le passeport de l'empalé et je l'ouvre sur la photo.

— J'vais y travailler, fait Pedro. Mais demande d'abord à ton collègue de pas toucher à mes petits camions.

Chapitre V

— Bon alors, il est mort ou il est pas mort ? demande Laminouche en entrant dans le sein des saints qu'est le bureau de Kol Panglas.

Kol secoue son cigare et la cendre chute bruyamment dans le cendrier de sa main.

— Faudrait savoir ! s'exclame Laminouche. On m'accuse de meurtre alors que j'ai pas fait mon travail !

Il veut dire qu'il l'a pas encore fait et que si quelqu'un est mort alors que c'est pas fini, il y est pour rien.

— Pour rien… fait Kol qui a l'air fatigué du fonctionnaire en crise de renouvellement de l'air raréfié à cause d'une puanteur involontaire.

— Si j'avais su que ça se passait comme ça… s'écroule Laminouche.

Il est désespéré. On l'accuse alors qu'il a rien contre les autres, ceux qu'il considère comme les vrais coupables. Je cligne de l'œil en direction de Kol qui n'interprète jamais mal mes codes secrets. On se comprend comme si on s'était fait l'un l'autre, moi pétrissant sa vieille terre qui a l'odeur du poisson de rivière et lui cisaillant mon métal pas encore refroidi à force d'être battu par la volonté inébranlable mais bien branlée de mon vieux con de papa. On peut pas s'aimer mieux, sauf dans le cas de relation homosexuelle, mais ça, je lui ai posé la question, c'est pas dans ses cordes. C'est dommage, parce que je préfère tout de même changer de position que de sexe comme l'a fait Sally.

— D'ailleurs, continue Laminouche, s'il est pas mort, j'ai d'l'espoir.

On peut pas lui donner tort.

— Faut savoir frapper, dit Kol.

Il a un air grave pour le dire. C'est l'heure qui est grave. La Presse est aux portes de notre atelier. Et on a pas les outils pour ressusciter les morts. Ce qui sera grave quand il sera mort, le témoin, Henri de La Barguette. Son papa est là, assis comme un étron sur un fauteuil duraille en plein milieu de là où on est le plus facile à voir, c'est-à-dire derrière la vitre à l'épreuve des balles qui sépare la réception du mitard. Il est côté mitard, mais avec des pincettes. On le traite bien des fois qu'il le prenne mal. Il est venu pour apprendre la mort de son fils et on lui apprend rien. On attend comme lui.

— Si vous aviez pas frappé aussi fort, dit Kol Panglas que personne réussira à sortir de ses noires pensées, on aurait pu conclure au suicide…

— …ou à la tentative de suicide, corrige Laminouche.

Il a l'air satisfait quand il dit ça. Chez Pedro, il s'est bien tenu. Il a bien compris qu'il fallait pas toucher aux jouets de Pedro. Il a même pas laissé de traces. Rien pour l'accuser en cas de complot. Ça, il sait faire. Mais dès qu'il s'agit d'y aller en finesse, je dis pas en douceur, il en fait trop et ça fait des victimes innocentes même si elles sont coupables. Il a déjà deux morts sur la conscience : un sans faire exprès, il était bleu à l'époque et savait pas qu'une claque peut devenir l'instrument d'une tragédie, et l'autre en le faisant exprès mais en espérant qu'on y verrait que du feu, ce qui avait fortement déplu à Kol qui en a besoin pour allumer ses cigares. Un troisième mort, ça équivalait aux cinq doigts de la main du point de vue de la perfection, mais entre les doigts et les morts, y a une différence qu'un flic doit comprendre avant de devenir complètement aveugle sous le coup de la colère ou de l'incompréhension, deux états voisins quand on est susceptible de recevoir les insignes de la Légion d'Honneur.

— Et vous en êtes où, vous ? me demande Kol.

Pris de court, car je pensais à autre chose comme vous en êtes le témoin, je me mets à bafouiller parce qu'on me demande de payer l'addition alors que j'étais venu en parasite. Et quand je bafouille, je bafouille. Kol tend une oreille turgescente qui me fait penser que j'ai un rendez-vous grâce à Pedro qui a trouvé une piste que j'ai plus qu'à me mettre dessus pour au moins passer le temps intelligemment.

— Faut m'excuser, patron, dis-je plus clairement, mais je suis sur le point de résoudre cette affaire.

Ce qui, disons-le, ne change rien à mes rapports avec Kol qui ne voit pas d'inconvénient à ne rien résoudre pourvu que les prisons ne désemplissent pas. Il me fait signe de me casser sans plus de commentaires. Dans l'escalier qui descend, Laminouche me rattrape.

— T'en as rien à cirer de mes emmerdes, mec ! couine-t-il comme si son sifflet n'avait plus de sens. Non mais l'amitié ! Tu me laisses tomber comme si j'avais jamais existé ! C'est que j'en suis là, moi, à me demander si je suis pas un objet du destin alors que toi tu s'rais pas autre chose que l'objet d'un amour sans partage ! Ah l'amour c'est autre chose que le destin ! Et c'est sur moi que ça tombe pas !

Je l'arrête. Il m'inspire pas vraiment la pitié, mais j'ai envie de vomir, sur sa chemise si c'est possible.

— Où je vais tu peux pas aller parce que c'est dans les draps d'une dame que tu connais même pas ! lui assénai-je sans la pitié dont je viens de parler.

Il recule, montant les deux ou trois marches de sa déception.

— Pardi ! Monsieur associe le plaisir au devoir. Qu'est-ce que je disais ? À moi les trucs dégueulasse du destin et à monsieur Lafigougnasse les plaisirs de la table et les manières vachement distinguées du trottoir et des dessous de table ! Moi dessus et toi dessous ! Une conception de l'amour que je partage pas, moi ! On fait ça dessus ou dessous, mais ensemble ! C'est ça l'amitié !

— Ah là tu deviens obscur et difficile à aimer sans conditions, Lami !

J'ai dû le dire trop fort. Kol ouvre sa porte et m'engueule :

— Non mais des fois ! Un peu de discrétion, monsieur Arto, sur les méthodes policières. Sinon on va plus savoir qui est mort et qui ne l'est pas encore. Laminouche, au parloir !

Il a fait ni une ni deux, mon ami Lami. Et me voilà devant la porte d'Alice Qand. C'est Pedro qui me l'a balancée. Je respire un bon coup, parce que c'est une femme, et que je suis pas sûr de pas me tromper. Je frappe, avec douceur parce que j'ai pas envie de tuer la porte avant même qu'elle soit ouverte rien que pour moi. Un nez apparaît, pointu comme un chapeau, avec un mouchoir tortillé autour d'un doigt.

— J'ai besoin de rien, fait la voix.

— Moi non plus, dis-je avec humour. J'ai la permission.

Je sors ma carte.

— Oh ! entends-je.

Et la porte s'ouvre sur un couloir que j'ai jamais vu sinon je serais déjà venu.

— J'adore les policiers, dit-elle.

Je l'ai pas bien vue. Elle s'éclipse comme le mauvais temps après une bénédiction. J'entends le froufrou de ses linges. Elle en avait peut-être pas, de linges. J'entends encore sa voix :

— Je prends mon chéquier et je suis à vous !

Le genre de chose que je sais pas quoi répondre. Pourtant, j'en ai, du bagou, question femme. Surtout avec un chéquier à la clé. Il a raison, Laminouche. À lui le destin et à moi l'amour, si toutefois je prends pas l'habitude de parler trop vite. La voilà.

— Je vous dois combien, monsieur le policier ?

Ça sent la chair à plein nez. Elle va se pencher pour signer. Elle attend ce moment pour me foutre dans je sais trop quelle merde. Laminouche, c'est les morts. Moi, c'est les allumeuses. Je me méfie pas assez. Et surtout de Pedro qui a le sens des affaires.

— Je suis gratos, que je réussis à dire sans trop me ridiculiser.

Ce serait dommage. L'objet vaut le déplacement. Rien à rembourser. Je suis même prêt à payer. Elle a raison, la garce.

— Vous n'êtes pas celui d'en bas ? dit-elle en actionnant un interrupteur dont la lumière m'aveugle presque.

Elle approche son visage qui sent l'habitude et l'expérience.

— Je vous ai confondu avec cet idiot qui met du piment dans notre vie tellement monotone que j'étais sur le point d'éprouver du plaisir rien qu'à l'idée de me moquer de vous !

Elle rit.

— De lui, veux-je dire. Car vous c'est vous et lui c'est lui. Vous n'avez rien à voir avec l'interdiction de stationner… ?

— Non, Madame. Rien.

Ses yeux m'interrogent, à la fois en douceur et sans égard pour ce que j'éprouve déjà pour ses avantages sociaux.

— Alors… ? dit-elle.

Elle fait comme ça avec l'index, parce que je tiens toujours ma carte à la main.

— C'est Pedro qui m'envoie, dis-je enfin comme si je me libérais d'un poids incompatible avec les ressources de ma conscience.

— Ce fils de pute ! fait-elle. Moi qui croyais… qui pensais… Venez. C'est par là.

Chapitre VI

— Maintenant qu'on est des intimes, me dit-elle, tu peux me raconter. Tu l'as enculée, Marine, oui ou non ?

Où j'en étais ? À poil dans un lit en compagnie d'une gonzesse qui travaillait de temps en temps pour Kol Panglas en qualité de psychologue spécialisée dans le profiling. Je faisais pas le lien entre Pedro Phile et Kol Panglas. Et elle était ce lien. Elle avait vu aucun inconvénient à me montrer ce qu'elle savait d'Hassan Iben Sabbah. Un type qui trafiquait dans les devises. J'avais une idée exacte de ce que c'était des devises, mais je savais bien que c'est comme ça qu'on appelle le pognon quand il change de main avec une part de bénéfices et des avantages que personne n'a besoin de savoir en quoi ils consistent, surtout si on est étranger à l'affaire. Moi, j'suis plus simple que ça : j'achète et je vends rien et j'ai pas l'impression de vendre quelque chose en glandant dans la police nationale. Je suis con, mais pas à ce point. Et puis je hais les commerçants. Ah s'ils augmentaient pas les prix pour me forcer à travailler plus, je dis pas. Mais cette race de crapules particulières aime particulièrement le travail des autres, surtout de ceux qui n'en foutent pas une ramée comme je suis l'exemple même.

Quand je reviens d'où je venais, Kol Panglas me dit qu'on a bien nettoyé le mort et qu'il serait temps qu'on se fasse une idée de ce à quoi il ressemble et pourquoi il ressemble pas à un autre. De quel mort il parle ?

— Non, rit-il en me tapant l'épaule. L'autre n'est pas encore mort, le de La Barguette. Son papa est tout joyeux et il est allé acheter des fleurs.

— Ouais mais alors, laissez-moi penser tout haut, Capitaine… Quel rapport entre La Barguette et Hassan, enfin… celui qui se fait passer pour Hassan ?

— Faudrait savoir, mon vieux ! Vous êtes dans la police ou c'est le biberon que je dois vous donner pour en être moi-même ?

On plaisante pas avec Kol. Il est menaçant avec son cigare. Ça pue. Il pue. Moi je sors de ses conversations avec l'envie de me débarbouiller à l'eau froide et sans savon pour sentir la douleur que ça fait de se nettoyer alors qu'on a envie d'être sale.

— Vous avez vu Alice ?

— On s'est vu, ouais…

— C'est un bon coup !

Même plusieurs… Kol paraît rêveur maintenant. Son cigare hurle à la mort avant de rendre l'âme, bouffée de puanteur qui m'arrache un cri.

— Qu'est-ce qu'elle vous a appris ?

— Qu'Hassan n'est pas Hassan et qu'il traficotait dans les remises…

— Devises… Vous voulez dire devises…

On arrive à la morgue en même temps qu'une ambulance qui crache un vivant tout effrayé de l'être encore. On prend à gauche et on s'enfonce dans un couloir avec des traces de pneus et de pas. Il pleut dehors. Ici, on attend. Kol frappe à une porte et n'attend pas pour l'ouvrir.

— On a juste nettoyé, dit un type en blouse blanche avec des trucs écrits dessus en lettres de sang.

Hassan est allongé sur le dos, nu comme un ver. On devine pas, à le voir comme ça, qu'il a souffert avant de crever comme un chien au bout d'un poteau de signalisation routière.

— Souffert, souffert… dit le toubib, pas forcément. Y en a qui prennent plaisir à souffrir. Peut-on dire de quelqu'un qui jouit qu'il souffre ? Non, n'est-ce pas ?

Il rit de sa plaisanterie.

— Il avait du pognon sur lui ? demande Kol alors que j'y avais même pas pensé.

— Il en avait mais c'était de la monnaie arabe, dit le toubib en grimaçant. Ça vaut rien ici, sinon on l'aurait pas trouvé !

Il rit encore. On voit à sa manière de remonter ses lunettes qu'il est pas bien depuis longtemps. Puis il prend un air sérieux et nous tourne le dos pour faire son rapport :

— Ce type est mort suite à un empalement qui ressemble pas à un suicide. C'est tout ce que je peux vous dire, Kol.

— Il ressemble pas à un Arabe, fait Kol en se bouchant le nez.

— Les morts, ça ressemble à rien, dit le toubib, sauf si on les a connus vivants.

Et il se casse par une porte que j'avais pas vue en entrant. Kol fait plusieurs fois le tour du cadavre :

— C'est pas un Arabe ce mec, rumine-t-il. Je les connais les Arabes, moi !

— Puisque c'est des faux papiers, dis-je comme si j'avais une idée précise de ce que j'allais dire après…

— Faut espérer que La Barguette ne crève pas avant d'avoir vidé son sac ! gueule Kol.

— Pauvre Laminouche ! dis-je alors sans espoir de me faire entendre.

Le patron trottine devant moi. Il a une idée derrière la tête.

— Elle vous a raconté des craques, répète-t-il comme si j'avais pas dépassé le cours préparatoire réservé aux débiles précoces.

Et nous voilà de retour chez Alice Qand qui n'est pas là. Kol a enfoncé la porte avec mon épaule. Le même couloir qui sent la menthe me ramène dans la chambre où j'ai connu plusieurs fois le plaisir réservé aux hommes et dont la femme est la spectatrice privilégiée. Kol soulève les draps et compte les taches. Il fait même tomber sa cendre plusieurs fois. Il est furieux.

— On la reverra plus ! tonne-t-il.

On fonce chez Pedro qui nous attend pas, ou alors y a eu des fuites que je sais pas comment il a pu y en avoir tellement Kol me condamnait au silence. Il conduit comme un branque. Et pas question de se servir des doubles commandes. C'est la bagnole de sa fille qui est monitrice d'auto-école. Elle sait pas à qui elle confie son outil de travail. Mais Kol est en train de constater que j'ai pas fait mon travail à tel point qu'on peut légitimement considérer que je l'ai pas fait du tout. On arrive chez Pedro. Le rideau a disparu !

— Il est où le Pedro ? demande Kol de sa voix de stentor.

Une fillette tremble.

— Si tu sais pas où il est, continue Kol, tu sais au moins où il l'habitude d'aller !

S'il continue de s'en prendre à l'enfance, on avancera pas. Je m'interpose.

— Le vieux monsieur est pas comme les autres, que j'explique à la fillette. Mais il te donnera des bonbons si tu lui dis où il est, le Pedro. Tu comprends ? Pedro égale bonbons. Et bonbons n'est pas égal à vieux monsieur.

— Laissez-moi lui parler, Arto ! Vous savez pas parler aux filles !

— Mais elle sait pas que vous lui parlez !

— Qu'est-ce qu'elle sait alors ?

On se calme. On rallume le cigare et on tire. Moi je fume pas, sauf quand je réfléchis, mais ça m'arrive pas souvent. Et c'est pas souvent que

je parle aux petites filles. Alors je m'agenouille comme à la messe et je lui secoue les épaules.

— Lui (je montre Kol) c'est pas un vieux monsieur et moi (je me frappe la poitrine) je suis pas un cochon comme Pedro. Mais si je te dis ce qu'on est, de muette que tu es tu vas devenir sourde et on s'entendra plus !

— Mais vous compliquez les choses, Arto ! Inutilement ! Inutilement !

Kol vient de se frapper le front. Ça fait pok !

— Et en plus ça fait mal ! dis-je.

Ce qui amuse la petite fille. Elle montre toutes ses dents et même sa langue.

— Si vous la faites rire, elle parlera, dit une voix rocailleuse.

— Vous êtes qui, vous ? grogne Kol qui se refrappe le front. Pok !

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, sales flics, dit la voix.

— On veut savoir qui tu es, connasse ?

La femme qui sort de l'ombre me fait peur, comme dit le poème. Elle agite une tignasse qui a servi de balai aux escaliers de la Tour Eiffel. Elle mâchouille un mégot à côté de quoi le cigare de Kol a des airs de Chanel. Un sac lui sert de robe, noué à taille par du fil de fer.

— C'est pas du fil de fer, dit Kol qui s'y connaît en fil de fer.

— Mêle-toi de tes choses, fait la femme qui arrive sur nous comme si elle voulait nous frapper avec ce qu'elle tient dans sa main.

Mais je m'aperçois que c'est un nouveau-né. S'il était mieux nourri, il aurait pas l'air d'un bâton.

— La bonne blague, dit la femme. Vous voulez tout savoir et rien payer.

— Elle rapporte pas assez, la petite ? fait Kol qui a vraiment l'air d'un vieux cochon quand il fait le coq.

— Va te faite foutre, grosse merde !

La fillette a enfin parlé. Sa mère lui caresse les cheveux.

— Ils sont pleins d'pognons et ils le dépensent pas, explique-t-elle à la fillette.

Du pognon, j'en ai pas. Et ça m'empêche pas de le dépenser, blague mise à part. Kol est devenu tout sucre et il se coule dans le moule de la vieille qui n'est peut-être pas aussi vieille qu'elle en a l'air.

— Si c'est du pognon que vous voulez, roucoule-t-il, j'en ai assez pour vous faire parler jusqu'à l'heure de votre mort…

— Oh ! Pas de menace mon coco ! Encore une et j'appelle mon homme. Tu veux discuter avec un homme ou une faible femme ?

Elle a bien visé, la traîtresse. Kol aime pas les hommes. Il aime pas non plus les femmes mais à choisir, il les préfère. Il se radoucit. Moi, je mouille la culotte. J'ai plus de slip à me mettre dans ce genre de situation que ça arrive pas tous les jours au flic ordinaire.

— D'accord, dit Kol. Voilà du fric. C'est tout ce que j'ai sur moi. Vous avez du fric, Arto ?

— Des pièces…

— Aboulez, sales flics !

On aboule sans autres commentaires. Elle compte d'une main, recevant de l'autre. La fillette a l'air heureux de nous avoir menés par le bout du nez.

— Bon, fait Kol, on vous écoute.

— Il est pas là, le Pedro…

— Ça, on sait déjà, dit Kol qui recommence à fumer. Il a emporté le rideau. Un mec qui emporte tout ce qu'il possède ne revient pas.

— Tu l'as dit.

— Et vous savez où il est allé.

— Là !

Pas loin, en fait. Il est couché sur le dos.

— Pour les mains en croix, dit la femme, c'est moi. Sinon j'ai touché à rien.

Pedro s'est pris une bastos en plein dans la gueule. Les dents ont volé en éclat. On dirait un accidenté du tableau de bord sans ceinture et manque de bol. Il saigne plus.

— Mais c'est qui qu'a fait ça ? s'écrie Kol.

— Pas moi, dit la femme.

Elle gonfle un biceps étique.

— C'est le travail d'un homme, dit-elle en experte que j'ai pas envie de discuter de son expertise maintenant que mon meilleur ami est mort et bien mort.

— Le vôtre ? demande Kol à tout hasard.

Il a tort de se comporter comme ça avec les femmes. C'est pas une bastos qu'il va se prendre, mais la douleur est la même.

— Vous voulez entrer ? propose la femme.

— Ça va, fait Kol. J'aurais dû commencer par là.

Et il entre dans un rideau qui s'époussète sur lui. La femme me tapote l'épaule et me dit de pas m'en faire. D'après elle, Pedro n'avait pas d'amis. J'entre. Un type est assis près d'un feu qui crépite à même le sol. Il me salue. Je le salue. Il nous montre les caisses où Kol est le premier à poser son cul sans autres questions. Je m'assois et je ferme ma gueule.

— Vous l'avez vu, l'assassin ? demande enfin Kol.

Le mec fait oui avec sa tête d'épouvantail à moineau.

— Vous sauriez le reconnaître ?

Le mec secoue encore sa broussaille.

— Ça vous fait rien de parler à la police ? dit Kol qui s'attend à la réponse.

Il allume son cigare pour la nième fois. La femme a disparu. Plus de petite fille. On est entre hommes. D'ailleurs, en parlant d'hommes, on est

vraiment plusieurs. À peu près deux contre six ou sept. Des mecs pas baraqués, mais précis comme des lames.

— Ça en fait, des témoins ! dit Kol en plaisantant jaune.

— Huit, dit notre hôte. Plus avec les femmes et les enfants.

— Arto !

— Ouais patron !

— Demandez un taxi. On rentre à la maison en bonne compagnie.

Chapitre VII

— Valls est un sacré con d'enculé d'sa mère !

C'est pas le genre de choses que je dirais d'un ministre dans l'exercice de ses fonctions, mais c'est comme ça qu'on a été accueilli Kol et moi au commissariat que si je vous donne le nom vous me croirez pas tellement c'est vrai.

— Ah elle est belle, la France !

— Les Français c'est tous des enculés de leur mère !

Et j'en passe. Y avait de la colère dans l'air et on y était pour rien. Quand on a amené nos Roms, en taxi s'il vous plaît, qu'il y en avait assez pour un 14 juillet, le commissariat en était déjà plein.

— Ouais, mais c'est pas les mêmes, dit Kol pour flatter l'orgueil de ceux qui avaient accepté de témoigner.

On les a fait passer par la grande porte et les autres, ceux qui étaient venus parce qu'on les expulsait sans tambour ni trompette, ont respecté ce silence tant que la porte ne s'est pas refermée pour leur clouer le bec.

— Enfoirés ! dit Kol comme s'il parlait d'autre chose.

Je lui donne un petit coup avec l'épaule dont il se sert pour enfoncer les portes quand elles sont pas ouvertes. Ça le calme. Il a une mission à accomplir. Il s'exprimera ailleurs quand ce sera fini, avec un bulletin de

vote si Valls se présente comme président de la République, ce con de Valls qui a des allures de balayeur en stage et un cerveau fait pour se sortir de cette situation prégnante. Limité, mais comme un fusil à la chasse. On le fera parler plus tard. Kol comprend ça. Il a pas l'intention d'offrir ses cigares à n'importe qui. Mais Cagnasse, ma cousine, a apporté des friandises pour les gosses et des rafraîchissements tièdes pour ceux qui ont encore chaud. Les hommes font non avec la main et les femmes reniflent avant de goûter. Kol a pris place derrière un bureau qu'on a descendu du premier. C'est toujours celui-là qu'on descend. Je me demande bien à qui il est quand on le descend pas.

— Mes amis, commence Kol par un mensonge, je vous remercie d'être là pour témoigner de l'horrible assassinat dont vient d'être victime un innocent qui ne méritait pas ça.

Personne n'est d'accord avec lui, mais on ne dit rien pour l'interrompre.

— Il semble, continue-t-il, je dis bien : il semble, que vous connaissez l'assassin…

— On le reconnaîtra, dit un homme qui n'a pas ôté son chapeau, mais on l'avait jamais vu avant…

— Peut-être une fois… dit un autre.

— Je l'ai vu chez Pedro plusieurs fois !

— Et c'était pas moi, m'écriai-je comme si ça pouvait être quelqu'un d'autre.

Kol me fusille du regard.

— Je sais que c'est pas facile d'accuser un homme, poursuit-il.

— C'est facile, dit l'homme au chapeau.

Kol ravale sa salive goudronnée sans se lisser les cheveux. Le lissage des cheveux, c'est quand il n'en peut plus. Pour l'instant, il peut.

— Facile ou pas facile, dit-il en insistant sur la virgule, on n'accuse pas un homme sans ressentir en soi une impression…

— …de déjà vu !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire…

— Vous feriez mieux d'en venir aux faits, conseille l'homme au chapeau rabattu sur son œil canaille.

— Les faits… puisque vous en parlez… quels sont-ils ? Un homme…

— Pedro Phile…

— Pedro Phile…

— …est mort…

— …assassiné…

— …par un autre homme…

— …qui lui n'est pas mort ! gueule Kol qui en a marre qu'on se foute de la sienne.

On rit de bon cœur dans l'assistance. Je cherche pas à m'interposer comme je fais d'habitude quand il y a moins de monde et le plus souvent un seul. Je me tiens à l'écart. Kol est seul. Il m'en voudra.

— Mes amis…

— Qu'on en finisse, merde !

Des Roms qui s'expriment comme des Français, c'est bon pour leur intégration, ça. Je rigole, mais Kol est sérieux, lui. Je fais des signes que personne ne comprend. Moi, quand ça se complique, je deviens obscur… par méthode.

— Qui est l'assassin ? demande Kol à l'assistance.

Les têtes se grattent.

— On l'a vu, dit l'homme au chapeau, mais on ne l'a plus revu. Il faudrait qu'on le revoie pour le reconnaître.

— Tu reconnaîtras ce que tu as connu, dit le Seigneur !

Ils sont venus pour se marrer, je pense. Et ils sont trop pour que Kol les accuse de faux témoignage. Il se mord un peu le pouce pour s'accrocher à une réalité qui lui échappe. Et je peux pas l'aider sans risquer

moi-même de me tromper et de tromper ceux qui n'ont aucune envie de se tromper à cause de moi. Je dis.

— Soyons clairs, dit Kol, ce qui amuse un peu, mais sans provoquer d'autres réactions que de minces sourires. Vous savez, et je sais. Mais ce que vous ne savez pas, je le sais. Et ce que vous savez…

Il est fatigué, le patron. On l'emmène dans l'antichambre. Il a besoin de changer de métier, au moins le temps de se souvenir qu'il en a un. Je prends la parole :

— Vous savez ce que c'est un portrait-robot ?

— On le sait ! On le sait ! piaillent les petits enfants.

— Et ça vous dirait si on s'en faisait un ?

— Ça nous dirait ! Ça nous dirait !

— Et les mamans, ça leur plairait aussi ?

— Si tu donnes à bouffer à nos enfants ! Si tu donnes à bouffer à nos enfants !

— Et les messieurs ?

— Y a combien de cigares dans cette boîte ?

J'ai tout arrangé. On va y passer la nuit. On a deux cadavres sur les bras. Et un moribond qui est plus mor qu'ibond, si je puis me permettre cette plaisanterie qui amuse toujours mes collègues de bureau, mais ne réveillera pas un mort ni ne ramènera La Barguette à un niveau de conscience tel que la suite de ce polar ne serait plus ce qu'elle sera.

On installe les tables, les chaises, on amène de quoi bouffer, boire, fumer, jouer avec des écrans tactiles, le grand jeu quoi ! Et pendant ce temps, on fait respirer des sels à ce vieux Kol qui a appelé Sally à son chevet des fois queue. Cagnasse, ma cousine, passe les diapos et on joue à reconnaître des yeux, des sourcils, des bouts de nez, des lèvres, des cheveux, des boutons… On est en plein travail de récréation quand Cagnasse s'effondre sans bruit sur le cul et se met à râler comme si elle avait avalé un pop-corn de travers.

— Sé ! Sé ! Sé !

On dirait une chanson de Nougaro. Mais elle rigole pas. Elle est train de crever d'un truc qui passe pas et qui a un mauvais goût.

— Donc, c'est pas un pop-corn ! s'exclame Kol qui revient à lui parce que la Sally, toute jugesse qu'elle est, elle en connaît des trucs pour vous faire revenir si vous êtes parti !

Une des Roms s'y connaît aussi, mais dans un domaine plus scientifique. Elle prend la main de Cagnasse et la secoue pour me donner des baffes. Parce que moi aussi je me sens pas bien.

— Et vous savez pas pourquoi ? me fait Kol qui est bien revenu.

— Si vous le saviez, là, maintenant, vous ne sauriez rien d'autre !

— Il est obscur, dit Sally.

Des fois, je préfère ne pas être compris plutôt que d'avouer que j'ai moi-même tout compris sans qu'on m'aide.

— Ils sont de la même famille, explique Sally à la Rom.

Je sais pas ce qu'il faut comprendre, parce que Cagnasse et moi, on se ressemble pas. On a même l'air de pas être de la même famille, ce qui perturbe quand on vous explique preuves à l'appui qu'on en est. Et la Rom me regarde comme si j'allais mourir. Un regard que j'aurais préféré que ce soit un coup de couteau.

— Non ! Je le dirai pas ! criai-je en me redressant sous l'effet des ressorts de la mort.

— Dis-le toi ! Dis-le toi ! agonise Cagnasse en me mordant le mollet que j'ai déjà fragile sans qu'on le morde.

Kol est revenu encore. Il respire avec une régularité d'horloge. Sally a même plus besoin de l'encourager. Il me regarde comme si j'existais encore :

— J'ai envie de le dire moi aussi, ânonne-t-il.

— Mais dire quoi ? fait Sally en se mordant les lèvres.

— Là ! Le portrait-robot ! Là !

Sally éteint le projecteur :

— Mon Dieu ! fait-elle. C'est Laminouche !

Chapitre VIII

Un bréfing s'imposait. Ah les tronches qu'on tirait ! Kol était pas le plus laid. À part Cagnasse, ma cousine de la campagne, qui est moche naturellement et sans efforts, j'étais pas loin de ressembler à Sally qui sentait la merde à plein nez, un truc qu'elle faisait quand elle était gosse et qu'elle avait pas d'papa. On n'a pas couché, mais on se confie des choses des fois, entre le café et les discussions plus professionnelles, que même des fois la bibliothécaire du Centre de Documentation Criminelle Ajoutée elle vient s'ajouter comme les taxes pour améliorer notre français qui, dit-elle, laisse à désirer si on se met à penser. Elle est mignonne Crabougnasse, mais c'est pas ma cousine. On se connaît à peine. Si c'était pas pour améliorer notre pratique de la langue française qu'elle a l'air de connaître depuis plus longtemps que nous malgré son jeune âge, on se serait même pas regardé ou en tout cas elle m'aurait pas regardé comme je la regarde maintenant. Elle est penchée sur le portrait-robot avec un doigt dans la joue comme ça arrive aux gens qui pensent pendant que vous êtes. On l'écoutait rien dire. Même Kol il se tenait coi. C'est Sally qui a rompu le silence, mais sans péter comme elle fait au tribunal pour fermer leur gueule à ceux qui croient en avoir plus qu'elle :

— Et si c'était un sosie ? lance-t-elle à tout hasard.

— Dans ce cas, rumine Kol, je me bouffe un doigt et je le propose comme relique de la connerie universelle.

— Moi je vous dis que c'est pas lui ! s'écrie Cagnasse.

— Le dire c'est rien, dis-je moi-même que je ferais mieux de la fermer quand ça devient difficile. N'oubliez pas que Pedro Phile était mon ami.

— Vous pouvez vous retirer de l'affaire, me dit Kol. Je vous en voudrais pas. Vous me connaissez.

— Moi je sens qu'il va faire une connerie, bafouille Sally plutôt impressionnée par mon calme inhabituel en pareilles circonstances. Tu sais où ça mène la vengeance ?

— On a jamais vu le Front National venger les morts du Parti Socialiste, dit Crabougnasse sans quitter des yeux le portrait peut-être robot de l'ami Laminouche.

— Robot, ça veut pas dire ressemblant, constate Kol.

Il craque une allumette dans le noir. Son visage s'éclaire. Ça fait comme dans un film où le professionnel que je suis sent bien qu'on est pas dans la réalité et qu'il faut jouer le jeu si on veut regarder jusqu'au bout. C'est souvent que ça m'arrive. Mon toubib me dit que j'ai des déconnexions. Même que ça doit pas être nouveau. Je suis peut-être même né avec.

— Avec ou sans, me dit Sally, va falloir que tu nous fasses confiance.

Elle arrache le portrait-robot des mains grassouillettes de Crabougnasse qui grogne comme un chien qui pensait avoir acquis la propriété de l'os jeté à la poubelle par un mangeur de viande consciencieux et verni jusqu'à la raie des fesses.

— On dit rien à la Presse, propose Kol en lâchant une volute métaphorique dans le ciel du bureau qui a pris des airs de bunker.

— Et eux, dis-je, ils vont pas le dire, à la Presse ?

— Tuez-les tous ! grogne Kol.

Et il sort. Crabougnasse s'est mise à trembler.

— Il parle pas sérieusement… ? ânonne-t-elle.

Sally lui fait une risette et elle l'emporte pour me laisser seul avec ma conscience. Cagnasse n'est pas sortie. C'est elle ma conscience. Elle le

sait. Elle me tâte le coude des fois que ça se passe là, comme quand on était tellement petit qu'on se confiait des choses qu'aujourd'hui ça nous ferait rougir. Il faudra que je couche avec elle un jour. Deux petites intelligences ça peut en faire une moyenne si on s'y prend bien. Ça s'est vu, même dans la police où on se marie en couple, comme dans l'enseignement. Et quand ces couples voyagent au bout du monde, ça donne une bonne image du citoyen français normal, ni plus ni moins. Faudrait pas que les étrangers, qui sont plus nombreux que nous, s'imaginent qu'on n'est pas capable de réfléchir quand on est con. Ah je suis un passionné de la vie conjugale au service de la nation. Ça nous fait des vacances qu'on en profite bien et ça nous évite de nous mélanger entre cons et ceux qui se croient moins cons ou carrément intelligents. On imagine pas une policière épouser un ingénieur. Elle a aucune chance de devenir ingénieur et lui, il peut devenir con. Or, on a besoin de lui autant que d'elle. Alors on les marie pas. Nous autres républicains de droite nous avons des règles pour remplacer celles qui ont mené les monarchies à l'échafaud ou à l'exil. On est con, d'accord, mais jusqu'à un certain point.

Et donc j'en étais à me morfondre en présence de Cagnasse qui pleurnichait parce qu'elle aime pas que je sois malheureux. C'est normal entre cousins. Non seulement ça se fait, mais c'est conseillé. On peut pas se marier entre cousins, sinon ce serait déjà fait. Ce qui ne nous empêchera pas de coucher ensemble. Je veux dire : théoriquement, parce qu'on couche pas. Je suis d'ailleurs peut-être le seul à entrevoir cette possibilité. Mais j'ai de l'éducation. Et je me tourne quand j'en ai envie. Elle est tellement innocente qu'elle se rend pas compte. Je suis peut-être un cochon.

— Il te retire l'affaire, pleurniche-t-elle.

— Il a pas dit ça, dis-je en parlant de Kol.

— Moi c'est ce que j'ai compris… On y va ?

Elle a retrouvé le sourire.

— C'est l'heure ! glousse-t-elle.

On va où ? Elle me prend la main devant tout le monde. Ça fait intriguer ceux qui savent pas qu'on est cousins. Je me laisse faire comme un gamin qui vient de faire une connerie et qui va se faire fesser par une cousine plus âgée que lui et même en état de concevoir. Je sais pas ce que ça donnerait avec Cagnasse. Quand elle en aurait marre de me fesser, elle s'occuperait des gosses et j'en profiterais pour coucher avec la voisine de palier. Voilà où j'en suis question fantasmes sexuels. En fait, on va à la pâtisserie.

Pendant qu'on se goinfre, je vois le Rom qui m'observe derrière la vitrine. Il porte toujours son chapeau de cuir noir. Nos regards se sont croisés plusieurs fois. Moi, imperturbable, je mâchais des crèmes et des fondants, sentant la chaleur des genoux de Cagnasse qui s'excusait en les frottant plus haut. Pas facile de penser métier dans ces conditions. Pendant qu'elle prenait du poids, j'arrêtais pas d'essayer de penser. Pourquoi me surveillait-il ? Rétrospectivement, je revoyais son visage quand Cagnasse avait superposé les sourcils sur des yeux qui lui avaient déjà rappelé quelque chose. Ce type en savait plus que moi. Il était aussi plus dangereux que moi. Aussi, je commençais à me demander si je ferais pas mieux d'en parler à Kol qui n'était pas très costaud non plus, mais qui pouvait se faire aider. Moi, j'avais même pas d'autorité sur Cagnasse. Si je couchais avec elle, ce serait pas de cette façon.

— Vous l'avez reconnu ? dit-elle soudain sans cesser de mâcher sa pâte à chou.

— Il s'appelle Juan Metelatu. Il a à peu près mon âge. On peut pas savoir exactement avec ces bons à rien…

— On s'en fout de ton âge !

Elle est bizarre, Cagnasse. Quand elle s'adresse à son cousin lieutenant, elle le voussoie. Mais quand elle a quelque chose à dire, elle lui dit tu. Il faudra qu'elle m'explique un jour.

— On peut parler de nous aussi, grogne-t-elle. La journée est terminée depuis une bonne demi-heure !

— Il m'intéresse pas, ce mec, dis-je pour avoir l'air de dominer le sujet d'une conversation dont je n'étais plus le maître à bord.

— Tu devrais, fait-elle. Sortons discrètement.

La discrétion, chez elle, ça commence qu'elle enlève ses godasses et se met à marcher sur la pointe des pieds. Moi, j'ai pas quitté la table. Elle m'a dit : « Bouge pas ! » Et maintenant elle tape sur l'épaule de Juan Metelatu qui se retourne comme s'il était conscient qu'un couteau ne lui aurait pas permis de le faire. Ils parlent. Et Juan disparaît d'un coup, peut-être parce que j'ai trop bu. Je vois plus que le visage rond et blanc de Cagnasse qui a peut-être un couteau dans le bide à l'heure que je raconte. J'enlève pas mes chaussures et je sors. Elle saigne pas. Elle est terrifiée.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? je lui demande sans cacher mon angoisse salivaire.

Elle arrive pas à parler. Elle sort la langue comme si j'étais en train de lui serrer le cou. Elle est comme tout le monde : elle veut pas mourir et ne fait rien pour que ça n'arrive pas. Je soutiens sa nuque. Si c'est de la comédie, elle joue bien. On pourrait passer à l'acte ici même, entre la vitrine et la rigole. Elle m'empêche de penser à autre chose.

— Ne le suis pas ! finit-elle par saliver. Il est dangereux.

— Moi aussi je suis dangereux !

C'est pas tout à fait vrai. D'ailleurs, je porte plus d'arme depuis que je suis dangereux envers moi-même. Ça me rend inoffensif comme un moineau, sauf que quand je chie, c'est pas ailleurs que ça tombe, mais au fond de mon slip.

— Rentrons ! dit-elle.

Je sais pas où on va rentrer, mais on va pas rester là à divertir la maisonnée.

— Paye, me dit-elle, et foutons le camp. J'ai besoin d'un remontant.

Un vrai programme. Je paye et on se casse. À pied parce qu'on est venu comme ça.

— Tu as toujours ta Crevault ? demande-t-elle.

— Elle me possède bien un peu aussi…

Elle rit, preuve que je peux être intelligent quand je veux pas. La Crevault est garée dans le parking réservé aux flics, sous les platanes. Ça nous met des araignées sur le toit. On en emporte un peu chez soi. Ça n'occupe pas, mais on peut pas s'empêcher de les regarder circuler sur l'oreiller qu'on partage avec elle. Putain ! Si c'est pas de la poésie, ça !

— Mais j'ai pas dit le contraire, minaude-t-elle en prenant place dans la Crevault.

Les deux portières claquent presque en même temps, ce qui nous met d'accord sur le principe. Elle remonte sa jupe sur ses cuisses. Moi, c'est la clé de contact que je trouve froide. Au quart de tour. Et il se met à pleuvoir.

— Il va mouiller son beau chapeau, dit-elle.

Elle a qu'une idée en tête, mais je sais pas bien laquelle. Et je vais pas tarder à le savoir, parce que les femmes, si c'en est une, ça s'accroche jusqu'à ce que le fil soit bien tendu, prêt à péter si on tire encore dessus. Je vais pas faire de la philosophie maintenant qu'on en est à évoquer ce chapeau de cuir noir que la pluie va mouiller, comme elle dit. Mais qu'est-ce qu'elle entend par là ?

— Il t'a dit quelque chose ? dis-je pour demander.

Elle boutonne quelque chose sur sa poitrine. Elle a des doigts d'ivoire.

— Il m'a rien dit, fait-elle. S'il m'avait dit quelque chose, j'aurais pas eu la trouille.

— Rien fait non plus ?

— Rien.

Le silence. La distance. Elle allait me parler de ses yeux. Les yeux de Juan Metelatu. Ceux-là même qui avaient reconnu Laminouche avant même que le portrait-robot parle pour lui.

— On le trouve plus, le Laminouche, dit-elle.

— Qui le cherche ?

— Alice Qand s'est barrée elle aussi.

— Tu en sais des choses, cousine !

J'ai ajouté cousine après la virgule parce que je devenais prudent, ce que je n'étais pas tout à l'heure en m'empiffrant. Elle, on lui dit tout. Moi, on me laisse deviner.

On avait deux cadavres sur les bras : celui d'Hassan Iben Sabbah, qui était celui d'un autre, et celui de mon ami socialiste Pedro Phile. Les deux victimes n'avaient visiblement pas été assassinées par le même coupable. Hassan était mort comme le Christ avec un truc pointu dans le cul. Pedro avait été complètement défiguré par du plomb. Et c'est Pedro qui m'avait mis sur la piste d'Alice Qand que Kol connaissait déjà puisqu'il l'employait à titre de profileuse. Or, les témoins de la mort violente de Pedro ont désigné mon collègue et frère d'arme le brigadier Laminouche. Devait-on en conclure que Laminouche et Alice Qand s'étaient barrés ensemble pour échapper aux mêmes chefs d'accusation ? De plus, Juan Metelatu connaissait Laminouche avant que celui-ci ne descende définitivement mon ami Pedro Phile que je connaissais moi aussi, ce qui ne m'implique pas comme acteur de cette affaire criminelle.

J'y pensais en conduisant. Où j'allais ? Et pourquoi j'y allais pas seul ?

Chapitre IX

— T'es monté comme un dromadaire !

J'étais jamais monté sur un dromadaire mais comme Cagnasse avait le sens de la répartie aussi aiguisé que ma finesse d'analyse quand je suis descendu de là où je suis pas monté tout seul, j'ai pris ça pour un compliment. On s'était pas vraiment aimé. Entre cousins, vaut mieux pas, des fois qu'on se mette dans l'idée que le mariage est une bonne solution pour continuer d'exister ensemble sans faire l'objet constant des commentaires interprofessionnels. Elle portait bien l'uniforme, surtout si elle l'enlevait. Et aussi sec je me mis à boire pour oublier parce que j'étais pleinement conscient que je venais de faire une connerie. Un, j'avais laissé filer Juan Metelatu et j'avais aucune idée de l'endroit où je pourrais le retrouver pour lui demander de m'expliquer ce que je comprenais pas. Deux, j'étais plus à l'écoute et Kol devait rugir en ce moment dans les oreilles de la standardiste parce qu'il avait besoin de faire payer à quelqu'un ce que je lui devais tant que je serais son sous-fifre. Trois, Sally m'avait posé aucune question et elle m'avait donc encore pris pour le con que je suis en effet quand je me mets à baiser avec une cousine de mon sang. Pendant que je dégustais tout seul devant le miroir où je me rasais pas, Cagnasse se préparait à une autre paire de manches.

— T'aurais pas assez bu, toi ? demandait-elle à travers la porte.

Je buvais plus depuis qu'elle m'avait traité de bédouin et que j'avais l'odeur du sable du désert et que si je l'avais pas on pouvait toujours mettre quelque chose dans le thé pour le rendre plus compétitif.

— Quand t'auras fini…

J'avais pas fini. Je réfléchissais. Ah si Pedro avait pas été trucidé, du souci je me serais pas fait. J'avais rien à voir avec Hassan Iben Sabbah et je connaissais à peine Laminouche qui me connaissait pas non plus à part des broutilles que si je vous les raconte vous non plus vous les croyez pas. Quant à Juan Metelatu, c'était pour moi un parfait inconnu.

— Tu le connais pas toi non plus ? demandai-je à tout hasard à travers la porte où elle frottait son oreille et pas que pour la gratter.

— Qui que j'connais pas hé mon moudjahidine ?

Mon mou… ! Mon mou… ! Je l'avais dur dans l'heure qui a suivi, alors.

— J'te parle de Juan, le Metelatu. Tu le connais ?

— Que non !

— T'avais l'air mon poussin.

— Ni dada ni d'rêve !

— Il a rien dit ?

— Pas un verbe, rien.

— Mais à quel sujet ?

— Qu'est-ce que j'en sais ?

— C'est ses yeux alors ?

— Tu fais chier, Arto ! Sors de là où j'enfonce la porte !

— Je voudrais bien voir ça.

Je me torche calmement comme après que j'ai posé des questions pertinentes dans des conditions plus propices aux aveux instantanés à défaut d'être spontanés. Mais là, j'ai pas vraiment su y faire. Elle m'intrigue ma cousine. Avant Juan Metelatu, elle me regardait à peine et encore, quand elle me regardait, c'était pas vraiment pour me voir ou alors tel que

je suis quand je suis pas moi. Après Juan Metelatu, elle me fait descendre du dromadaire, moi qui descends du singe comme tout le monde et comme elle qu'elle le veuille ou non. Mais entre les deux, entre l'avant et l'après, moi qui ai tout vu de loin à travers une vitrine avec des trucs sucrés dans la gueule et une envie de pisser qui en dit long sur ma situation pancréatique, j'suis incapable d'en dire plus de trois mots et encore, ce serait des mots inventés pour la circonstance, ce que tout le monde n'est pas obligé de comprendre. Ah le doute ! Le doute ! Tu parles d'une méthode ! Et plus je doute et moins je pense ! Forcément, à force de douter, y a plus rien à penser. Une fois torché et bien torché, je me dis que je referais bien un p'tit tour sur le dromadaire. Je sors à poil et en condition du cabinet de toilette où elle s'engouffre comme si elle était poussée par le vent toutes voiles dehors. Ah la tempête ! Ça va chier !

Mais au lieu d'ça, c'est Juan Metelatu qui me cravate et il fait tomber par terre un bout de mon oreille juste à l'endroit que je me sers quand elles me mordent. Ah le salaud ! Et en plus il est pas seul. Deux mecs baraqués. Des armoires sans la glace et avec tout dedans. Le trousseau d'la grand-mère et la collection de poésies érotiques du grand-père. Vu comme ça, ça devient vachement personnel et j'ai envie de continuer. Mais Juan Metelatu n'est pas de cet avis. Il me tient par la queue et n'a pas l'intention de la lâcher si j'y dis pas ce que je sais.

Ah si y a un mec sur cette terre qui dit jamais ce qu'il sait pas, c'est mézigue ! Mais le Juan il comprend pas le français. Enfin, pas ce français-là, pas le français des pauvres types qui zont rien à dire parce qu'ils savent pas ce qu'ils savent.

— Coupe-la-lui ! fait un des types costauds.

Pour la moustache, je dis pas non. La cousine a tellement bavé dessus que j'avais pris la décision avant eux. Mais pour la queue, j'en ai besoin pour mon équilibre, surtout quand je cours après.

— Zallez pas faire ça les mecs !

— Que oui !

Et ils le font ! Ah ça fait pas mal. C'est un peu comme si on vous coupait la tête. Elle se vide. Et quand il y a plus rien dedans, vous passez l'arme à gauche et vous n'avez plus aucune raison de vous lamenter puisque les morts ne se reproduisent pas. Alors vous me direz : c'est comment qu'un flic tourne de l'œil ? J'ai jamais rien écrit là-dessus. Il faudra demander à Crabougnasse…

— Qui c'est Crabougnasse ? me demande un des costauds je sais plus lequel, ils sont de la même couleur.

— C'est la bibliothécaire… murmure la voix de ma cousine qui s'est enfermée dans les chiottes en attendant que nos assassins y foutent le feu.

Elle va crever dans un four. Pour moi, c'est l'abattoir où qu'on saigne !

— Tu la connais ? demande l'autre costaud à Juan qui secoue la tête pour dire qu'il s'en fout.

On va changer de sujet. Mais c'est pas assez de temps pour me vider. Ah il a bon dos le dromadaire dans les situations difficiles !

— Serre-lui le kiki, dit Juan.

Et une poigne terrible m'empêche de saigner.

— On est pas venu pour te la couper, mec…

— Ouais, mais vous l'avez coupée !

— Ça se recolle mec.

— En fait ça se coud très bien.

— Sous anesthésie… je sais pas exactement ce que c'est l'anesthésie…

— Du moment qu'on l'écrit sans faute, ils te demandent rien d'autre que de compter… 1… 2… 3… Plouf ! Dans les rêves.

— Zêtes complètement barjots, les mecs ! Si c'est pour la couper, vous vouliez en faire quoi ?

— Ça non plus, mec. On est des mecs qu'on peut pas nous reprocher d'en être.

— Ça devient obscur !

— Et ça l'est !

— Qu'est-ce que vous voulez, merde !

Ils savent pas ce qu'ils veulent ou quoi ?

— Mettez-la au frigo et je vous dirais tout ce que je sais pas !

— On la mettra après. Parle !

À mon avis, j'ai dû parler beaucoup et ça leur a pas plu comme je l'espérais, si j'étais en état d'espérer quelque chose d'aussi difficile à imaginer qu'une bonne vieille bite qu'avait jamais été recousue et que voilà de nouveau en proie aux caprices d'une couturière à la mode depuis qu'on maltraite plus les étrangers qu'ont pas l'intention de se retirer au terme de leur visa. Quand je reprends connaissance, un bien grand mot pour dire que j'en savais pas plus et qu'il fallait m'expliquer, y avait du monde autour de moi et j'étais plongé jusqu'aux narines dans des draps qui sentaient aussi mauvais que moi. Je vois d'abord une tronche qui me dit rien mais qu'est pas triste de me savoir dans cet état. Une autre gueule inconnue me dit des choses dans une langue étrangère à ce que je vais devenir. Puis j'aperçois ma cousine, tête nue à cause que ses cheveux n'y sont plus. Elle aurait pu se voiler, merde ! C'est ce que font les femmes qui ont perdu leur temps avec un mec qu'était pas destiné à se reproduire indéfiniment jusqu'à ce mort s'ensuive.

— Ça va les carabins, dit la voix de Kol. Laissez-nous un moment. On va pas le charcuter.

Rires. Ici, personne n'est étranger à mes récents problèmes de maturité.

— Comment va notre eunuque ? dit Sally qui me secoue la main comme si elle secouait autre chose.

Ah la nostalgie ! Elle me bave dessus comme si j'étais fait pour ça. J'ai envie de pleurer. Ah ma cousine ! Mon dromadaire ! Et même mon singe dont je descends plus parce que j'ai plus les moyens de lui monter dessus !

— Qu'est-ce qui font pas ces chirurgiens !

— Je l'aurais pas vu, je l'aurais pas cru.

— Vous m'en direz tant !

— Même que t'arrives à repisser sans crier, mec.

— Que demande le peuple ?

On me forçait à sourire. À rire non, parce ça pouvait se découdre. Il avait été clair et intransigeant le toubib : « Le faites pas trop chier, hein ? » Il avait conscient de la fragilité des coutures. Hé pardi ! C'est lui qui m'avait cousu.

— Un mec que t'oublieras pas, me dit Kol.

Celui que je vais pas oublier, c'est cet enculé de Juan Metelatu ! Ah la salope ! Me faire ça à moi ! Et il l'avait mise dans le frigo comme promis. Tu parles d'un homme de parole ! Et Cagnasse qui savait pas quoi faire !

— Mais téléphone ! que j'avais gueulé pour lui expliquer la bonne manière de faire après une amputation accidentelle ou même artistique.

— C'est quoi l'numéro ?

Qu'est-ce que j'en savais ? J'allais en faire, moi, un drôle de numéro, avec ou sans coutures. Et j'avais alors perdu connaissance, ce qui m'est chose facile vu que je suis assez con pour m'être fait couper le kiki mais pas au-dessous du menton comme ça se fait quand on est condamné à mourir. Juan n'avait pas voulu me tuer. Et il y avait parfaitement réussi !

— Tu mangeras bien quelque chose ? me demande Sally maintenant que j'ai plus de dents.

— Les dents aussi ? fait Kol.

Je vais pas rire tous les jours avec une famille pareille ! On m'enfonce un fourré à la praline sous la langue. Et je suce. C'est peut-être tout ce que je sais faire maintenant. Sucer !

— Plus de trace ni de Laminouche, ni d'Alice Qand et encore moins de Juan Metelatu, fait Kol en se frappant le front.

Comment ça « encore moins » ? Qu'est-ce qu'il veut dire par là le Kol ? C'est qui ce Juan Metelatu ?

— J'en sais rien, dit Kol. On a rien sur lui. Peut-être qu'on devrait pas commencer par lui…

— Parce que vous zavez pas commencé !

— Pas sans toi, mon nonosse ! Pas sans toi !

Une allusion à Henri IV qui, jusqu'à quarante ans, ce qui était vieux pour son âge, croyait que c'était un os.

Chapitre X

Mes amis me veulent du mal ! Où croyez-vous qu'ils amènent leur ami fraîchement recousu là où ça fait mal ? En vacances, oui. Mais pas seulement. Dans un camp de nudistes ! Ah les vaches ! Mort à eux ! J'suis tout neuf côté coutures. Ça saigne plus mais c'est rouge. Et même bleu aux entournures. Quand je crois bander à droite, ça part du côté gauche ! Vous m'direz : pour ce que ça sert, hein, à droite ou à gauche… C'est ma cousine, à qui j'en parle, et qui m'a connu à l'époque où je fréquentais les dromadaires, qui m'en parle dans la voiture. Faut dire que Kol a eu une idée lumineuse : « Et si on prenait la Crevault ? » Le camion de Laminouche est entre les mains des experts. Comme si Laminouche était assez con pour laisser traîner un autre ADN que le sien dans un véhicule où il traite les gens avec plein de précautions oratoires et autres. Certes, c'est l'État qui paye l'essence. À force de centraliser, il a fini par tout payer, même les pots cassés. Et nous, que c'est les fonctionnaires, on centralise encore un peu autour de soi et le tour est joué. On s'est arrêté à Cadaqués pour dormir après avoir bien mangé et bien bu. Kol se fait remettre les additions comme s'il savait pas compter. Mais il sait. Il partira pas à la retraite sans avoir profité au maximum du système. Et il en fait profiter les amis. Que j'en suis.

Au bout d'une semaine d'une virée où les jours se suivent et se ressemblent, alors que pas une fois j'ai eu à montrer ce qu'on m'avait fait deux fois, une fois en me la coupant et la deuxième en me cousant à cet

endroit (à peu près), on arrive sur une plage pleine de monde, du monde à couper au couteau, que si j'en avais eu un à ce moment-là, je me serais vengé. Ça pendait de partout ! Des queues, des poils, des plis et des replis, des fesses et des fessiers, et des langues bien pendues. Et pourquoi qu'elles étaient pendues, les langues ? Parce que j'avais refusé de montrer mes bagages.

Ah elle m'avait prévenu la cousine :

— Si tu t'fous pas à poil…

— Entièrement ?

— C'est eux qui t'y foutront. Ah mes deux ! (Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ?) Y a pas plus fachos que ces déshabillés !

— Je vous donne raison, Cagnasse, dit Kol. D'ailleurs est-on nu si on ne l'a pas été avant ?

Encore une obscurité policière que personne ne résoudra, pas même Sally qui n'a vu que des avantages dans la nudité. Elle a pas demandé son reste. Hop ! À la baille ! Et moi j'avais trouvé un tabouret avec un coussin dessus pour faire discret. Je hais les Anglais. Il y en a toujours un pour vous demander poliment : « Vousse ne vousse assi pas ? Alo je vousse prène le coussin, meurci. » Connasse ! Et laide avec ça ! Avec des miches qu'on a pas envie de s'asseoir dessus à l'heure de l'apéro. Et des roberts que le saint qui les porte en a marre de ce boulot à la con. Du coup, je me retrouve la queue en l'air à cent mètres de la flotte où je suis sûr de pas avoir pied, surtout le marin dont j'ai un besoin urgent. Je cours entre les parasols.

— Tu vas te faire mal ! hurle ma cousine. Le docteur a dit qu'il fallait pas exagérer.

Mais j'exagère pas ! J'entre dans une vague pas plus haute qu'un enfant et voilà-t-y pas que c'en est un ! De quel sexe ? J'en sais rien. Je lui marche dessus comme on fait avec les témoins. C'est peut-être un Anglais. Un de moins.

— Elle est bonne, me dit Sally qui s'appuie sur sa ligne de flottaison.

— J'ai pas goûté, dis-je acidement.

— Le sel ne te fait rien ?

— On verra quand je serai cuit.

Pas agréable, quoi. Le toubib a dit : « N'exagérez pas, hein ? On sait ce que c'est les vacances… » Et on est parti sans se demander quel serait l'effet du sel contenu dans l'eau de mer sur les parcelles de chair à vif qui subsistent entre les points. Je peux le dire maintenant : ça fait mal, très mal !

Mais j'ai pas gueulé. J'ai serré les dents pendant que Sally prévenait les autres et on m'a sorti raide vivant de cette flotte espagnole polluée par les Anglais. On a recouvert cet endroit avec l'emplâtre prévu en cas de malheur, comme le détachement (je sais pas si le terme est exact) imprévu et par conséquent pas facile à gérer.

— Pourvu qu'elle tombe pas ! s'est écriée Cagnasse.

— On serait joli ! fait Sally comme si elle prononçait une condamnation à des plombes interminables et surtout minables.

Un maître-nudiste nous a interpelés :

— Qu'est-ce qu'il a ?

Encore un Anglais avec l'accent espagnol. Ça me ronge, moi, cette Europe qui s'infiltre partout même quand c'est étanche comme mon cerveau.

— Il a été opéré, explique ma cousine.

— C'est pas dangereux pour les autres ? s'enquiert le maître-nudiste.

Le vent secoue sa queue. Ou autre chose.

— C'est pas une érection, continue la cousine, mais je saurais pas vous expliquer…

— Surtout qu'on parle pas la même langue, ajoute malicieusement Sally qui n'a rien contre les Anglais, surtout contre cet Anglais-là en particulier.

— Le mieux est qu'il le cache, dit l'Anglais. Moi je trouve ça dégoutant !

Elle a pas de pot, Sally. Quand un Anglais lui plaît, il est pas normal. Mais à moi, on a rien demandé. Je veux bien la cacher ou comme on dit en terme policier, la soustraire au regard. Ça s'est déjà vu. Et ailleurs qu'en Espagne. Et même sans les Anglais… Sally me fait signe de me taire. Le maître-nudiste n'est pas de notre monde, mais il sait baiser…

— Faites comme vous voulez, dit-il en s'en allant, mais si quelqu'un se plaint…

On le salue à la française, ce qui équivaut à l'anglaise quand on se soustrait.

— Tu resteras sur la terrasse, me dit ma cousine. Tu nous verras bien avec ça.

Elle me colle une paire de jumelles dans les mains.

— Si tu vois pas assez, dit-elle sans rire, tu appuies sur le bouton et ça s'allume.

J'ai tout compris. Tu parles ! On fait que ça dans la police. Papa y m'avait pas dit ça. Mais peut-être qu'il était vraiment con. Moi, je m'y fais pas à cette solitude. Ah vous savez pas ce que c'est que d'être fils de flic !

Donc je me poste sur la terrasse qui est en effet un sacré observatoire de la connerie humaine. Faut-il pas être con pour se balader à poil soi-même ? Que les autres le fassent, surtout les femmes, les bien foutues, pas les autres, ça peut se comprendre. Mais se foutre à poil soi-même et tout montrer ? Ça sert à quoi ? Non. Je vois pas.

La paralytique qui fait comme moi sur la terrasse voisine porte un slip qui lui monte sous le menton. En plus, elle a perdu ses guiboles elle sait plus où.

— Et qu'est-ce qui vous est arrivé à vous ? me demande-t-elle.

Avec mes deux bras et les deux jambes, elle est déjà en train de penser que je dois avoir une drôle d'explication au phénomène que je suis à ses yeux experts en mélancolie. Elle a deux bras elle aussi, mais elle sait pas

s'en servir. Ou elle peut pas. Moi je sais me servir de ma queue, mais pour l'instant, c'est pas prudent.

— Vous avez une queue ! s'étonne-t-elle.

Oups ! J'ai pas vérifié l'âge. Sa maman, qui apparaît dans l'ombre du parasol (elle y était peut-être déjà) me trouve bien sympathique et elle le dit avec des mots qu'à force d'y réfléchir je me demande si j'ai bien compris ou mal entendu. Du coup, je trouve l'air un peu frais et je me couvre d'une sortie de bain encore humide de la peau de Sally ou de ma cousine. On les a amenées toutes les deux. Kol et moi. Deux mecs, deux femmes. On aurait amené Crabougnasse, que c'est peut-être ma cousine mais j'en suis pas aussi convaincu que vous, j'aurais pas dit non à l'amour à trois. Choses qui me passent par la tête pendant que la paralytique m'explique les règles du jeu de go. Ça se joue avec des cailloux, sauf qu'on les lance pas comme dans mes souvenirs. Il y en a même des noirs, comme Laminouche. Et comme les copains de Juan Metelatu. J'aime pas ces ambiances colorées. Je les aime plus. Je me souviens même pas de les avoir aimées. Je peux tout de même pas en parler avec ma petite voisine.

— Vous avez des belles jumelles, dit la maman.

— Une paire, comme tout le monde. Enfin, tout le monde peut en avoir.

Je sais pas bien discuter de n'importe quoi avec les gens.

— Y a de la lumière dedans, précisai-je.

Je vois que je suis pas compris.

— Enfin… si on veut.

J'appuie sur le bouton et ça s'allume. Preuve que je raconte pas que des conneries. C'est à quel âge qu'on commence à comprendre les allusions à caractères sexuels ? La maman me trouve moins sympathique. Mais elle m'offre un verre de sa boisson alcoolisée. Elle prépare le terrain d'un assassinat. Je m'y connais.

Chapitre XI

Quelle n'est pas ma surprise quand je vois un fauteuil roulant dans le living ! Et personne dedans. Ils sont tous sur la terrasse. Le temps d'aller chier et la maison se remplit d'inconnus. C'est qu'elle en connaît, des inconnus, la cousine. C'est elle qui les a amenés. La paralytique me fait un petit signe de connivence. J'y réponds par un sourire édenté. J'ai oublié de préciser que le Juan m'a fait couper la queue avec mes propres dents. Donc, vous en déduisez logiquement qu'il me les a arrachées avant de se mettre au boulot. J'ai une bonne colonne vertébrale, mais pas dans ce sens. Et le dentier que j'ai tout neuf et même pas étrenné, je l'ai oublié à l'hosto. Je me demande qui s'en sert…

— On a des invités, me dit ma cousine en me caressant derrière puisque le toubib a dit.

— Ah bon. Je croyais que c'était nous les invités. Ils sont habillés…

— Il fait frais ce soir.

C'est comme ça les vacances hors saison. De l'imprévisible, même dans un camp de nudistes où on est censé résister aux aléas climatiques avec le stoïcisme à la mode en ces temps de disette intellectuelle. Là, je pousse un peu pour un flic. J'en conviens. Mais depuis que je suis plus flic, je me suis peut-être amélioré à vos dépens. Tenez-en compte.

— Tu connais Carina, dit Cagnasse en me présentant ma petite voisine.

— Avec un K, madame, précise cet angelot sans jambes que moi j'ai toujours su, de famille et même plus loin, que les anges, surtout les petits, ont toujours des jambes en dessous de la ceinture.

Elle est assise sur un rotin qui, en principe, est à moi, au moins le temps de ces vacances imprévues, que si je les avais prévues, je me la serais pas fait couper. Mais Sally m'emprunte tout ce qu'elle donne aux autres. En plus, mes deux coussins préférés dépassent de chaque côté. Ça commence mal, cette soirée. En principe, c'est à la fin que je perds, parce que je suis le con de flic. Je vais peut-être surprendre tout le monde quand ce sera fini.

— Ça ne se finira pas ce soir, mon ami, me dit la maman.

Elle fume une cigarette au bout d'un long manche, comme le héron de la fable que je l'ai appris à l'école, le héron, pas la fable. Le décolleté s'arrête sur une pierre précieuse qui n'a peut-être pas de prix tellement je m'en fous.

— Nous sommes là toute la semaine, dit la maman. Et vous ? Vous êtes arrivés après nous, n'est-ce pas ?

— On n'est pas encore arrivé, dis-je, mais si vous insistez…

Le rire ! À gorge déployée. Avec les seins qui applaudissent parce que le rideau est tombé. Elle me montre même le dessus de son crâne. Elle est un peu chauve. À son âge, té ! Mais elle s'est bien lavé les cheveux, que si j'avais su, que j'allais coucher avec elle ce soir, j'en aurais mis partout du shampoing.

— Pas question ! me souffle ma cousine. Sally ?

Sally se rapplique en sautillant. Une vraie gamine celle-là quand elle ne condamne pas des condamnés.

— Arto fait le con, prévient ma cousine.

— Avec qui ? demande Sally que la jalousie de ma cousine amuse comme si elle en était l'origine.

— Non, elle… dit la cousine en montrant du doigt.

— Celle-là ! s'étonne Sally. Hé bé Arto ! Tu commences par le bas de l'échelle. C'est bien d'être prudent. Après ce que tu as subi, je te comprends, moi !

Elles se moquent. Elles s'enfuient comme si je les menaçais. Karina me retient par le bras. Elle mord la manche de ma chemise. Je sens la chaleur de sa salive. Elle a de beaux yeux tristes au fond. Mais elle me regarde comme si j'allais mourir. Ce qui m'amuse à moitié. L'autre moitié n'ose pas poser la question. Mais j'ai de l'intuition, sinon il y a longtemps que Kol m'aurait foutu à la porte.

— J'ai un ami dont le nom commence aussi par K…

Elle ne dit rien, continue de s'accrocher par les dents à la chemise aux manches longues à cause de l'air qui a fraîchi ce soir.

— C'est la saison, me dit-on sans que j'ai rien demandé. Il faisait tellement beau cette après-midi ! Vous ne trouvez pas, monsieur… ?

— Arto. Appelez-moi Arto.

— Comme Antonin.

— Oui, mais en moins compliqué.

— Et cette jeune fille, que lui arrive-t-il ?

— Elle est morte, madame, et je sais pas comment le dire…

Chapitre XII

— Le mystère s'épaissit, dit Kol maussade.

Il soutenait la tête morte de Karina qui me regardait d'un air désespéré. Sa bouche avalait un pan de ma chemise. Kol m'avait demandé de pas bouger. La police locale apprécierait. Elle était au courant de ce qui nous amenait ici. Je me disais aussi ! Des vacances de fonctionnaires ! Tu parles ! Par le bout du nez il nous avait menés le Kol. Et avec des pincettes. Encore un peu et je tombais amoureux juste pour voir si j'étais encore capable de l'être. Il devait savoir pour Karina et il expliquait rien. Elle était où sa vieille ?

— Elle nous a échappé, avoue Kol qui veut plus regarder ce que je regarde.

— Vous voulez dire qu'on l'a encore dans le cul !

— Si vous voulez…

— Mais alors cette gamine…

— Elle allait vous parler. On était sur le point de savoir le fin mot de cette histoire…

— Tu parles d'une finesse ! Et encore, j'ai de l'esprit !

Les dents de Karina n'ont pas mordu que ma chemise. Le toubib (encore un !) qui découpe le tissu me le fait savoir : elle a aussi mordu ma chair.

— Ça fait pas mal, je dis.

— C'est normal, dit le toubib comme si je lui avais demandé de tousser.

— C'est normal que quoi ? je demande à Kol.

Il hausse les épaules. Comme s'il savait pas ! Il sait tout du moment que c'est normal. J'en sais quelque chose !

— On lui injecté une sacrée dose, Arto…

— Et alors…

— Y a des chances, que ce serait un véritable malheur, pour qu'elle vous ait contaminé…

— Vous voulez dire… ?

Kol pince ses grosses lèvres enfumées. Il dit oui avec la tête. Le poison est passé dans mes veines. Pourquoi qu'elle m'a mordu Karina ?

— Vous avez rien senti, répète le toubib.

Je l'avais dit avant lui. J'ai pas attendu après lui pour me renseigner sur ce que je sais déjà. De temps en temps, il me regarde et me tâte le pouls comme si de rien n'était. Moi aussi je regarde ailleurs, si cet ailleurs c'est moi.

— La balle, explique le docteur, est toute petite, petite, petite. On la sent à peine. C'est fulgurant. L'assassin ne pouvait pas prévoir qu'elle vous mordrait.

— Vous n'étiez pas visé, dit Kol.

Ça me réconforte de le savoir. Les ricochets maintenant ! Et là, c'est sûr que je vais crever ! Alors ça m'angoisse, vous comprenez !

— Pour les dents, je meurs avec ou sans ?

— On va couper un peu, avertit le toubib.

Kol me propose un cigare tout neuf, que d'habitude j'ai droit au mégot et encore, si j'ai été bien gentil. Or, là, je suis pas gentil du tout. Je veux pas partir tout seul ! Qui m'accompagne ?

— Arto… gémit Sally.

— Ah là là ! fait ma cousine.

Coup de bol, le toubib a oublié le scalpel. Il fouille une bonne minute dans sa sacoche avant de s'avouer vaincu :

— Me cago…

Le blues ! J'ai le cœur qui bat la chamade et je sais même pas ce que c'est la chamade. Je l'saurais que ça changerait rien. Quand on y va, on y va ! Le dernier problème n'a pas de solution. Je sais même pas ce que ça fait de mourir empoisonné. Elle a pas fait long feu, la Karina. Même pas le temps de dire ouf. Moi ça fait un quart d'heure que je le dis, ouf ! ouf ! ouf ! ouf ! Et je suis toujours debout, exactement comme si j'allais pas mourir. Et les yeux du docteur qui me disent le contraire. On amène un scalpel qui a déjà servi. Je rouspète. Le docteur est désolé. Mais il coupe bien ! Peu importe si ça fait mal. Et même que j'ai envie d'avoir mal avant de crever. Ça m'aidera à aller plus vite que la mort, des fois que j'en sache plus qu'elle au bout du compte.

— Si vous bougez… dit le docteur.

Et j'ai pas l'impression de bouger ! C'est dire !

— Et si vous coupiez le bras ? que je propose. Ça se fait dans les films. On coupe le bras avec les moyens du bord. Et le mec, en bon manchot, épouse une manchote et lui fait plein d'enfants manchots. Qui c'est cette vieille qui tue d'une pierre deux coups ?

— Alfreda Telometo, la compagne de Juan Metelatu, dit Kol comme si ça n'avait plus aucune importance.

Mais ça en a pour moi. On sait jamais. Je pourrais commencer à comprendre avant de crever.

— Il va crever sans comprendre, confie un invité à un autre.

Et l'autre comprend ce que peut comprendre un type qui est encore à l'abri pour quelques années de plaisirs partagés.

— J'croyais que c'était une Anglaise, dis-je parce que la conversation était arrivée à son terme, un peu comme le loyer, sauf que là, j'étais quitte de ma dette.

— Elle en a l'allure, dit Kol.

— Surtout à poil, dit le toubib.

Encore un spécialiste de la fesse et du sein d'origine douteuse.

— Vous pouvez vous asseoir maintenant, dit-il d'une voix sirupeuse. Ne regardez pas. Il faut que je panse.

Moi aussi je vais penser à autre chose. C'est dur de crever en plein mitard d'une enquête, surtout que le polar va se continuer sans moi. Ça se fait : le mec qui a commencé l'histoire cède sa place à un autre qui l'achève à sa manière. Et ça devient compliqué comme dans la réalité. Avec des significations cachées qu'on ne cache plus tellement on en a marre de faire des mystères pour le mystère. Je m'assois. Je sais encore faire ça. On emporte le corps sans vie (à moins que je me trompe) de Karina qui n'aura pas connu l'amour et comment ça fait mal quand ça s'arrête. Le docteur panse. Il fait un nœud et se déclare satisfait. Il a fait son boulot. Et maintenant ?

— On peut vous amener à l'hôpital, propose-t-il.

Il est là devant moi à balancer sa sacoche au bout du bras qui vient de me cisailler le mien. Rien ne l'amuse. Il est comme moi, construit pour la tragédie.

— C'est le mieux, dit Kol.

Il se lève et accompagne le docteur vers la sortie. Moi aussi je vais sortir par-là, mais ce sera la dernière fois.

— Y a vraiment pas de solution ? dis-je en moi-même.

Mais tout le monde m'entend. On sent bien qu'il n'y en a pas. L'air devient lourd et moite. J'ai l'impression qu'on se mouche dans le même mouchoir.

— J'ai appelé un taxi, dit Kol en revenant.

— Ah ouais, dit ma cousine, c'est mieux qu'une ambulance.

Personne n'a prononcé le mot corbillard. Ce sera pour après. Mais quand ? Demain ? Cette nuit même ? Ça me fait une drôle (si je puis dire)

d'impression d'aller en voiture à l'endroit où je vais laisser mes plumes. C'est pas comme à la guerre où qu'on est mort alors qu'on était vivant. Là, je suis mort parce que je vais mourir. Ça fait rire personne et je me tais. On attend le taxi, si on en trouve un qui veuille bien transporter un mort vivant encore. Kol montre des signes d'impatience. Il fait craquer son cigare éteint entre le pouce et l'index. Il boirait bien un coup.

— On le boira à l'hôpital, dit-il en se levant.

— Si on y arrive, prédis-je.

Chapitre XIII

Il faut en passer par là… Ou bien tu écris douze chapitres et tu laisses aux autres le soin de raconter la suite, ou bien tu fais le grand saut, ce qui est pas facile un jour comme celui-là. Si j'ai bien compris, il était pas prévu que je crève. Et Karina est morte uniquement parce qu'elle savait ce qu'on savait pas nous-mêmes. Mais alors, que savait Kol qu'on savait pas si on c'est moi ? Dans le taxi, on s'évite du regard. Une vitre baissée laisse entrer les odeurs de la nuit. Il y a même des avions dans le ciel où j'irais plus jamais. Et les silhouettes des aloès sont autant de tombes muettes sur le devenir des morts qui ont eu le temps de la vivre, cette sacrée vie ! Cagnasse me tient la main. Sally regarde dehors. Kol souffle dans son cigare je ne sais pas pourquoi et la braise nous illumine. Peut-être pour ça. Devant, le chauffeur parle à sa radio.

— Il est pas au courant, explique Kol, sinon il aurait pas hésité à refuser de transporter un mort.

— Mais que je suis pas mort ! ¡Qué no estoy muerto !

— ¡Vivo ! ¡Vivo ! s'enthousiaste le chauffeur qui a l'air encore plus con que moi quand il fait semblant d'être heureux.

Qu'est-ce qu'on fout ici ? Qu'est-ce que je n'y foutrais plus ? Autant de questions que je pose à Kol dans la foulée. Il a pas le temps de m'expliquer. Et il me demande de prendre le temps de mourir ! J'aurais des draps blancs qui ont servi à d'autres morts peut-être plus injustes que la mienne. Je sais bien qu'on fait pas exprès de mourir. Mais des fois on

meurt exprès sans le vouloir, hein, Kol ? On arrive. Pas de lumière sur le parvis. Y a pas urgence, dit le chauffeur dans le micro. Du coup, la barrière met un temps fou à se lever.

— Oh la vache ! fait Sally.

Elle parle pas d'une vache comme on peut en rencontrer fréquemment sur les pelouses des hôpitaux où on prend le temps de se séparer des siens. J'ai compris au moins ça. Kol paye avec le budget prévu pour les disparitions définitives. C'est là que je vais disparaître. J'ai un peu chaud, mais je sue pas. Il paraît qu'on sue si on a pas chaud. Ils vont monter le chauffage pour que je mouille pas les draps. Ça me sèchera les larmes. Je sais même pas si je vais souffrir. Il paraît que non. On me mène à l'abattoir et je sais même plus en parler, moi qui ai mangé beaucoup de viande. Sally rigole un peu parce que je suis de bonne humeur et que ça se voit pas, mais Cagnasse pleure à ma place et je la remercie en silence. C'est ma vraie famille, Cagnasse. Je lui dirai le dernier mot. Ça lui fera plaisir, allez !

On descend de la voiture. Je veux être le premier à entrer. Une jolie infirmière tient la porte et me fait signe de mourir… euh… de passer. Elle sent bon je sais pas trop quel fruit mais je sais qu'ils mettent des fruits dans les parfums, comme dans le vin d'ailleurs. On prend l'ascenseur pour s'économiser de la salive et la porte s'ouvre sur un couloir interminable qu'il faut pas prendre parce que de ce côté on a de l'espoir. Pour moi, c'est à gauche. Il y a moins de lumière. L'ambiance est recueillie. « Vous venez mourir ? C'est le bon endroit. Suivez la flèche. »

— Il faut signer, dit Kol. Je signe pour tout le monde ?

Personne n'y voit d'inconvénient. J'aurais aimé signer une dernière fois, mais bon, faut pas trop demander quand on est sûr de plus être à l'heure. Une infirmière ouvre le registre et me sourit. « Vous en avez de la chance de mourir ! » ne dit-elle pas. Mais j'entends tout ce qui se dit à l'intérieur de ces corps muets et silencieux par-dessus le marché.

— Vous voulez qu'on vous pousse ? me propose un gentil monsieur en pyjama vert.

— Je dis pas non…

Les jambes… Le condamné ne les sent plus. Il marche à l'envers. « Vous pouvez pas marcher à ma place ? Ça se fait des fois… » Je m'installe dans la chaise qui couine, les doigts jouant de la guitare sur les rayons d'acier. Dans les virages, les pneus crissent. Je crois qu'on dit comme ça quand on sait écrire. Je vais encore essayer de savoir. 333. Ma chambre. Je vais mourir à l'aise. Y a la télé, des fois que je veuille pas partir sans elle. Une fenêtre laisse passer les bruits feutrés d'une circulation discrète. Un feu clignote au rouge. Il va clignoter toute la nuit, me dit mon transporteur en pliant la chaise parce que je suis déjà dans le lit. On sait pas pourquoi il clignote. À la vérité, on a jamais demandé. Ce serait une bonne question. Et ce serait moins chiant de s'en aller sans clignotement. Il comprend. Il referme la porte et nous enferme.

— Pour le cercueil, commence Kol, j'ai pensé…

J'y avais pas pensé, moi. C'est vrai que c'est là-dedans qu'on devient seul.

— Alors ils me mettent rien dans les veines ? demandai-je à tout hasard.

Apparemment, ils ont rien prévu pour me calmer l'angoisse. Les coussins, c'est bien, mais c'est pas ce que j'espérais du système médical en vigueur dans ce pays. C'est des beaux coussins, hé ! Avec quelque chose dedans. Pas comme à Toulouse qu'ils sont vides dedans et pleins à l'extérieur. Là où on m'a recousu. Avec du fil exprès. Et à quoi ça a servi qu'on me recouse ?

— Faut payer pour la télé, dit Kol.

— Je boirais bien un petit café… Un ttotte si c'est possible.

— Tout est possible ! lance Kol en sortant.

Avec deux femmes sur et non pas dans le lit, j'ai l'air d'un con. Mais ma mère n'est pas là pour me le reprocher.

— Ça fait combien de morts, à part moi ?

Sally compte sur ses doigts, mais c'est Cagnasse qui dit :

— Hassan Iben Sabbah, Pedro Phile et Karina.

— Ça fait quatre, conclut Sally.

Mais si je compte bien, et je suis encore assez vivant pour le faire s'il y a pas de retenues, moi j'en compte cinq.

— Ah ouais… ?

Elles m'ont regardé comme si je donnais les premiers signes d'avertissement. Mais oui, mes belles. Cinq morts. Vous avez mal compté. Je dois avoir un sixième sens.

Chapitre XIV

Quand il remonte les escaliers quatre à quatre, le Kol, ça s'entend à des kilomètres. Sally a à peine eu le temps de raccrocher son portable. Il était déjà là, avec les cafés dans les mains et une tache noire sur sa cravate jaune. Il me regarde comme si j'étais mort.

— Pas lui ! fait Sally ! Vous me laissez jamais le temps ! Lui !

Moi, quand je suis entré dans cette chambre, je trouvais que ça sentait mauvais. Je l'ai pas dit parce que parler de mauvaises odeurs dans la chambre d'un mort, ça fait pas bien. Et c'était déjà une chambre d'un mort avant que j'y mette les pieds. Le type qui dépassait n'était pas entré tout seul dans le placard. Il en avait pas l'air en tout cas. Il en avait mis partout et maintenant ça coulait sur le sol. C'était même encore chaud.

— Vous le connaissez ? demande Kol aux filles qui s'y connaissent en connaissances.

— Elles non, dis-je d'une voix qui n'est déjà plus la mienne. Mais moi oui…

Kol ne cache pas son étonnement. Il y a des choses que je sais et qu'il ne sait pas… On va pas se disputer maintenant sur ce sujet épineux comme une couronne. Le moment serait mal choisi.

— Allez-vous parler, enfin ! grogne Kol qui retrouve en moi le mec que j'ai toujours été.

Sally s'interpose :

— Il est mourant, Koly…

— Il en a plus l'air. Excusez-moi, Arto. Je suis sous pression. Qui c'est… d'après vous ?

Il se méfie encore de mes compétences. Au seuil de la mort, j'ai encore quelque chose à dire. Pourra-t-il en dire autant quand l'heure sera venue pour lui ? Il attend, étreignant les verres de café qui giclent par intermittences.

— C'est… ou plutôt c'était…

— Arto ! Laissez tomber la correction grammaticale !

— Un des mecs qui m'ont coupé ce que vous savez et peut-être même celui qui m'a arraché les dents.

J'avais oublié que j'allais mourir sans dents.

— Le mystère s'éclaire-t-il ? dit Kol d'une voix grave. Vous êtes sûr ? Vous confondez pas avec un autre ?

— Mais avec quel autre ? fait Sally en ouvrant toute grande la porte du placard.

Cri des gonzesses. Je passe sur cette écriture. On a tous entendu ça au cinéma. Les deux loubards qui m'ont scié la queue sont dans le placard. Pourquoi ? Comment ? Et quand ?

Le service de sécurité arrive avant même que j'ai eu le temps de fournir des éléments de réponse. Et au lieu de s'intéresser aux cadavres qui puent et qui saignent, ce qui est dégueulasse, c'est moi qu'ils emportent sans ménagement et sans roues cette fois parce que, m'explique l'un d'eux, y en a que deux pour tout le service et que la chaise qui s'en sert actuellement est occupée par un autre candidat à la villégiature suprême. On change de camp, quoi. Je suis solidement fixé dans des bras qui ne me lâcheront pas avant que j'aie atteint ma destination.

Ça court dans tous les sens. J'explique que c'est pas moi puisque je suis entré *après*. On se fait signe que j'en ai plus pour longtemps.

— Mettez-le là, dit quelqu'un dont je reconnais la voix.

C'est le toubib qui m'a découpé le bras pour me libérer de la morsure de Karina. Comme il a l'air de se demander pourquoi je suis pas encore mort, je me mets à avoir de l'espoir. Et c'est exactement ce qu'il devine, en expert du regard qui implore les mains jointes. Il attend qu'on m'enchaîne à un lit sans matelas pour me remettre dans le droit chemin de la vérité à laquelle il n'est plus question de se soustraire. On me fait même une piqûre. L'antidote peut-être… mais le docteur secoue la tête. Est-ce la bonne piqûre ? Celle qu'on me destine pour je ne sais toujours pas quelle raison qui a fait de moi un flic et non pas un bibliothécaire comme Crabougnasse qui n'est pas, j'y insiste, ma cousine.

Ah on veut me faire rêver ! Qu'à cela ne tienne ! J'en ai en veux-tu en voilà des rêves et des réalités ! Tellement que je sais plus quoi en faire. Alors si vous avez pensé à un usage extraordinaire, vous gênez pas, les amis ! Piquez cette veine qui n'en a pas ! Repiquez si c'est pas assez profond ! Et arrêtez de me pomper l'air avec vos cadavres qui sentent la choucroute et le fromage des pieds. Je suis pas fait pour mourir idiot. Avec vous je gagne le gros lot ! Je finis où commence le mystère. Et vous commencez quand je suis plus là !

Je vais pas, ici, dans un polar de merde, reproduire à la lettre près tout ce que j'ai pu leur dire parce qu'ils m'écoutaient pas. À un moment, après s'être bien énervé, on se clame. Ça change pas grand-chose. On est toujours enchaîné. La tête vous tourne. L'absence de matelas se fait sentir. La fenêtre est fermée pour étouffer les cris. Parce que vous allez crier. Mais pas de colère cette fois. Ce sera plus votre venin que vous cracherez sur leurs faces idoines. Mais votre chair s'exprimera enfin sans l'intervention périmée de ce qui reste de votre cerveau.

Kol est entré sur la pointe des pieds, comme si je dormais et qu'il fallait pas me réveiller.

— Vous avez bien regardé ? demande-t-il au docteur.

— J'ai incisé jusqu'à l'épaule, monsieur…

— Il faut retrouver cette dent, bordel de merde !

Il me sourit. Je sens rien. Jusqu'à l'épaule, vous dites ? La mienne ? Ah elle en a fait des progrès l'anesthésie de je me rappelle plus quel général ! Vous m'expliquerez plus tard, c'est ça ?

— Recommencez, dit Kol.

— ¿Más ?

— ¡Mucho más !

Je sais pas qui est Moutchomasse, mais il est pas de ma famille. On a pas de Moutchomasse dans la famille. Des Cagnasse et des Lafigougnasse, mais pas de Moutchomasse ni de Crabougnasse ! Je veux, j'exige qu'on m'explique ce que je fous ici si je suis pas venu de moi-même (j'y insiste) pour mourir parmi les miens de ma famille et de ma profession.

— La porte est bien fermée ? demande le docteur.

— Vérifiez la fenêtre, conseille Kol.

Moi, j'ai compris instantanément que l'anesthésique qui me faisait faire des phrases que j'avais fait dans ce genre, y en avait plus ! Et que sans anesthésique, ce genre de charcuterie ne se fait pas sans douleur. Alors j'implore la pitié !

— ¡Piedad ! ¡Piedad ! ¡Piedad !

Mais rien n'y fait. Le docteur se suce une dent avec la très nette intention de s'appliquer même si ça me fait pas du bien. J'entends le feu purificateur lécher la lame qui se met à étinceler. La dent ! La dent de Karina ! En moi ! Là !

Et je refais un tour. Maintenant, entre un cri perçant et un râle profond, je comprends que je vais pas mourir, qu'on s'est foutu de moi. Et si on me laisse du temps entre le cri et le râle, je vais même en savoir plus. Kol m'observe à travers ses grosses lunettes de soudeur à l'arc. Et le docteur secoue la tête. Il trouve pas la dent ! De là à penser que je l'ai avalée, y a pas beaucoup de chemin à faire et il le fait. Il attendra pas que j'aille au pot, le salaud ! Il va m'ouvrir le ventre avec ce truc pourri qui n'est peut-

être même pas un scalpel ! Je veux pas voir ça ! Et pourtant je me vois dans le miroir du placard, le frère jumeau de celui où les deux larbins de Juan Metelatu ont fini de faire chier le monde qui n'a pas envie ni besoin qu'on lui coupe la queue. ¡Ay ! ¡Ay ! ¡Ay ! ¡Ay ! Qu'est-ce que je vais pas dire ? Et en le disant pas, qu'est-ce que je vais prendre !

— Rien ! gueule Kol. Rien ! Nada !

Puis un grand calme. La vraie solitude, celle qu'on ressent quand on a eu très mal et que ça fait encore plus mal. J'avais envie de dormir, mais je me parlais. Je m'encourageais. Je me disais que c'était un cauchemar. Certes, un vrai cauchemar, pas un faux qui laisse pas de traces. C'est à l'aube qu'on m'empale ? Eh ! Je vous demande de me dire à quelle heure ça va arriver ! J'avoue que je suis impatient d'en finir ! Pas vous ?

Chapitre XV

Maintenant c'est moi qui pue. Et en plus je fais du bruit. Une douleur lointaine me retient de regarder où j'en suis. Je fais partie d'un lit en acier qui me le fait savoir, que sa fusion n'est pas terminée et qu'il en a encore pour un bout de temps. La fenêtre bat doucement, laissant filtrer les bruits de la ville. Ça sent la campagne des jardins publics et les eaux de Cologne des travailleurs matinaux. Le jour va se lever. Et s'il se lève pas, c'est que je suis en train de rêver. J'ai un peu froid mais dessous, ça chauffe, ça brûle terriblement. Et pas un miroir pour me voir tel que je suis. Je suis obligé de m'imaginer. Je me suis foutu dans un drôle de pétrin. Depuis que je suis plus un enfant, j'arrête pas de provoquer le monde pour qu'il me foute dans des situations que j'ai besoin des autres pour m'en sortir. Plus de dents ! Le bras en charpie ! La queue sciée et recollée ! J'ai même un truc, que je suis incapable de deviner ce que c'est, qui va et vient dans mon col de l'anus que c'est entre les cols des fémurs, si j'ai bien compris ma leçon d'anatomie à usage policier et même judiciaire. Ah je vois ! Ils m'ont pas crevé les yeux ! Mais ma tête est coincée dans un étau dont les mâchoires sont vissées dans l'os du crâne, le plus grand os qu'on a, en surface, et le plus compliqué, tellement que j'ai toujours pas compris comment c'est qu'on a tous le même os autour du cerveau, alors qu'il serait logique que les plus cons se différencient des moins cons par au moins une petite anomalie qui donnerait son nom à la connerie humaine. J'ai même mal aux doigts de pieds ! Je dois avoir des trucs plantés dedans. Des trucs qui font mal exprès. Entre la chair et l'ongle, comme ça se fait

couramment chez nos amis Chinois qui s'instruisent aussi dans la souffrance des autres surtout si c'est eux qui la provoquent. Pas un bruit derrière la porte…

Et puis un bruit ! Le silence appelle le bruit, dit le poète. Je sais pas comment il l'appelle, mais ça peut plus être silence. Ça chuinte discrètement, comme un pet volontaire et indispensable. Ça sent la piqûre ou pire ! C'est que je suis vachement malade ! Et c'est la Sécu qui paye ! Enfin j'espère ! Grand blessé de la Fonction que je suis. Avec des preuves que j'ai été blessé en service.

Une voix :

— Tu vas bien Arto ? Surtout ferme ta gueule. Je suis pas belle à voir…

Je réponds rien parce que mon cerveau cherche à donner un nom à cette nouvelle mocheté qui va me gâcher la vie par excès d'esthétique.

— Arto ? Tu dors ou t'es mort ?

— Ni l'un ni l'autre, couinai-je.

— Ah c'que t'es con !

La tête de Cagnasse s'annonce par une tignasse bouclée au sang et au pus. Ah c'qu'elle a dû souffrir ! Elle a un œil qui pend et ça lui fait pas mal ! Ils lui ont arraché les dents. Mais qu'est-ce qu'ils ont après les dents ?

— Ça en fait des dents dis donc ! que je plaisante en la voyant tout entière.

C'est pas souffert qu'elle a ! De laide qu'elle était elle est devenue un exemple de ce qui arrive au citoyen quand il collabore pas avec les autorités. Elle s'est approximativement vêtue d'une sortie de bain qui a servi de paillasson à ses tortionnaires.

— Ça te fait encore mal ? que je lui demande.

— Que oui !

Et elle secoue la main pour avoir moins mal.

— C'est quoi ces trucs noirs ? je demande.

— T'occupe ! Ferme ta gueule et laisse-moi réfléchir…

— À quoi que tu vas réfléchir ? dis-je avec une pointe d'inquiétude angoissée dans le point d'interrogation.

— À comment on te sort de là hé connard !

— On ?

Ah cette manie de mettre des on où le nous aurait plus de sens !

— Tu regardes pas ? fait quelqu'un dans le couloir.

C'est la voix de Sally, avec du sang dedans. Et des morceaux de dents.

— Le processus de métallisation a commencé, déclare Cagnasse en se redressant.

Sally apparaît à ce moment-là. J'ai promis de pas regarder mais je vois. Elle se tient les tripes à deux mains, qu'il lui en faudrait une autre pour qu'on s'y retrouve vraiment pas. J'en ai vu, des foies, mais jamais en vrai ! Ah je dégueule !

— Mais qu'il est con ce mec quand il s'y met !

C'est que je m'y mets pas ! Les trucs dégueulasses, ça me fait gerber et je me le reproche jamais ! Pour une fois que je voyage avec deux gonzesses, elles se sont fait tabasser avant que je consomme. Et je suis pas beau à voir non plus. Ah le film !

— Faudrait une scie à métaux, dit Cagnasse, et justement, j'en ai pas.

— T'es sûr que c'est du métal.

— Fixé à la pisse de chat, oui !

De quoi elle parle ? Je suis au courant de tout à condition que ça passe à la télé. Elles sont en train de réfléchir quand un hélicoptère se poste juste en face de la fenêtre et l'éclaire d'un puissant jet de métal en fusion. En même temps, elles se mettent à sautiller sur place comme si le plancher était entré en fusion. Je vois de la fusion partout. Même la porte se déglingue. On court dans le couloir. Des portes claquent et volent en éclat. Étincelles vertes de l'acier frotté avec amour. Mon papa il aimait ça quand il était gosse. Et son papa qui revenait du boulot avec ses couilles en

bandoulière lui répétait toujours sur la même rengaine : « Tu travailleras dans un bureau, mon fils ! » C'est comme ça qu'on devient fonctionnaire après avoir été fils d'ouvrier dans ce pays de merde ! Où ça m'a mené ?

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Le son maintenant ! L'hélico se rapproche. Des projecteurs explorent mon intérieur. Les filles deviennent transparentes. Une giclée de sang écrit des lettres d'or dans le ciel. Et juste au moment où je commençais à réfléchir après un autre long moment passé à me préparer à le faire sans avoir l'air trop con, un rif m'étrangle le cerveau qui se liquéfie aussitôt et se met à bouillir comme dans une casserole.

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Ah le fanatisme ! On voit bien qu'elles aiment ça. Elles s'arrachent ce qui leur reste de cheveux et me les donnent à bouffer pour que je ferme ma grande gueule. J'étouffe dans la confusion. C'est pas comme ça que je veux mourir en musique. Et Kol surgit comme s'il revenait des enfers après avoir donné tout ce qu'il possédait avant d'être pauvre comme les autres. On lui a coupé le nez et les lèvres. Il fait « bleuh bleuh sleuh » pour se faire comprendre. Et je comprends que le type qui arrive dans l'hélico, c'est K. K. Kronprinz, le meilleur du Métal et encore, j'ai pas tout dit !

Chapitre XVI

On nous a installés dans un vaste living avec tout ce qu'il faut pour se sentir bien. Cagnasse n'arrête pas de répéter qu'on s'en sort bien. Et Sally en rajoute en gloussant que ça aurait pu être pire. Y a que Kol qui la ferme. Il a rien dit depuis qu'il est entré dans la chambre de torture ou alors des trucs pas clairs à cause qu'on lui a arraché la langue pour le faire parler. On en apprend tous les jours. Maintenant, je sais que la langue, ça sert à parler. Croyez pas ceux qui vous disent que le métier de flic est abrutissant. C'est le contraire. Au début vous êtes un abruti, sinon vous n'entrez pas dans la confrérie. Mais après, quand vous en sortez pour cultiver des légumes bio et pêcher avec permis de chasse, vous en savez tellement sur la connerie humaine que vous avez de sacrément bonnes raisons de penser que vous êtes finalement moins con que les autres. Les cons, c'est les autres, dit Jean-Paul Sartre que j'ai pas lu mais d'autres l'ont fait à ma place.

— Le plus long, dit Cagnasse, c'est la cicatrisation.

Elle se lèche tout ce qui coule. Comme les chiens qui croient dur comme fer que la salive a un pouvoir cicatrisant même quand ça a commencé à pourrir. Sally est plus circonspecte. Elle s'assoit pas à cause des hémorroïdes. Elle en a partout. Devant, derrière. Elle en a même sur la langue. Ça lui fait pousser des cris.

— On aurait peut-être mieux fait d'aller à l'hôpital, regrette-t-elle constamment.

— On en vient de l'hôpital ! rugit Cagnasse qui en a marre de se sucer.

Et Kol nous regarde en hochant ce qui lui sert de tête depuis qu'ils s'en sont servi pour forger une épée médiévale qu'ils avaient le modèle sur la page arrachée d'un magazine conçu pour les humains de notre espèce.

— Moi j'y vais plus dans les hostos espagnols ! grogne Cagnasse entre deux coups de langues sur sa propre chair.

— On t'a dit que c'était pas un hosto ! rouspète Sally. C'était le Centre d'Essai des Métaux à Usage Culturel, le CEMUC.

— Que c'est le Prinz qui finance et qu'on a même droit d'y habiter si on est dans son camp, ajoutai-je pour montrer à quel point je m'étais instruit depuis que je souffrais atrocement.

— Mais je suis pas dans son camp ! hurle Cagnasse. Tu l'es, toi, Arto ?

Elle me demande ça alors que j'en ai aucune idée. On m'a même pas demandé de choisir, alors. Quant à ce qu'en pense Kol, difficile de le savoir parce que sans langue, il en parle une autre et celle-là, je la comprends pas. C'est peut-être du chinois.

— Me dis pas que tu es du côté de… de… fait Sally en ne regardant plus Cagnasse tellement elle a peur d'être contaminée par les idées subversives de ma cousine.

— J'ai rien dit ! grogne Cagnasse.

De quoi on parle, je sais pas. D'habitude, c'est Kol qui m'explique. Il m'explique ce qui est nécessaire que je comprenne bien pour pas faire trop de conneries que des fois, les conneries, ça peut provoquer des catastrophes. Mais j'ai rien à me reprocher sur la conscience. J'en aurais sans doute si on trouve pas le moyen de le faire parler. Il aura droit, si j'ai bien compris, à une langue d'acier. Et du trempé !

— Quand vous aurez fini de déconner, dit Cagnasse plus sérieusement, on pourra peut-être se concerter pour réfléchir à notre avenir, hein ?

Ça nous plonge dans un silence de mort, cet avertissement qu'on est pas venu pour déconner, mais pour résoudre une affaire criminelle de la plus haute importance puisque c'est à Kol que le ministre de l'Intérieur a pensé en premier. Dans ce vaste salon pensé pour le plaisir d'exister pendant que les autres en crèvent, on entend plus que l'écoulement du sang sur le tapis et le travail des insectes nécrophages qui se multiplient comme la Loi suprême les autorisent à le faire sans nous consulter, nous qui pourrissons vivants dans cet enfer métallique.

— J'ai peur ! dit Sally.

Elle qui fait peur à tout le monde pénitentiaire ! Moi, l'angoisse, ça me prend quand je me sens abandonné. Et là, les amis, je me sentais plutôt le contraire.

— Le contraire ! Le contraire ! râle Cagnasse. Mais il a rien compris ce mec !

Peut-être pas tout… Quand elle me parle comme ça, avec ce mépris qui s'agite dans mes plaies naturelles, elle me réduit à cette peur que l'enfant que j'ai été a caché sous son oreiller pour protéger l'avenir de l'adulte qu'il pouvait devenir si les circonstances ne le poussaient pas au suicide. Elle approche son visage tuméfié du mien que j'ai aucune idée s'il me ressemble encore.

— Il avait quoi dans le cul le Hassan Iben Sabbah ? dit-elle sans rire.

— Un poteau de signalisation… J'en suis témoin !

— Ah quel témoin tu fais, patate ! C'est en quoi un poteau de signalisation ?

— En tube…

— Ah mais qu'il est con ! Il me fait le coup du rouge !

— J'en boirais bien un… vu les circonstances…

— Pas du qui tache hé minable ! Du rouge, là, comme le sang ! C'est quoi rouge, demande le poète ?

— La poésie maintenant ! fait Sally.

— Sleuh ! dit Kol.

— C'est une couleur… non ?

— Et c'est quoi une couleur ?

— Une vibration de la lumière, ironise Sally qui connaît mes limites.

— Et c'est quoi une vibration de la lumière ?

— Oh vous faites chier ! s'écrie Sally.

Elle me secoue les tripes que je dois avoir à l'air comme elle.

— Ce qu'elle veut dire, connard, c'est que le tube, il en acier. Voilà ce qu'elle veut dire !

— Ah putain elle le dit compliqué ! Et elle aurait pu le dire plus tôt ! Parce que je comprends toujours rien, moi, que je suis pas plus con qu'elle !

— C'est de l'acier qu'on lui a foutu dans le cul (dit Kol que je traduis ici en langage parlé). Donc…

— Donc… réfléchis-je en pensant que je ferais mieux de penser à autre chose…

— Donc on est sur la bonne piste ! hurle Cagnasse.

— La piste du Métal ! complète Sally pour je comprenne tout de droite à gauche comme quand je lis.

— Tu lis de droite à gauche, toi ?

— Quand tu me regardes lire, oui !

— Alors c'est pas souvent ! Ce con se fout de nous ! On est bête !

— Ça fait du bien de rire, dit Kol que je traduis parce que ça fait « sleuh » et que « sleuh » c'est pas de la langue qui lui manque.

— Alors, conclus-je, ce que j'ai dans le cul, c'est un poteau de signalisation !

— Il a tout compris le petit Arto à sa maman !

— Et pourtant je suis pas Hassan Iben Sabbah !

— C'est ce qu'on se demande !

Les voilà bien, les gonzesses. Elles te mettent sur le chemin de la vérité, que du coup tu te sens bien et prêt à recommencer. Et soudain, elles te balancent dans l'ornière avec un truc que tu savais pas avant de les connaître à fond.

— Il est à la morgue Hassan… hésitai-je à comprendre.

— Et ici, on est où ? fait le bout de langue de Kol que je comprends de mieux en mieux sans avoir besoin de le traduire.

Le froid s'installe dans mon dos. Un froid dur et droit comme la barre que j'ai dans le cul. Tout est possible dans ce monde de merde. Le sens s'est perdu pour qu'on le retrouve pas. J'en ai marre d'être pris pour un con. Mais j'ai beau le dire, c'est comme si je parlais chinois. Et me voilà embarqué dans une histoire que j'ai pas inventée. Elle commence où je finis. C'était moi la victime sans laquelle il n'y a pas de polar qui tienne. Je suis à la morgue avec mon poteau dans le cul et on me l'a pas enlevé parce que c'est un élément scientifique de l'enquête. On m'a rien dit ! On m'a pas prévenu. Et je sais même pas qui est Hassan Iben Sabbah. Surtout si c'est moi !

Chapitre XVII

Ah je reviens de loin. Je suis pas mort. Mais je m'appelle pas Hassan Iben Sabbah puisque c'est des faux papiers qu'on a trouvés dans ses poches.

— Et c'est qui qui les a trouvés ? fait une voix féminine que je veux pas identifier parce que ces deux gonzesses commencent vraiment à me faire chier.

— Laminouche !

C'est comme ça l'enquête criminelle menée par les forces autorisées. Au moment même où tu crois savoir l'essentiel, un élément fait surface, et tout le plan de fin est à revoir. Si les faux papiers d'Hassan Iben Sabbah sont vrais, je suis Hassan Iben Sabbah. Et pourtant je me sens pas arabe. Pas le moins du monde. Je suis même adhérent au Front National. C'est pas une preuve, ça, que je suis pas arabe ? Tu en connais beaucoup, toi, des Français de souche certaine, qui se font appeler Hassan et des poussières ?

— Sleuh… fait le trou rouge que Kol s'est pas fait tout seul à la place de sa bouche.

Et cette fois, je comprends pas ce qu'il veut dire. C'est la première fois depuis le début de cette enquête que je comprends pas ce que je pourrais facilement comprendre si on me cachait pas quelque chose. Je les toise. Les deux gonzesses en sang et Kol qui fait des bulles avec son orifice nasal. On est bien ici. La température est idéale. Y a la télé. De quoi boire,

amer ou sucré, mais avec de l'alcool dedans. Le cuir sent bon les frottements. Les coussins sont moelleux. On entend un rif continu sur trois notes. Ça prend pas de place. Qu'est-ce qu'on attend ?

— On se demande, dit Sally.

— On est tellement bien ici qu'on a pas envie de sortir, ajoute Cagnasse.

— Sleuh !

— Ça te fait rien d'être un Arabe ?

— Mais je suis pas un Arabe ! Mon sang le prouvera si c'est nécessaire ! Les Lafigougnasse n'ont jamais été arabes !

— C'est pas le sang qui prouve ce que tu es, patate, c'est tes papiers. On est dans un pays civilisé.

— J'ai ma carte du Front !

— Ah parlons-en de ta carte ! Tu sais pas, Sally ?

— Non… Je sais pas…

— Raconte, Hassan…

— Ne m'appelle pas comme ça que c'est pas le nom que je veux donner à nos enfants !

Elles rigolent comme si j'avais l'air d'un clou avec les traces de ma souffrance purement physique à la surface de ce que je ne suis pas. Elles sont pas belles. Et on les a pas arrangées non plus. Les insectes font des bruits étranges. Et ils mastiquent ! Ils mastiquent !

Bon… Je raconte à leur place, parce que si je les laisse faire, non seulement on comprendra rien, mais en plus ça n'aura pas de sens. À l'époque, que c'est pas si loin que ça, et que ça doit remonter à mes débuts dans la police judiciaire, j'avais adhéré au Front National parce que je m'étais mis dans la tête que si je pouvais pas enculer Marine en vrai, je pouvais toujours me l'imaginer et même en parler à personne pour pas que ça s'ébruite. J'aurais été terriblement déçu si elle m'avait dit non, ce

qu'elle aurait dit si je le lui avais demandé. J'avais donné une certaine réalité à mes fantasmes, avouerai-je. L'achat d'une poupée gonflable m'avait demandé de gros efforts de dissimulation. J'avais plus qu'à fantasmer et à enculer la poupée. Ça, tout le monde peut le faire et je dis rien du nombre de mecs qui enculent Marine tous les jours sans qu'elle ait à s'en plaindre. Et de Sodome en Gomorrhe, comme disent les marins, je faisais le tour du monde en moins de temps qu'il n'en faut pour y penser sérieusement. Mais, comme il arrive toujours dans ce genre d'attente, car, mes amis, j'attendais et je le savais bien un peu, je me suis mis à rêver au-dessus de mes moyens. La poupée, je l'ai payée sans faire de dettes. Mais Marine, si je voulais l'enculer en vrai, avec sa permission ou sans, c'était une autre paire de manches. Or, de manche, j'en ai qu'un. Explique-moi comment tu fais pour enculer sans son accord une gonzesse qui fait pas de politique sans protection rapprochée. Donc, me dis-je, si je veux l'enculer, ce sera avec son accord. Il faudrait qu'elle m'aime. Mais m'aimera-t-elle si elle en aime déjà un autre qui l'encule sans risquer de passer pour un importun ? Elle a déjà ce qu'il faut. Et comme je lui apporte rien de plus, elle me dira gentiment non, sans compter que ses gardes du corps s'en prendront au mien. Alors j'ai cette idée lumineuse d'écrire au papa pour lui demander la permission d'enculer sa fille, ce qu'il a peut-être déjà fait lui-même. Il saura donc de quoi je parle. Et s'il le sait pas, de quoi je parle, comme c'est probablement le cas, il saura me conseiller à la hauteur de son rêve. Qu'est-ce que je risque ? S'il est pas d'accord, il se contentera d'en rire et en parlera même à Marine qui en rira aussi. De toute façon, quand il doit y avoir un con, c'est moi qui décroche le rôle. Alors, j'écris. Je m'applique. Que dans la police nationale, on sait pas trop écrire. On écrit comme on parle et comme on parle pas toujours comme il faut, ce qu'on écrit ne passera pas à l'Histoire, ou alors comme exemple de ce qu'il faut faire si on veut bouffer sans se soucier du chômage et des autres maladies du capitalisme. Un truc comme ça :

« Monsieur Jean-Marie Le Pen, j'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir m'autoriser à enculer votre fille Marine qui ne peut pas refuser cet honneur à un *membre* fidèle du Front National. Votre dévoué etc. »

J'avais fait court. Direct. Pas de fioritures. Membre. Pas d'explications qui m'auraient fait passer pour un parano. Surtout qu'à l'époque, je savais pas que j'étais arabe. Maintenant que je le sais, je crois que j'aurais pas écrit cette lettre et que j'aurais continué de filer le doux amour avec ma poupée gonflée à bloc pour ressembler à Marine. Et donc j'attends. Pas de réponse. Je me dis que le papa Le Pen m'a pas pris au sérieux. Ou alors, c'est lui qui encule. Je suis, comment je dirais ? dans un choix cornélien, mais sans le côté tragique. Je suis loin de me douter que j'ai écrit la première réplique d'une tragédie. Pardi ! Un flic écrivant des tragédies ! Des conneries, je veux bien. Mais de la tragédie ? Que c'est le genre préféré des Français qui poussent les études. Moi, je les ai pas poussées et elles m'ont conduit où j'en suis aujourd'hui. Ni lard ni cochon, si vous voyez ce que je veux dire.

Et un soir, un de ces soirs comme il en existe des tas depuis qu'il fait jour et nuit à des heures différentes, la porte de mon petit appartement explose en mille morceaux ! J'étais devant la télé en train de demander conseil à une série policière américaine. Y avait plus de place pour autre chose dans mon esprit. Et je dis « Entrez ! » sans me rendre compte que j'entrais dans le malheur en disant une connerie que j'aurais mieux fait de pas la dire. Parce que le mec qui était entré en frappant a cru que je me foutais de sa gueule. Et comme il était pas seul, ils étaient plusieurs à me reprocher de faire de l'humour à leur dépens alors qu'ils étaient pas là pour rigoler ni me faire marrer non plus. J'en prends plein la gueule ! Et pas une explication. Rien pour m'expliquer qu'on me frappait pas parce que j'avais été ironique, voire sarcastique, mais que malgré le fait que cette ironie avait été mal perçue, sans doute par des gens peu habitués à comprendre qu'on a pas envie de se foutre de leur gueule à peine qu'on les voit, ils étaient pas venus pour ça. Il m'a fallu attendre, tenez-vous bien, près d'une

heure avant qu'on m'invite à prendre un siège pour écouter sans commentaires ce qui m'était reproché.

— Je sais pas ce que tu lui as fait au Dabe, me dit le plus grand qui était aussi celui qui m'avait le mieux soigné, mais il veut plus que tu lui écrives des conneries. Tu comprends, mec ? Maintenant tu me donnes ta carte, toujours en fermant ta gueule, et tu te rassois pendant qu'on fait le ménage.

Ils ont tout nettoyé ! Ma casquette SS. Mes CD SS. Même mes vinyles. Des bouquins qui racontaient pas que des conneries. Mes beaux draps. Ils me laissaient plus rien pour me souvenir. Quant à ma poupée, ils se sont contentés d'arracher la photo de Marine que je lui avais collée dessus. Ils m'ont même laissé la pompe. Jean-Marie avait donné des consignes strictes. Les traces, oui. Mais le reste. Non.

— Mais alors, dis-je en pleurnichant comme un gosse qui savait pas que c'était Noël et qui sait toujours pas écrire, je suis plus adhérent ? Sans ma carte…

— Je vais te dire ce qu'on m'a dit de te dire, connard : maintenant, tu n'es plus adhérent avec une carte. Mais tu restes un « adhérent de cœur ». Et tu vas le rester jusqu'à la fin de tes jours, sinon…

— …plus de poupée !

Chapitre XVIII

Y avait du sang sur les murs. Et pas que du sang ! Forcément, à force de rigoler comme des gosses à la foire, on en avait mis partout. Alors, quand K. K. Kronprinz est entré (on était chez lui après tout) on a arrêté de faire les cons et on a baissé la tête pour ceux qui pouvaient et les yeux si on pouvait pas faire autre chose. On pouffait ah ça oui ! « Adhérent de cœur » ! Y a qu'à moi qu'arrive ce genre de choses ! Je pouvais en faire ce que je voulais maintenant, de ma poupée gonflée, d'autant que d'autres femmes étaient entrées, et sorties, de ma vie.

— Je vois que la bonne humeur prend le dessus ! chantonne le Prinz. Ça me fait bien plaisir.

Du plaisir, il devait pas s'en priver. Ses deux cents kilos de barbaque témoignaient d'un sens du plaisir à toute épreuve. En plus, il se coltinait sur les épaules et autour de la taille des paquets de métal en fusion précieuse qu'une seule goutte de ce liquide suffit à rendre heureux un pauvre comme moi pour trois générations au moins. Ah c'est Papa qu'aurait été heureux de rencontrer un mec qui gagne sa vie et celles des autres rien qu'en chantant ! Le genre de réussite qui rend la fonction publique aussi attrayante qu'un chiotte à la turque confié à des diarrhéiques. J'avais pas encore la diarrhée mais avec mes tripes à l'air et un estomac en cours de réfection, je pouvais servir à l'aise d'exemple comparatif. Ce type allait pieds nus pour laisser aux autres le soin de récupérer sa trace et d'en faire le mec plus l'ultra de la médiatisation du

plaisir partagé en CD d'un côté et résidence de luxe de l'autre, avec ce que ça suppose de bain que les pieds sont peut-être les premiers à apprécier, mais les derniers. Il sentait l'ice-cream de son pays d'adoption historique et la tartine de pain beurrée aux cacahuètes de sa terre d'origine. Il avait le rythme dans la peau comme un zèbre a deux couleurs. Sa bouche lui allait à ravir. Ah y en avait des ravissements là-dedans ! Et des dents ! Des dents dans tous les métaux que l'imagination et la science des orfèvres peuvent donner à rêver à des pauvres types comme moi qui ont jamais eu l'occasion de caresser de vrais bijoux et la femme qui va avec que des fois elles sont plusieurs parce que le rêve est une disposition naturelle de la condition humaine. J'ai eu l'occasion de voir, mais pas d'y toucher, des bijoux volés. Ah c'que c'est beau ! J'étais tellement heureux que j'ai eu envie d'embrasser le voleur. Et j'aurais dû parce que c'était une sacrément belle gonzesse. C'est qui me trouble l'esprit : la différence que la Justice trouve, sans avoir cherché, entre le vol et le cadeau. Le Prinz faisait des cadeaux somptueux à ses fans… ou à ses femmes… je sais plus. Mais nous, parce qu'on était des flics et qu'il aimait pas ça, il nous avait envoyés dans un des hôpitaux où on entre vivant et en parfaite santé et dont on ressort avec une idée précise de l'influence du Métal sur la vie de tous les jours. Il racla soigneusement de la matière intestine sur l'accoudoir de son fauteuil préféré et me demanda de lécher sans le regarder.

— Il est obéissant le toutou, fit-il en observant les trucs qui entraient et sortaient de la cavité nasale de Kol.

Le Prinz ne tuait jamais personne. Les morts qu'il avait sur la conscience s'étaient tués d'eux-mêmes, sans intervention divine. Il lui arrivait même de payer les frais d'obsèques si la veuve avait de beaux petits pieds. Les Chinoises avaient un avantage certains sur le reste de l'humanité réduite à sa portion femelle. D'ailleurs, il en avait une sous le manteau. Elle apparaissait de temps en temps pour nous sourire. Elle avait beaucoup souffert de brûlures, mais ça se voyait presque pas. Le Prinz

jouait du bout du doigt avec ses seins. J'avais fini de lécher et franchement, j'avais plus faim.

— Vous aimez la musique ? demanda le Prinz.

Il avait l'intention de nous casser les oreilles avec sa musique à la con. J'avais vu les haut-parleurs en entrant, si on pouvait appeler entrer le fait d'être arrivé là après avoir été propulsé par une force adverse et déjà conquérante.

— Appuie sur le bouton, toi, l'adhérent de cœur !

Des boutons, y en avait partout, surtout sur la gueule de Cagnasse qui se les grattait malgré l'interdiction de bouger à cause des mouches que le moindre mouvement importunait au point qu'elles devenaient agressives et de plus en plus précises dans la tâche que leur avait confiée le Prinz. Si j'appuyais, le Prinz, qui se tenait au-dessus de moi sur des échasses, en prendrait plein la gueule. Mais c'était peut-être ce qu'il désirait le plus au monde en ce moment de domination de l'autre et particulièrement de mon destin tout tracé maintenant que j'avais aucune chance de m'en tirer. J'appuie. Ça gicle. Et je me prends une baffe.

— Elle est méchante, la petite ! fait le Prinz.

La Chinoise lèche. K. K. K. adore qu'on lèche.

— Tas de pourris flics de merde français ! Qu'est-ce que vous êtes venus foutre ici ? Et sans ma permission ?

— Slih !

Kol, qui sait exactement pourquoi on est ici, pourra pas le renseigner. Comme je suis ce que je ne suis pas, je pourrais pas non plus. Et ça m'étonnerait que Cagnasse en sache plus que moi. Nos regards se tournent vers Sally qui peut plus rougir mais qui se met à tousser des glaires tellement épaisses qu'on dirait de la pâtisserie de grande surface. Le Prinz se fait encore un peu sucer la queue par la petite Chinoise et il s'assoit sur le canapé que Sally en a foutu partout.

— Qu'est-ce que tu sais, ma mignonne ? lui demande-t-il gentiment. Me dis pas que tu sais rien parce que moi je sais que tu sais tout.

Sally secoue la tronche comme elle fait au tribunal quand un avocat la mouche. Sauf qu'au tribunal elle perd pas ses eaux.

— Tout… non ! dit-elle avec son meilleur accent toulousain.

Le Prinz éclate d'un gros rire qui me fait pleurer aussi sec. Je sais trop bien comment ça se termine ce genre d'amusement. Papa était flic, alors…

— Qu'est-ce que vous cherchez ? redemande le Prinz.

— Slih !

Je traduis : « Pensez à votre Légion d'honneur, Sally, mon amour ! » Pour le « mon amour » je suis pas sûr. Tenons-nous-en à la Légion d'honneur. C'est déjà pas si mal. Va-t-elle s'accrocher à sa gloire posthume ? Le Prinz ne plaisante pas. Il a amené, en plus de la Chinoise, tout un tas de petits instruments qui font mal avant même qu'il s'en serve. Il touche le genou de la magistrate avec la pointe d'une aiguille filetée avec les ongles d'une bête féroce enlevée à son cirque. Elle souffre déjà, comme je disais.

— Slih !

Si elle a pas compris, c'est qu'elle tient plus à sa peau qu'à sa gloire. Kol s'est presque levé pour lancer un nouveau « slih ! » qui fait « sleuh » dans une enceinte prévue à cet effet. Moi, je suis mort. Je me souviens qu'Hassan Iben Sabbah était mort quand on l'a déposé à la morgue. La mort me fera rien à moi.

— Ta gueule, Arto ! siffle Cagnasse dans une oreille que j'ai conservée à la force du poignet. Toi, tu sais rien. Moi non plus. Elle va en chier, la pauvre, si tu fais le con. Autant qu'elle crève tout de suite. J'ai pas envie de voir souffrir une amie.

— Parce que je souffre pas, moi !

— Toi, c'est pas pareil. On est cousin. Ça fait pas le même effet.

On devrait pas coucher avec les cousines qui nous font de l'effet. Le Prinz m'arrache quelque chose en me demandant si c'est à moi. Comme je sais pas et que j'ai pas envie de me tromper, je lui adresse un sourire aimable en prenant soin de rien y mettre d'ambigu.

— Ça vous fait pas mal ? me demande-t-il, un peu étonné tout de même que ça me fasse même pas marrer.

Dans son esprit métallique, ou tu te marres ou tu gueules ta souffrance. Y a rien d'autre à attendre de l'existence. Il remet la chose en place en tirant la langue comme un écolier. Dommage, j'ai pas d'aiguise-crayon sur moi.

— Je suis Hassan Iben Sabbah, dis-je pour meubler la conversation qui est tombée au point mort comme un cheveu dans la soupe.

— Ça m'étonnerait, dit-il en souriant. Hassan est un pote à moi et il fait de la musique. Tu fais de la musique, toi ?

— Uniquement quand il pète ! s'exclame Cagnasse qui retrouve elle aussi son accent toulousain.

Le Prinz rit de bon cœur. Ça se sent, le bon cœur, chez les gens qui en rient. Et là, en ce moment, le Prinz a l'air d'un brave type qui me fera pas de mal tant que je le trouve sympathique et complètement étranger au mal qui gouverne le Monde.

— Il est barjot ce mec ou quoi ? demande-t-il à Cagnasse ravie qu'on lui pose cette question, d'autant qu'à elle le Prinz lui a parlé comme à une amie.

— On lui a fait une blague, explique-t-elle. On souffrait tellement ! Et comme lui il avait plus mal, on s'est un peu amusé de sa naïveté. Il faut dire qu'il est pas doué, Arto !

— Tu t'appelles Arto, comme mon maître ? demande le Prinz qui fait intellectuel chaque fois qu'il pose cette question à une victime potentielle.

— Pas celui qui fait de la musique, dis-je en me préparant à une longue explication…

— Il fait pas de la musique Arto, grogne le Prinz. C'est un poète. Tu me prends pour un con ?

— On parle du même ! Mais on s'écrit pas pareil.

— Arto écrit d'ailleurs beaucoup moins bien ! s'esclaffe Cagnasse.

Sally rigole pas elle. Kol non plus. Ils échangent des messages dans la langue des gestes. C'est pas discret, mais ils ont l'air de se gratter. Le Prinz se lève enfin, ce qui me soulage d'un poumon que j'avais inutile alors que j'en ai besoin.

— Hassan ? dit-il.

Je réagis pas parce que je m'appelle Arto. Sally me fait un signe incompréhensible.

— Arto ? dit le Prinz.

Je sais plus. Qu'est-ce que j'y dis ? Sally fait « pffff » avec ce qui lui reste de bouche et Kol se met à respirer avec la sienne, ce qui charge l'atmosphère de nuances digestives autrement dégueulasses que les pets que Cagnasse adore m'arracher dans le lit. Et sur ce, d'un air dégouté, le Prinz sort. Le mec qui referme la porte me fait un clin d'œil.

— Tu le connais ? me demande Cagnasse.

Comme je le connais pas et que j'aimerais bien savoir ce qu'il entend par ce clin d'œil, je gargouille. Sally a retiré quelque chose de la cavité buccale de Kol que ce simple geste familier soulage agréablement.

— C'est fou ce que les choses prennent de sens quand le reste se complique, constate Cagnasse qui est moins lucide quand elle couche. Ce clin d'œil ne veut rien dire, té !

C'est elle qui décide. Comme au lit. Mais avec plus de pertinence.

— Alors comme ça, dis-je comme si j'avais réfléchi tout haut pendant qu'elle donnait les preuves de son intelligence, je m'appelle pas Hassan Iben Sabbah ?

— Tu as tout compris !

— Et pourtant, j'ai un poteau dans le cul…

— Mais tu n'en es pas mort. Hassan Iben Sabbah est mort.

— Mais peut-être que je suis pas encore mort et que ça va pas tarder.

— Ce que tu as dans le cul n'a jamais tué personne, crois-moi.

— C'est pas un poteau ?

— Si c'en était un, tu serais mort !

Je suis pas rassuré d'être vivant, mais du moment que je suis pas Hassan Iben Sabbah, je me dis que je suis pas un Arabe, si de le dire ça peut changer quelque chose à l'angoisse d'être encore vivant alors que je devrais être mort tellement je souffre.

Chapitre XIX

On était en train de bouffer quand le Prinz est entré. Au passage, je signale que le mec qui m'avait cligné de l'œil recommence, ce qui ne m'éclaire pas sur ses intentions.

— Vous aimez la musique ? dit le Prinz.

Moi, pas tellement, surtout si c'est du bruit, mais le syndrome de Stockholm plus la cicatrisation, ça me rend docile comme un chien qui a perdu deux pattes au lieu d'une seule comme c'était son destin. Alors je rigole comme un gamin et le Prinz m'envoie un de ses T-shirts avec dessus un hélicoptère en train de fusionner avec la masse hystérique des admirateurs de la fonte et de l'usinage. Je me le mets et quand ma tête réapparaît, Cagnasse me montre le sien qui est exactement le même mais avec un sens différent. Sally a du mal à entrer dans le sien à cause de l'étroitesse du col car la douleur lui fait gonfler les seins. Et Kol a cru que c'était une serviette et il est en train de s'essuyer la cavité buccale.

— Je vous amène en hélico, propose le Prinz, et comme il n'est pas question de le contredire, on se prépare à vomir.

— Vous êtes chouettes, les mecs ! s'écrie-t-il. Vous permettez que je vous appelle mecs les filles ?

Elles zozotent un oui et se mettent à trépigner comme à quinze ans.

— Je viens avec le lit ?

Ça, c'est moi. Le lit et moi on est inséparable.

— Ils acceptent les lits au Concert ? Je sais pas si je vais rentrer dans l'hélico…

— Faut toujours que tu poses un problème, ouais ! grogne Cagnasse.

— Va falloir scier, dit Sally, et on a pas le temps.

— Est-ce que Bender Rodriguez est dans le coin ? Je demande ça parce que…

— On sait pourquoi tu le demandes ! Non ! Il est pas là !

Pendant qu'on discute, le Prinz réfléchit. Il avait pas pensé au lit, et pourtant, c'est bien sa faute si j'y suis cloué. Pas question de me scier encore ! Le métal, ça se recoud pas comme ça juste parce qu'on le veut. Et la soudure…

— Il rentre, dit le Prinz qui vient de passer tout le temps qu'on vient de perdre à mesurer le pour et le contre.

On m'emporte. Les filles sur le bord du lit et Kol qui trottine devant parce qu'il veut arriver le premier. Je sais pas qui c'est qui pousse, mais on avance. On arrive sur le tarmac en pleine nuit. Et il pleut. L'hélico fait tourner ses pales au ralenti. Le compresseur est un prélude. Le Prinz n'est pas arrivé. Il arrive toujours le dernier, comme ça il pousse tout le monde au fond de la carlingue et il est le seul à profiter pleinement du paysage. C'est aussi une question de répartition des charges relatives au centre de gravité, m'explique le pilote qui n'a rien à voir avec le mec qui a pris l'habitude de me cligner de l'œil au moment où je ne m'y attends plus. Pourtant, il lui ressemble à peu près autant que je ressemble pas à mon frère. On verra bien où ça nous mène…

— Non ! me dit Cagnasse. Toi tu t'attaches pas. Tu es déjà attaché !

— Mais le lit, qui est moi autant que je suis lui, il est pas attaché !

— C'est écrit qu'il faut attacher les personnes ! Et même qu'elles s'attachent toutes seules. Mais toi, tu es spécial. Tu es toujours spécial !

— Je persiste à penser que c'est le lit qu'il faut attacher pour la simple et bonne raison qu'il y a quelqu'un dedans et que ce quelqu'un lui est particulièrement attaché ! Imagine un retournement de situation !

— Sans roulettes ! Tu me fais rire, té !

Elle est pas commode ce soir la Cagnasse ! Par contre, la Sally est ténébreuse. Elle et Kol arrêtent pas de s'envoyer des messages. Ils fomentent quelque chose, c'est sûr. Et comme d'habitude, je suis pas tenu au courant. Et le moment venu, je saurais pas quoi faire et je ferais n'importe quoi ou carrément rien ! Une charmante hôtesse aux yeux bridés distribue des poissons. Moi, je trouve ça étrange, mais avec les chinois, il faut s'attendre à des différences culturelles assez opaques pour qu'on voie vraiment rien au travers. Mais il y a rien d'autre à manger et j'accepte volontiers de boire un breuvage apparemment compatible avec la consommation de poisson à bord d'un hélicoptère. J'ai avalé la première gorgée quand une clameur annonce enfin l'arrivée du Prinz. Comme il a pas l'habitude de pas en faire assez, ça prend du temps et les oreilles se préparent à pire. Des dizaines de véhicules arrivent en trombe, précédés de fusées qui répandent des couleurs métalliques à l'endroit même où, dans d'autres civilisations, on préfère les pétales de roses ou le pollen des primevères. Chacun ses goûts. Comme on peut pas dire qu'on est libre de penser ce qu'on veut, je m'efforce de rien laisser paraître des divagations de mon esprit. Je dois avoir l'air parfaitement collaborateur, parce que le Prinz me félicite d'être là alors que je pourrais être en train de ronfler comme le porc que je suis quand je suis plus personne. Le compliment me fait rougir jusqu'au sang ce qui, dans ma situation, n'étonne personne.

Le Prinz est venu lui aussi avec son lit, ou plus exactement avec un de ses lits, car la légende veut qu'il en possède d'innombrables, histoire de le mettre très au-dessus de ceux qui, comme moi, ont du mal à rembourser les traites nécessaires pour trouver le sommeil utile aux tâches quotidiennes. Et en effet, on attache son lit, ce qui me donne raison et fait grimacer la Cagnasse comme preuve d'amour. Le moteur, qui jusque-là tournait au ralenti, se lance dans un rugissement à faire dresser les

cheveux si on a la chance d'en avoir encore malgré le réchauffement climatique, et l'appareil s'élève d'un coup dans les airs. Après un premier vomissement d'étude, le deuxième inonde les draps pour ceux qui en ont et divers objets creux pour ceux qui n'ont pas amené, de gré ou de force, leur lit. De son siège élastique, le pilote n'arrête pas de cligner de l'œil dans le rétroviseur. N'oublions pas ce détail qui aura son importance, comme nous n'avons pas oublié que le comte Henri de la Barguette est toujours de ce monde.

Chapitre XX

J'étais tranquillement en train de vomir quand l'hélico a fait une embardée qui m'a envoyé valdinguer dans le bide de K. K. Kronprinz. Pendant qu'il poussait le cri que mes fers lui arrachaient, une clameur s'est élevée dans la carlingue, nous emprisonnant tous autant qu'on était dans sa vorace stupeur. Je n'arrivais pas distinguer les paroles du cri, d'autant que le Prinz me gueulait dans les oreilles et me donnait des coups de pieds dans les roulettes. Cagnasse, au paroxysme de la terreur inspirée par ce qu'il fallait bien maintenant considérer comme une chute vers le centre de la Terre, me demanda pardon. De quoi ? Je savais pas. Tout ce que je voulais savoir, c'était pourquoi le cri que poussaient tous ces gens était à l'unisson d'un autre cri qui semblait venir de l'extérieur de l'hélicoptère. J'ai serré les menottes de Cagnasse dans les miennes sans cesser de les baiser follement comme si j'allais mourir alors que je doutais que c'était ce qui était en train d'arriver. L'hélicoptère remontait de temps en temps, pris de tangage au sommet de ces pirouettes qui projetaient le Prinz dans tous les sens. Je pensais qu'à cet écrasement, moi dessous et lui vivant. Ma tête cognait son métal froid et dur. Même mon sang s'était figé et me communiquait mon propre refroidissement. Et puis soudain, au moment où je m'attendais à être éjecté de la carlingue parce que le Prinz avait trouvé un autre point d'arrimage, j'ai reçu en pleine gueule une fusion qui m'a cicatrisé d'un coup des pieds à la tête. Ah c'était chaud et ça brûlait pas. Et ça sentait la pisse. Cagnasse me secouait les prunes en me disant

quelque chose qui devait avoir son importance parce qu'elle s'égosillait sans pitié pour l'avenir de ses cordes vocales.

— Qu'est-ce que tu dis ? gueulai-je à mon tour parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen de s'exprimer pour se faire entendre.

— Gor Ur ! Gor Ur !

Moi j'entendais « Go Homme ! » et je me demandais de quel homme elle parlait puisque j'en étais plus un. « Là ! Là ! » qu'elle faisait en mettant ses doigts dans mon nez. Et comme je me laissais faire pour pas la contrarier une minute avant de crever en même temps qu'elle, j'ai vu arriver ce qu'elle me montrait désespérément : un jet qu'était pas de l'eau sinon j'aurais ouvert la bouche parce que j'avais soif ! Et de l'autre côté de la nuit, qu'on était pas arrivé au bout, je vois un autre hélicoptère avec plein de mecs qui s'excitaient à la portière, pas attachés et tenant une lance de pompier qui crachait son urine dans notre direction. Ça tapait sur nos visages et on savait maintenant ce que c'était : des Goruriens !

— Ah ben merde ! me dit Sally. J'en avais jamais vu. Qu'est-ce qu'ils nous veulent ?

— Pas que du bien !

Est-ce qu'on avait de quoi répondre à cette attaque intolérable ? Je vous dis tout de suite que non. Rien que des guitares et des canettes. Et pas la force d'atteindre l'ennemi. Ah je tentais de m'arracher à mon lit de fortune, mais que nenni ! J'étais foiré là-dedans comme un bleu de la veille ! Sous moi, le Prinz hurlait un blues désespéré. Il était trempé comme en mars. Et ça puait tellement que je suis mis à sentir bon alors que plus pourri que moi c'était pas possible. Puis ça s'est arrêté. On a retrouvé notre respiration. L'ambiance était infecte. Entre les vomissements Heineken et la pisse qui dégoulinait des parapluies, y avait plus de place pour l'intelligence. J'avais jamais autant crié de ma vie. De haine et de dégoût. Mais ils avaient fini de nous asperger. Ils volaient toujours à notre hauteur et ils nous faisaient des signes qui n'avaient pas de sens pour l'instant. On faisait des signes nous aussi et ça les faisait marrer parce qu'ils s'en

foutaient vu qu'on avait pas de munitions à la hauteur de l'attaque qu'on venait de subir.

— Qu'est-ce qu'ils font ? dit Sally qui avait fourré son poing dans la cavité nasale de Kol et un coude dans l'autre trou pour l'empêcher d'avoir peur.

Ils avaient amené d'autres types au bord de la portière, des types différents qui avaient pas l'air d'aimer ça. Ils avaient même des gueules de condamnés à mort. C'était peut-être leur pipi qu'on avait pris dans la gueule. Et ils en ont poussé un dans le vide. Il devait hurler en tombant parce que des oiseaux l'ont évité sans commentaires.

— Ils ont pris des Frontistes ! cria quelqu'un dans mon dos.

Je me suis pas retourné. C'était pas la peine de demander un supplément d'explication. Les types qui attendaient d'être balancés dans le vide étaient des compagnons de route, même si j'adhérais plus qu'avec le cœur que j'avais gros comme ça de rien pouvoir faire pour les sortir de cette merde atroce.

— Si c'est que des Frontistes, dit le Prinz, on s'en fout. Qu'ils aillent chier les Frontistes ! On se mêle pas de ça les mecs ! Lancez une canette en guise de soumission et on se barre !

Et ils avaient à peine ouvert la canette pour la faire gerber dans le ciel en signe de paix que tous les types qui attendaient au bord de la plateforme se sont mis à crier qu'ils voulaient pas sauter si on les poussait pas. Ah que ça me faisait mal. Et Marine qu'était pas là pour m'encourager. J'avais de la haine dans les yeux. Je voyais ça dans les yeux de Cagnasse qui se taisait parce qu'elle sait que quand je deviens fou, rien m'arrête et surtout pas les raisonnements foireux des joueurs de guitare et des consommateurs de musique en boîte de conserve façon vinyle des fauteuils à maman. Je pouvais rien faire ! Mes frères d'armes ! Mon cœur d'adhérent ! Ma poupée Marine ! Mes soldats de plomb ! Mein Kampf !

— Calme-toi, Toto, me câline Cagnasse. Tu peux rien faire.

Ça, je le savais déjà. Tout le monde le sait que je peux rien faire ! Et pendant que je peux rien faire, un à un qu'ils te les poussent dans le vide sans qu'on entende un seul cri de haine. Et pourtant ils les ont bien criés ces cris de haine, hein ma cousine !

— On va peut-être pas tout regarder, dit le Prinz qui avait retrouvé son calme et son médiator.

Il en restait encore deux au bord du vide et ils semblaient se concerter. Derrière, les Goruriens se marraient en se tenant le bide des fois qu'on aurait pas compris qu'ils étaient les plus forts à ce jeu de mort. Pas un combat ! Rien pour l'honneur ! Le vide et en bas, le fracas de la chair et des os ! Ah je voulais me jeter moi aussi ! J'avais plus de raison de vivre !

— Mais t'as plus la carte, mon chou !

Ah putain c'est pas une question de l'avoir ou pas, cette carte de merde que je pourrais jamais l'enculer cette conasse de Marine ! Enculés ! Enculés ! Enculés !

— Hé bé ! fait le Prinz. Il est mauvais le Toto ! Je savais pas qu'il était frontiste. Nous on a rien contre les Frontistes. Mais ces Goruriens, avec leurs conneries !

Je savais pas quel type de conneries ils prêchaient les Goruriens. Et je m'en foutais. Je venais de souffrir et j'étais là en train de chier du métal en fusion en attendant que les deux types se mettent d'accord sur qui allait sauter en dernier. Et ce qui devait arriver arriva. Les Goruriens, ça n'a pas de patience. Même pour rigoler. Ils se marrent à vos dépens tant que ça les fait marrer. C'est pas comme nous qu'on se marre tant qu'il y a de quoi se marrer. Alors ils poussent un des deux types à l'aide d'un coup de pied au cul, dernière humiliation, et l'autre au lieu de sauter héroïquement pour rien, le voilà-t-y pas qu'il se jette à genoux aux pieds de ses bourreaux pour leur demander pardon d'être frontiste et la permission de ne plus l'être et même de devenir gorurien. Et ça marche ! Voilà comment ils nous convertissent à leur connerie de religion de merde ! Dix de perdus, un de trouvé ! Un véritable massacre ! Et la Justice qui fait rien !

— On peut rien faire, susurre Sally qui en est à verser la troisième canette dans les trous de Kol.

— Rien faire ! Eh merde ! Vous truquez toutes les élections pour nous empêcher d'avoir des députés à l'Assemblée et tout ça pour rien faire quand c'est notre sang qui est versé au nom du Peuple !

— Dites pas n'importe quoi, Arto ! On n'est pas du côté de Gor Ur. Vous n'allez tout de même pas croire à cette rumeur…

— J'crois plus à rien. J'ai même plus envie de faire de la musique pour casser les oreilles aux tas de cons qui payent pour se flinguer le cerveau. Je veux redevenir flic !

— Pour ça, dit le Prinz, il faudra être sage. Très sage. Avec le Métal. Et avec le Prinz.

— Slih !

Chapitre XXI

À l'entrée du Concert, on vendait des tas de parapluies. Je savais maintenant pourquoi. Même le chapiteau avait des airs de parapluie. Cagnasse s'était payée une pomme d'amour avec ses sous et Sally fouillait dans les poches de Kol qui n'avait emporté que des cigares. La précipitation. On avait tous été un peu trop vite depuis la découverte du cadavre d'Hassan Iben Sabbah. Mais c'est pas moi qui conduisais. Et c'était plus Kol. J'étais le seul à me déplacer sur des roulettes, ce qui n'était pas un mince avantage. Les filles me montaient dessus. Le monde à l'envers. J'avais l'esprit aux abois. Au lieu de résoudre une affaire, on l'avait compliquée. C'était entièrement de notre faute, je vous l'accorde. Mais on avait aidé. Et pourquoi ? Pour servir de cobayes au Métal, qu'on savait même ce que c'était ces conneries sans doute aussi merdiques que l'Urine de Gor Ur et de ses adeptes. Comme si y avait pas assez de religion sur la terre ! Et des bonnes. Des religions affutées au fil de l'Histoire. Avec assez de tragédies et d'injustice pour servir de matière à discussion. Mais on discute de moins en moins. Plus le temps passe et plus on se jalouse. Et la jalousie ça fait des hypocrites. Au final, on se fait jeter d'un hélicoptère chaque fois qu'on a raison.

On était loin de pouvoir poser les bonnes questions à Laminouche et à ses complices, le Juan Metelatu et la Alfreda Telometo. Sans compter qu'Henri de la Barguette avait peut-être retrouvé le sourire qui sied aux vivants jusqu'à l'heure de leur mort. J'eus une pensée pour ce pauvre

bougre de Pedro Phile qui était un ami même si on était pas d'accord sur tout.

— Ça se voit quand on pense à un ami, me dit le Prinz en se maquillant jusqu'au bord des yeux.

— Ah ouais…

— Moi je vois ça au regard. C'est pas le même. Ça va chercher loin. Il s'appelait comment ton ami ?

— Comment vous savez qu'il s'appelle pas encore ?

— Le regard, mec. T'as l'air de pas avoir trouvé la réponse.

— Il s'appelait Pedro Phile.

— Eh mec !

Pourquoi qu'il se marre le Prinz ? Ses narines suintent sur ses grosses lèvres et ça coule sur le menton et dans le cou. Camé !

— C'est la deuxième fois que tu me fais le coup, mec…

— Le coup de quoi ? Je comprends pas.

— Avant c'était avec Arto, qu'est un pote musicien que si t'acceptes sa conception de la musique tu deviens aussi naze que lui.

— Et ça vous fait marrer ? Jolie l'amitié.

— J'en connais un de Pedro Phile…

— Un musicien ?

— Non. Il est pas musicien. À mon avis, il est rien.

— Ça ressemble un peu à mon copain, t'as raison. Le nom et le rien. Mais le Pedro que j'ai connu n'est plus de ce monde. Il est même pourri à l'heure qu'il est.

— Alors c'est pas le même, malgré la légère ressemblance.

— Ouais, mec !

Un peu de rouge sur les joues et le gros mec qui attire les foules est prêt pour un tour et même autant qu'on voudra si ça lui rapporte de quoi financer ses besoins de titan du plaisir.

— Tu veux pas en savoir plus, mec ? Moi, si j'étais à ta place, je voudrais. Je peux te dire où aller. T'as la permission.

— Tu badines, mec !

Rien à foutre de son Pedro, mais la perspective d'une balade en ville me redonne du baume au cœur.

— J'peux emmener l'amour de ma vie ?

— Ta cousine ?

— Ouais, mec !

— C'est une merde au lit.

— Mais je l'aime, mec !

Le Prinz est touché par la propreté irréprochable de mes sentiments. Il me fait signe que je peux. Y a même un peu de fric sur la table si ses hommes de main m'ont dévalisé pour nourrir leur famille.

— Il en faut du pèze, mec, dit-il comme si c'était sa chanson préférée. Ne frappe pas à la porte de ce paumé. Regarde juste la boîte aux lettres et revient vite dans la civilisation. Là-bas, c'est ni Métal ni Urine. C'est rien. J'y vais jamais.

Il me fait une bise sur le front et j'empoche le fric sans demander mon reste. Cagnasse s'est faite belle pour pas paraître trop moche au Concert.

— On y va pas au Concert, que je dis.

— On va où ? Et comment ? Le Prinz va pas être d'accord.

Je lui montre la poignée de biffetons.

— T'es dingue ! Il va te tuer !

— Il me tuera pas parce que c'est lui qui me les donne. Et tu sais pourquoi ?

Le genre de question qui la rend pâle, la cousine.

— Pour te rendre heureuse, hé pétasse !

L'enquête continue…

Chapitre XXII

La curiosité est un vilain défaut, mais le devoir m'appelle. S'il y a deux Pedro Phile sur terre et qu'il en reste encore un, faut me tenir au courant et m'éviter les cogitations indiscrètes. Comme le Prinz m'a signé une permission de sortie, et qu'il a pourvu à mes petites dépenses professionnelles avec une proportion raisonnable de détournement à usage personnel, avec Cagnasse on sort par la grande porte et à bord de la Crevault qui a survécu à un accident dont j'ai pas le moindre souvenir assisté. Je cale mes roulettes de grand infirme sous le siège du mort et c'est ma cousine qui prend le volant. Quand je dis qu'elle le prend, c'est qu'elle s'en empare comme si quelqu'un pouvait lui piquer sa place. Ah ces fonctionnaires ! Et dire que j'en suis un !

— Je démarre toujours en seconde, dit-elle sérieusement. Ça te gêne pas, hein ?

— Ça vaut mieux que de démarrer en marche arrière, femme !

Faut dire, pour être complet, que la Crevault est garée le cul au bord du cratère où les métalliques viennent vomir quand ils ont plus soif. L'odeur est pestilentielle et le gargouillement composite ajouté aux éructions spontanées donne à l'ensemble des allures de vinyle qui a servi de sous-plat aux cafetières de l'angoisse et du je-m'en-foutisme. Mais on a assez d'essence pour arriver à la prochaine station. Cagnasse et moi on a l'impression de se couler dans un road-movie d'un genre nouveau, avec de la musique au début et à la fin, entre la fanfare de bienvenue et l'adagio

des regrets, et le silence le plus vide de sens au milieu comme si on savait vraiment pas où on allait à force d'y aller. Elle passe la seconde et embraye, ce que la Crevault n'apprécie toujours pas, mais comme ça descend légèrement, et que la Cagnasse ne prend le volant que si ça descend au début et que ça monte pas trop à la fin, méthode qu'elle applique d'ailleurs avec la même science du bon débarras en amour et en cuisine, on avance au milieu de la foule qui s'écarte gentiment avec des petits sourires complices que j'ai aucune idée de quoi on est les barons. La tôle vibre dans les saturations sous-jacentes que crachent les murs de haut-parleurs. Il manquerait plus que les flashes et les lasers nous décollent la peinture. Déjà que les ressorts des sièges peuvent servir à s'asseoir. J'ai le cœur qui bat la mesure et les rétines ondulent comme si j'avais pris quelque chose, ce qui n'est pas le cas, mais à force de respirer ce que les autres expirent, on devient accro, principe premier de la vie en société. Il nous faut une heure pour sortir de là, surtout que la Cagnasse s'est endormie au volant pendant que je pensais à autre chose. Heureusement, ces adeptes du plaisir partagé ne vomissent pas n'importe où. On a glissé sur rien. Et rien nous est rentré dedans. On sort sous les lampions, comme si on quittait un bon vieux village d'antan un soir de 14 juillet.

— C'est la route, ça ? fait Cagnasse qui accélère sans le vouloir, motivée par son envie de plus remettre les pieds dans cet endroit hostile.

Elle a le don de me faire poser des questions que je connais pas la réponse.

— C'est la campagne, bredouillai-je.

Rien pour éclairer ce qui ressemblait à une route et qui n'en était peut-être pas une.

— Avec toi, me dit-elle (mais y avait personne d'autre à qui parler) c'est toujours l'aventure.

Ça pourrait être pris pour un compliment, mais dans la bouche d'une fonctionnaire, c'est un reproche. J'aime pas frapper les femmes, mais des fois, je peux pas m'empêcher d'être juste.

— T'es sûr que c'est par là ?

Je sais même pas où on va ! Le Prinz nous a donné la clé des champs mais il a pas dit si c'était pour les cultiver ou pour les regarder pousser.

— En pleine nuit ! Que t'es bête !

Elle a pas fini de le dire qu'une loupiotte se met à clignoter à pas plus loin de cent mètres. Avec un mec qui l'agite comme un mouchoir. Je me dis qu'il va nous emmerder et que je vais devoir le neutraliser, mais c'est un flic. Cagnasse ralentit en levant le pied, parce qu'elle est toujours en seconde. Je baisse la vitre. Le flic se met à trottiner pour me regarder. Cagnasse trouve pas le frein. Va falloir faire avec. Pas le temps d'expliquer tout ça au flic qui pourrait le prendre mal. Je lui colle ma carte sur le nez. Il voit le bleu-blanc-rouge et me demande si je suis douanier. Une conversation de dingues. J'engueule Cagnasse :

— Mais freine, bordel de merde ! Ce mec va plus pouvoir respirer en présence de sa femme s'il comprend pas tout de suite !

Elle freine, rien que pour me contredire. Le flic vert freine trop tard et se retrouve dans les phares. Il est déjà en train de consulter notre plaque de matricule. Il revient.

— C'est bloqué, qu'il dit dans un mauvais espagnol que je comprends pas.

— Mais non on est pas bloqué, mec. Elle a freiné, c'est tout. Si tu te pousses, on repart sans t'écraser, comme ça tu pourras respirer avec ta femme.

— C'est les Frontistes, dit-il en ouvrant de grands yeux effrayés.

— Quoi les Frontistes ?

— Gor Our !

C'est comme ça qu'ils appellent Gor Ur en Espagne. Et je sais de quoi il parle, le roussin. Les Frontistes sont tombés quelque part. Et ben c'est ici. Ici ou ailleurs…

— Ça doit pas être beau à voir ! grimace Cagnasse en actionnant les essuie-glaces.

— Que des Français ! continue le flic vert.

Alors mon sang ne fait qu'un tour. C'est des compatriotes du Front National français que les Goruriens ont balancés dans le vide en notre présence impuissante et quelquefois indifférente.

— Y avait des femmes ? que je demande avec angoisse.

— Beaucoup de femmes ! Et des enfants aussi !

— Non mais attend, mec. Des femmes, on en a. Comme tout le monde. Des tas. Mais on embauche pas des gosses au FN !

— Ils sont tombés dessus ! Des enfants espagnols ! Platch !

Il fait un grand bruit avec ses mains, comme seuls savent le faire les Espagnols.

— Et Marine, que je dis, elle y était ?

— Beaucoup Marine ! Beaucoup Marine !

— Grimpe, connard ! On te ramène !

Et nous voilà reparti, prêts à assister à un spectacle d'écrabouillage comme on en a jamais vu. Le flic s'est assis sur mes genoux. À peine gêné par la ferraille qui me structure. On arrive sur le terrain d'atterrissage. Des feux de campagnes disposés n'importe où, au hasard des découvertes macabres. On croise un tombereau rempli de petites têtes innocentes. Derrière un barbelé, un taureau noir et feu rumine tranquillement comme si on l'avait pas dérangé ou qu'il voyait pas ça tous les jours.

— Ils les ont mis où les Marine, mec ?

Le flic me montre l'endroit. Ah l'horreur. Les Frontistes sacrifiés à l'idéologie gorurienne n'ont pas écrasé que des gosses espagnols qui jouaient aux toreros dans la nuit noire. Un peloton de marines américains

passait par là, en route vers le désert. Le mélange frontistes-marines est pas beau à voir. Il est déjà plein de vers et d'insectes. Ça va vite à la campagne.

— Et les femmes ?

Il y en a aussi. Elles prenaient le frais en attendant de secouer la queue de leur compagnon de route sous les draps où elles en ont vu d'autres. Des petits verres sentent l'anis. Un chien est venu juste pour bouffer les restes. Marine n'est pas là. Ouf !

— J'ai pas amené ma poupée, dis-je en plaisantant au flic.

Il désigne Cagnasse avec ses gros yeux.

— C'est pas ma poupée, mec. Tu la veux ?

Cagnasse me pince. Elle aime que les flics, mais pas tous. Faut pas exagérer ses obsessions sentimentales. Surtout pas devant tout le monde. Et devant un Espagnol en particulier. Il me sourit comme si je comprenais cette langue obscure du contact par-dessus la jambe.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchez ? me demande-t-il.

Chapitre XXIII

Ça fait pas que du bien d'assister au spectacle de la déconfiture humaine, sans mauvais jeu de mots. J'étais retourné, si je puis me permettre cette ambiguïté. Cagnasse vomissait par intermittence. J'étais pas mécontent de plus avoir de flic vert sur les genoux, que ça m'avait pas arrangé les infections qui coulent dessus sans intermittences tellement je suis habitué à tout faire sans arrêt. La même route de campagne nous menait quelque part. De temps en temps, un véhicule de la police ou une ambulance-corbillard nous dépassait en klaxonnant pour aller plus vite. C'est comme ça qu'on vit maintenant. En klaxonnant pour aller plus vite. Et un jour on se prend un platane qui a pourtant toujours été là et qui s'est jamais caché d'y prendre plus de plaisir que celui qui l'a planté pour que la France ne perde pas son charme désuet de gambette à l'affut des nouveautés venues d'ailleurs. Ah si j'étais pas triste ce soir-là, avec Cagnasse au volant et la nuit pour voyage, c'est que j'étais pas aussi mûr que je croyais. On devrait pas tomber amoureux dans ces conditions. Je finirais par intoxiquer ma joyeuse cousine qui avait choisi la fonction publique alors que moi, j'avais pas fait exprès d'être con à ce point. Qu'est-ce que vous voulez ? La nuit, en bagnole, je pense. Je crois que c'est Descartes, que j'ai jamais rencontré parce que c'était et c'est toujours la porte à côté, qui l'a dit et même écrit. Je suis en bagnole, donc je pense. C'est exactement ce que je faisais ce soir-là, avec ma cousine au volant, avec ses vomis intermittents et le bonheur d'avoir eu encore peur pour

Marine, même si ça avait coûté la vie à un tas d'innocents et sympathiques GI's. Où va la vie quand on se l'invente ?

— Quand t'auras fini de vomir, tu tourneras à droite, cousine…

— C'est pas demain la veille !

— Alors tourne à droite en vomissant.

On a quitté la campagne pour entrer dans la ville. Cagnasse retrouve ses bonnes habitudes. Elle grille les feux rouges. Elle oublie qu'ici on est plus vraiment des flics. Ça serait con qu'on nous confisque la Crevault qui n'a pas besoin de ça. Je sais pas si on vous a déjà confisqué votre Crevault, mais c'est pas un truc à faire à un produit national aussi brut que cette bagnole qui nourrit des familles entières. Faut être sage au volant quand on conduit une Crevault à l'étranger. Surtout en Espagne, qu'ils en ont des tas de Crevault, et qu'ils nous en veulent de pas les avoir foutues à la poubelle avant de provoquer des accidents à l'étranger sachant que chez nous c'est monnaie courante. Ah si j'avais des pieds à la place de ces maudites roulettes ! Je t'en donnerais, des leçons de morale à ces étrangers venus d'ailleurs rien que pour m'empêcher d'enculer Marine !

— Peut-être que tu devrais arrêter de délirer, me dit Cagnasse. T'as un plan ?

Le Prinz m'avait juste dit qu'il y avait une boîte aux lettres…

— Mais ils en ont partout des boîtes aux lettres dans ce pays de merde !

— Ouais. Mais y en a qu'une qui porte le nom de Pedro Phile, vu que l'autre Pedro Phile est mort et enterré.

— C'est ce qu'on va voir !

Le jour se lève. Les rues sont mouillées. Les feux s'y reflètent. Là, je fais le style James Ellroy. Elle aime ça, Cagnasse, le style. Ça tombe bien, j'en ai pas.

— Arrête de déconner et regarde dehors ! Sinon on saura plus où on est !

Elle a raison la Cagnasse. Il faut regarder dehors. Avec le style de James Ellroy. Que si tu comprends pas c'est que t'as fait des études. Pourquoi je le comprends pas ?

— On arrive chez les ploucs, fait Cagnasse.

Des façades blanc qui pisse dans le bleu. Pas de volets. Des barreaux. Trois. Quatre. Avec le reflet de la rue. Transparence d'un visage qui se demande ce qu'on fout là à faire chier le monde parce que le feu passe pas au vert.

— Mais grille, merde ! Tu les as tous grillés ! Tu veux pas le griller, çui-là ?

— Y a un flic. Il nous regarde.

Style Ellroy. Des phrases courtes. De l'info. Qui c'est ce flic ? Il le dit pas. Il dit pas non plus si on va avoir des ennuis parce qu'on a grillé le feu qui était déjà rouge avant qu'on le grille. On a fait que confirmer une évidence, mec. Il comprend pas.

— Je sais, dit-il en me regardant droit dans les yeux comme si j'allais m'échapper par-là, qu'en France tout est à l'envers en ce moment. Mais les feux ! On change pas les feux comme on change de chemise ! Même en temps de paix !

Oups ! Un fils d'émigré qui est revenu au pays. Cagnasse arrête de vomir et lui sourit. Comme elle a bouffé des merguez, et qu'elle les a pas encore digérées, elle met de l'ambiance. Ce qui est sûr, c'est que ce flic n'entrera pas dans la Crevault. Il nous en fera sortir si on continue de se foutre de sa gueule. Avec ou sans les merguez de Cagnasse qui les rendra toutes si ça lui fait du bien.

— On s'est perdu… dit-elle, charmante comme tout.

— Et ça vous fait rire, dit le flic.

— Pas vraiment, dis-je. On va même finir par en pleurer.

— Moi je pleure jamais, croit bon de dire Cagnasse.

— Et si je réussis à vous faire pleurer, dit le flic qui commence à devenir sadique parce qu'il en a marre qu'on le prenne pour un masochiste, qu'est-ce que vous donnez ?

— Un baiser… ? hasarde Cagnasse qui n'a pas conscience de ce que la merguez rendue n'a pas le même charme que la merguez qu'on vient d'acheter.

— Moi je donne rien, dis-je pour réparer l'erreur tactique de Cagnasse. Il faut me prendre !

Et je ris. Comment voulez-vous ? Moi, ça me fait rire tout seul d'être perdu à ne plus savoir qu'en faire dans un pays hostile à mon idéologie nationale.

— Bon, mec, que je dis sérieusement avec la gueule qui va avec. Ou t'arrêtes de nous faire chier ou je t'en colle une au fond des tripes et peut-être même de la cervelle !

Le type sort son portable. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? Je le lui pique et Cagnasse appuie sur le champignon pour que la bagnole avance. Qu'est-ce qu'on a ri au commissariat ! Ils appellent ça comme nous, les Espagnols. Un commissariat. Mais ça s'écrit pas la même chose parce que ça se prononce pas pareil. Eh… les effets secondaires et à retardement des médicaments à tendance hallucinogène. On en avait plein les poches. Et ils avaient ouvert un coffre que j'avais jamais pu ! Et c'est pas d'hier que je roule avec ! Vingt ans de carrière, mecs ! Et toujours la même caisse !

Chapitre XXIV

Ils ont de chouettes commissariats en Espagne. De la chaux sur les murs et même par terre. Un lavabo pour pisser. Les grosses commissions, m'avait expliqué le gardien, il faut demander la permission, parce que ça se fait pas là. Je me suis retenu parce que Kol était en route pour nous sortir de là. En passant devant ma grille, Cagnasse m'avait fait une blague du genre « Je viens de me faire violer en toute légalité ». Elle était menottée dans le dos. Ils avaient dû se rendre compte qu'elle a la main leste si on lui pose pas les bonnes questions. Je l'entendais crier. Ils l'avaient enfermée dans un placard pour que les hommes se fassent pas trop d'idées à son sujet. On était trois hommes. Un Gitan qui se curait les ongles avec un cure-pipe en or véritable. Et un petit homme qui mangeait plus depuis des semaines parce qu'il buvait trop. Il me confiait toute son existence, épisode après épisode, dans un enchaînement strict, pendant que le Gitan faisait non avec la tête. De temps en temps, le gardien ouvrait la porte au bout du couloir pour demander si quelqu'un avait envie de chier. Le Gitan y est allé une fois, mais il est revenu, l'air déçu. Et il m'a rien expliqué. Moi, j'ai serré les fesses. Kol était en route. Et Sally ne serait pas loin.

C'est d'ailleurs elle qui m'a reconnu. Il fallait d'abord m'identifier. J'ai approché ma tronche dégrisée des barreaux qui y avaient laissé leur trace délébile. Elle n'a hésité que pour amuser le gros commissaire. Cagnasse était déjà dans le bureau, tuméfiée. Et Kol signait des papiers. Un petit flic

bleu tapait sur le clavier d'un PC. Il me sourit. Je l'avais sans doute diverti avant de trouver le sommeil. Ou c'est lui qui m'avait endormi. J'avais mal au crâne. Je m'étais pas tapé tout seul. Sally se penchait sur les papiers que Kol signait nerveusement. Visiblement, il avait pas envie de les signer, mais Sally avait rien trouvé à redire. C'est elle qui a remis les papiers au gros commissaire.

— Allez faire les cons ailleurs, dit-il alors que j'allais lui demander une aspirine.

On y est allé.

— Vous avez eu une permission de sortie ? demandai-je à Kol et à Sally.

Ils ont pas répondu. Cagnasse se faisait du souci pour son avancement. Ça se voyait. La tronche du fonctionnaire qui a perdu un barreau sur l'échelle et qui mesure l'effort à recommencer pour le retrouver. Elle fumait dans la vitre, à cause que Kol supporte pas l'odeur des cigarettes. Moi, j'étais pénard. J'avais retrouvé ma bonne vieille lucidité et je savais que j'étais sur la bonne piste. J'avais même pas besoin d'aspirine. Un peu d'air frais m'avait suffi. Et cette lumière andalouse qui éclaire même l'ombre. Les oranges dans le vert sombre. L'écoulement clair de l'eau sur la brique entre les racines qui ont l'air de cheveux abandonnés par un peigne oublié.

— Vous voulez une aspirine, Arto ? me demande Sally.

— Deux, s'il vous plaît…

La Crevault ronronne et avale de la route. J'ai l'impression de fuir en quatrième vitesse, mais Kol a l'air calme et il freine bien au moteur dans les virages, dosant les gaz au bon moment. Ça aurait dû me tranquilliser. Mais ça m'angoissait. Même mes paroles adoucissantes m'angoissaient. Qu'est-ce qu'on avait pris !

— Je vous propose un peu d'eau… hésita Sally.

Je bois de l'eau. Il paraît qu'il faut en boire avec l'aspirine. Sinon ça fait des trous dans l'estomac. Des trous, j'en ai partout. Et pas un seul de balle.

Je me suis jamais battu. J'ai tiré une fois sur un mec, mais c'était pas le bon.

— Alors, dit enfin Kol qui a dû beaucoup réfléchir avant de parler, ce Pedro Phile, c'est le bon ?

Encore une parole obscure destinée à me faire plier les genoux devant la réalité.

— On a pas le plan, couine Cagnasse.

Silence. Ou elle te lui a cloué le bec. Ou il sait ce qu'il faut dire et il nous fait poireauter pour que ça ait du goût quand il le dira alors qu'on a aucune idée de ce qu'il va dire. Mais Sally secoue le plan. Brave Prinz !

— J'ai envoyé un fax au bureau, dit Kol.

Il commence toujours comme ça, alors on est pas encore surpris.

— Le Pedro Phile qu'on a buté chez les Roms n'est pas Pedro Phile.

Cagnasse me secoue la barbichette :

— T'es pas content, Arto ? Ton ami est toujours vivant !

— Alors c'est pas mon ami, dis-je comme si je coupais quelque chose.

Sally opine. D'après elle, j'ai tout compris. D'après moi, je suis en plein effort. Et Cagnasse, qui s'excite, pense que ça va venir. Seul Kol a des doutes.

— Vous voulez pas savoir qui a claqué à la place de Pedro Phile ? dit-il après un moment de silence chargé d'autres silences.

Un nouveau personnage et c'est le bordel dans une affaire qui ne s'est pas vraiment éclaircie au fil du temps qui passe, qui passe…

— Non, patron. Je sais pas. J'étais pas là.

Ça fait rire Cagnasse qui croit que j'ai encore la force de faire de l'humour et de pas payer pour ça. Mais c'est pas ce que j'ai voulu dire. Je la regarde comme on bande les yeux d'un condamné. Elle sait toujours quand je suis mauvais et elle se tait.

— Arto veut dire qu'il n'était pas là quand DOC nous a annoncé la nouvelle, dit Sally qui elle a tout compris de mon angoisse et de ses effets désastreux sur la part réflexive de mes fonctions cérébrales.

— Il était où ? dit Cagnasse qui sait jamais quand elle est plus con que moi.

— On a comparé l'ADN du cadavre supposé de Pedro Phile avec celui extrait du vagin d'une des petites Roms…

— Et c'était pas le même ! continue Cagnasse.

Quand elle est lancée, elle est pas partie. Et quand elle revient, elle sait plus où elle est. Elle est pas fonctionnaire pour rien !

— Donc, conclus-je. C'était pas Pedro Phile.

— Et qui c'était alors ? couine Cagnasse comme si ça devait être lui.

Non ! Pas un autre personnage ! J'ai fait des études, mais pas jusque-là !

— Tout ce qu'on peut dire, déclare Kol, c'est qu'il est du même sang qu'Henri de la Barguette.

— ¡No me digas !

Le visage de Cagnasse s'éclaire comme si on venait de le sortir de l'ombre et que le soleil vient tout juste de se coucher.

— Et si c'était lui !

— Mais qui ?

J'ai explosé. Ça fait un tout petit crachat sur la vitre, mais en dedans, j'ai senti toute l'énergie du désespoir s'enflammer comme si Cagnasse était l'allumeuse. Sally me tient le poing.

— Arto ! C'est la deuxième fois que je vous surprends à vouloir frapper une femme ! Je vous demande de ne pas recommencer ! En tout cas pas devant moi !

Pour la première fois, il va vous falloir relire tout depuis le début, parce que je me souviens pas d'en avoir parlé aussi franchement que Sally vient de le dire.

— S'il se calme pas, je rentre ! annonce Cagnasse.

— Et si tu rentres, je me calme !

Chapitre XXV

À l'hôtel, Kol m'a fait une injection. Ça m'a tout de suite calmé. Et ça valait mieux que de se séparer de Cagnasse qui m'aurait manqué(e) au lit. C'est elle qui s'occupait de la fenêtre. La lumière tamisée des stores changeait le teint de sa peau. Des fois, elle a des airs de magazine et je me laisse aller à imaginer qu'on a fait ensemble tous ces voyages à l'autre du bout du monde qui, entre parenthèses, est la porte à côté. Que Pedro Phile soit pas mort ne changeait rien à ma perception des choses de la vie. J'en ai bien profité sans lui. Et j'avais l'intention de continuer. Mais ce serait plus comme avant. C'est lui qui m'avait jeté dans les bras d'Alice Qand. Et je me rendais compte que si j'en étais sorti sans traces, c'est que j'avais eu de la chance. Il savait quoi, Pedro, au juste ? Kol arrêtait pas de poser la question à Sally. Elle se lissait une mèche de cheveux avec son stylo. Elle écrivait rien, mais elle avait tout le temps un stylo dans la main. Je suis allé seul chez Pedro, l'autre, ou le même, je pouvais pas savoir. Et cette fois, j'avais le plan.

En arrivant dans ce quartier crasseux qui jouxtait des activités industrielles pour le moins dégueulasses, j'ai cru revenir chez moi. J'ai garé la Crevault en plein milieu d'une place ensoleillée jusqu'à la cécité. Pas un arbre. Que des fenêtres noires sans reflets. Et des papiers d'emballage divers qui voletaient dans les courants d'air au ras du sol. Personne ne bougeait, à part moi qui tentais de repérer les lieux en cas de fuite. J'avais laissé la clé sur le contact.

Je me suis engagé dans la rue que m'indiquait le plan. Original : Pablo Picasso. Deux alignements de façades blanchies à la chaux. Des écailles blanches sur le trottoir, comme si ces deux animaux rampants étaient en train de muer. J'ai traversé pour me retrouver côté pair. Le 16. Une porte verte récemment peinte, avec une grosse poignée de cuivre bien astiqué. Ça sentait pas le neuf, mais la femme qui sert à ça, à tenir les choses à distance. Je pousse la porte.

À l'intérieur, le patio classique avec ses arrangements de verdure et d'eaux. Ça coulait entre les dalles où poussaient de petites fleurs rouges. Un chat me croisa, comme si j'existais pas ou que j'étais déjà venu et qu'il avait décidé que je servais à rien. Pedro était assis dans l'ombre devant une bouteille et deux verres. Il avait gardé son chapeau. Il souriait de profil.

— Viens là, pédé, dit-il.

C'est lui. Je dis rien du genre « je te croyais mort ! » C'est pas ça qu'il a envie d'entendre. Je m'approche et je prends même pas le temps de lui serrer la main. D'ailleurs, il a les deux mains occupées, l'une à agiter un verre où scintillent les diamants d'une boisson prometteuse, l'autre à écraser le corps d'un cigare dont je reconnais la marque : des Kolipanglazos, ceux que fume Kol Panglas. Il me fait signe de m'en prendre un.

— Non.

Ni merci ni rien d'autre. Je m'assois.

— Elle est où Alice Qand ? je demande aussi sec.

Il rit, une seconde de ce rire qui n'annonce jamais rien de bon.

— Où est-il ? C'est « il » qu'il faut dire, amigo !

Voilà comment il répond à vos questions Pedro. D'après lui, on a pas besoin d'en savoir plus. J'accepte le Machaquito. Ça donne chaud. Mais à l'intérieur. À l'extérieur, sur la peau qu'on se voit l'un l'autre, ça frémit et on sait bien ce que c'est.

— Tu t'es bien foutu de ma gueule, dis-je après une gorgée qui me monte au nez.

— Personne se fout de ta gueule, Arto.

— Tu vas m'expliquer ?

— Compte là-dessus !

Il exhausse son majeur. Il m'aime pas à ce point.

— Tu comprends jamais rien, fait-il comme si j'étais venu juste pour exaspérer sa fatigue de mec blasé jusqu'à la violence.

— Moi, tout ce que j'ai fait, c'est récupérer un cadavre emmanché sur un poteau de signalisation…

— Je dis pas le contraire.

— Qui dit emmanché dit emmancheur, hé mec !

— Sans mobile, t'es dans le vague, mec.

— Je veux savoir !

Il se lève et commence à faire le tour du patio sans me perdre de vue. Le chat le suit. Au passage, il cueille des fleurs. Pas le chat, Pedro.

— Comment que tu connais le Prinz ? dis-je.

— Tu le connais comment, toi ?

Il s'est arrêté pour observer le marbre d'une colonne. C'est dingue, ce luxe dans ce quartier où les gens doivent même pas se laver. Il sort quelque chose de sa poche. Je vois pas ce que c'est.

— T'as bouffé ? demande-t-il.

Je pense à une carte de crédit. J'en ai pas. J'ai même pas assez de liquide pour m'acheter une glace.

— J'ai pas faim. Je bouffe plus trop depuis que j'ai cessé de grandir. J'ai plein d'autres choses à faire.

Le genre de choses que je dis quand on me cherche. Il me connaît. Il insistera pas.

— Tu la reveux ? dit-il.

— Je la reveux quoi, mec ?

— Ça !

La carte du FN. Et la mienne en plus ! Pas une rayure. Plus jeune sur la photo, mais c'est moi. Le même âge. Marine !

— D'où que tu la sors, merde !

— Devine !

Chapitre XXVI

Il a pas voulu qu'on prenne la Crevault. Il est vrai qu'il possède une Mercédès. Là où on allait, une Crevault, ça fait prolo et ils aiment pas les prolos. Il a trouvé que mes godasses manquent de classe.

— Où tu trouves toute cette poussière, mec ?

On traverse un désert. Sans dromadaires. Il fait le plein dans un virage et on repart sans boire le coup dont j'ai besoin. Ma carte est dans ma poche. Ça faisait longtemps que c'était pas arrivé. Marine m'a pardonné.

— En fait, me dit-il sans lâcher le volant, t'as tout vu. Quand ils les ont balancés de l'hélico et comment qu'ils étaient par terre.

— J'ai tout vu, mec. Et j'en fais des rêves que je sais pas comment ça s'appelle quand ils te foutent la trouille…

— Des cauchemars.

— J'suis content que Marine elle m'en veut pas.

C'est pas très construit comme conversation, je sais, mais je suis encore sous le choc. Sous les chocs que je devrais dire, mais j'ose pas les compter. Ça ferait beaucoup pour un seul homme. Quand je pense qu'ils ont conservé ma carte comme qu'ils font dans les musées pour des trucs tellement vieux que ça vaut pas autant la peine.

— Ces salauds de Goruriens ! grogne-t-il comme s'il s'en foutait qu'on construise pas une conversation.

— Et comment !

On construira rien sur cette route poussiéreuse. On monte, mais je sais pas jusqu'où. On passe au ralenti sous une trémie qui nous empoussière pour nous donner soif. Mais Pedro il a pas soif. Il est pressé. Ça se lit sur son visage. C'est qu'il a pas le temps de construire une conversation. J'arrive pas à réfléchir. Le Machaquito, c'est fait pour ça.

— Ils en ont tué combien ? je demande à tout hasard.

— Dix-sept, mec !

— Des Français ?

— Pur sucre !

— Et où qu'ils les ont cueillis ?

— À Toulon. Ils les ont emmenés en bateau. Et débarqués à Almería.

— Mais pourquoi les avoir crevés ici, en Espagne ?

— Marine est en vacances.

— ¡No me digas !

Ça fait du bien de savoir que Marine prend des vacances pour se faire enculer par qui elle veut. Et pas par moi. C'est la vie. Mais enfin, me v'là de retour ! Où ? Je sais pas bien. Je sais même pas où il m'emmène le Pedro. Voir des petites filles peut-être. Je jouerai à la marelle pendant qu'il s'occupera à sa manière.

— Dix-sept ! gueule-t-il en frappant le volant du plat de la main comme si je venais de dire le contraire. Douze mecs et cinq filles, mec !

— On m'a dit que Marine elle y était pas…

— Cinq filles que c'est les miennes, merde !

Je commence à comprendre. De loin, et dans les airs qui vomissaient, j'ai pas distingué.

— Sont dingues ces Goruriens qui tuent des enfants qui zont rien fait !

Pedro claque sa langue comme quand il a soif et qu'il a déjà bu.

— Comment que je vais expliquer ça à Marine, moi ? se plaint-il doucement.

Là, Pedro il me dit plein de choses à la fois. Y avait douze mecs dans l'hélico. Ça, je comprends comme si j'y étais. Mais ce que je comprends plus, c'est pourquoi ils avaient amené des filles. Je suis tellement troublé par cette incohérence que je suis sur le point de déclarer solennellement que douze, ça fait quand même cinq de moins. Et que parmi ces cinq, j'aurais pu y être si j'avais eu ma carte. Mais je dis rien parce que Pedro est en train de penser. C'est pas le moment de mettre la radio. On passe devant un cimetière aux grilles entrouvertes. Y a du monde endimanché sous les arbres. Il ralentit pour saluer. C'est un Gitan, Pedro. Il peut aussi bien donner la mort que la reprendre. Une vieille me fait signe que je dois ôter mon chapeau. Il s'envole si haut que tout le monde applaudit.

Une heure plus tard on aperçoit les murs blancs d'une finca. Deux cavaliers arrivent au galop. C'est que la route ne va pas plus loin. Pedro fait pas les présentations. Des peones sans doute. Je me retrouve en croupe accroché à un mec que ça fait rigoler. J'ai jamais fait du cheval autrement. Et ça m'a jamais amusé.

On arrive sous une porte avec des traces de vent sur son linteau. Elle s'ouvre et le type que j'ai devant moi me dit que si je veux descendre maintenant il sera plus tôt chez lui. L'autre cavalier a déjà emporté Pedro. Je fais quoi ?

— C'est loin à pied ? bredouillai-je. Je sais même pas où c'est !

— Vous, pas loin. Moi, très loin ! Là-bas !

Il me montre les montagnes avec son chapeau. J'ai jamais rien vu d'aussi pelé, sauf dans les films où je suis jamais entré parce que je préférais les seins de ma copine. Mais on est pas au cinéma et j'ai pas envie de courir après.

— D'accord ? me dit-il.

Il se marre. C'est comme ça qu'il pense me convaincre. Ou il se fout pas de moi. Il veut paraître sympathique et un chouya nécessiteux. Et plus pressé que moi. Avec une meilleure raison.

— Ben je sais pas moi ! que je dis à personne en particulier.

J'aurais mieux fait de fermer ma gueule. Le type a sauté sur son canasson et a disparu dans la poussière que j'ai toussé pendant des heures alors qu'on m'attendait et que j'étais pas là.

— Sans chapeau, me dit une voix, vous allez attraper mal.

Une voix intérieure, je me rassure. Dans ce genre de situation, je choisis toujours d'être seul. Les autres ont vite fait d'être en trop. La porte se referme après que je sois entré. Je suis entré dehors d'ailleurs, en plein ciel. Il tombe du feu. Je vois quelque chose, là-bas au diable, qui ressemble à une maison. Je serais mort avant d'y arriver. Et vous ?

Les promenades de santé ont leur charme quand on est en bonne santé. Je venais de subir pas mal d'avanies, comme j'ai déjà raconté, et j'étais pas conscient de tout ce qui m'était arrivé. Je me suis mis à avancer comme dans un film. Seulement moi, on me suivait pas avec des ventilateurs et des boissons rafraîchissantes comme Gary Cooper dans *I've Lost My Horse*. Ah ce que j'étais seul. Et déprimé. Comme quand j'attends un train et qu'il y a plein de monde que je connais pas. Si j'arrivais, on me reconnaîtrait à ma déshydratation.

Mais les films ont aussi des côtés humains. Je veux dire qu'il y a pas que les hommes qu'on achève. À peine qu'il était arrivé à la finca, Pedro avait demandé où j'étais alors que je devais être ! Son cavalier était sans doute au courant des intentions de son compagnon. Une question d'intimité à laquelle je pouvais pas prétendre. Et le con qui avançait à quatre pattes dans ce désert de merde, c'était moi. Je suis arrivé dans un état qu'il a fallu deux douches pour me remettre dans le droit chemin. Si on m'avait dit que j'allais traverser un désert, j'aurais emporté de l'eau, et non pas cette aguardiente qui m'avait certes donné le courage de continuer, mais sans le plan pour y arriver.

Chapitre XXVII

Et qui que je vois au bord de la piscine si c'est pas Marine en personne ! Moulée grandeur nature dans un une-pièce pas déchiré pour me laisser en rêver sans rien devoir à personne et surtout pas à elle. Heureusement, j'étais propre sur moi. Dépoussiéré. Désintoxiqué. Avec un chapeau d'emprunt qui m'allait comme un gant. Et des démangeaisons qui promettaient de se faire gratter sans résistance. Pedro parlait avec elle. Quand il m'a vu, il m'a fait signe de les rejoindre et elle s'est retournée. J'ai attendu l'espace d'une demie seconde. C'est toujours le temps qu'il faut au mari pour intervenir si sa femme vient de se retourner pour regarder un homme. Et de mari, j'en vois pas. Serait-elle venue seule ?

— Marine, je vous présente un vieil ami, Frontiste de longue date : Arto Lafigougnasse, qui est venu spécialement de France pour participer à l'opération Chouya. Arto, je te présente pas Marine parce que tu la connais déjà…

— En rêve seulement… coassai-je…

Elle prend ça pour un compliment et me tend une main que je secoue longuement pour mesurer la distance qui nous sépare encore. Je sais pas si je dois lui dire que je suis venu avec Kol. Je sais même pas dans quel camp il est, Kol.

— Excusez-moi si je suis triste, me dit-elle. Vous savez que nous avons perdu douze hommes.

Elle parle pas des cinq petites filles. Pedro n'a pas cillé. Je suppose que je dois moi aussi m'en tenir aux hommes. C'est aux politiciens de compliquer la politique. Nous autres, fonctionnaires, on simplifie.

— Certes, Madame, que je dis sans déconner, je comprends votre tristesse parce que c'est aussi la nôtre.

Elle apprécie et me frôle le dos de la main avec ses doigts chargés de bagues.

— N'en parlons plus ! fait Pedro qui redoute que je me mette à parler pour en dire trop.

Il se raidit comme le doigt d'un enfant qui sait.

— Je veux dire, corrige-t-il parce que Marine n'est pas d'accord, que maintenant, il faut agir. N'est-ce pas, Arto ?

Je sais pas qui c'est, ces Goruriens. J'aurais peut-être dû me renseigner avant de me laisser entraîner dans cette histoire compliquée. Mais enfin, c'est grâce à elle qu'on m'a rendu ma carte. On me l'a tellement bien rendue que Marine ne semble pas se souvenir de pourquoi on me l'avait enlevée… Si elle le fait exprès, elle le fait bien.

— Vous ne buvez pas ? me demande-t-elle.

Elle me tend son verre et, comme j'ai pas trop de l'éducation, je le prends. Elle s'y accroche et pince les lèvres. Si je dois l'enculer ces jours-ci, ce sera le dernier ou jamais.

— Prends-en un sur le comptoir, là, fait Pedro qui se dandine pour pas tomber à la flotte.

Je lâche le verre dans un esprit d'éducation qu'il faut bien me reconnaître après que j'en ai manqué, preuve que je peux apprendre, contrairement à ce que disait mon père, et que j'aurais pu faire autre chose que flic. Marine sourit de nouveau et s'éloigne un peu. Pedro revient en sautillant. Il fait des signes à Marine. Et du coup, elle revient, plus chaleureuse que jamais. J'en bafouille pendant une bonne minute. Et ensuite, elle me comprend.

— Douze mecs, dis-je, et pas des salopards !

Ça fait rire que moi parce qu'ils ont pas vu le film. Ça arrive dans les conversations. Faut accepter d'avance ce genre d'échec.

— Nous pourrions peut-être nous asseoir, propose Marine.

Avec le pétard qu'elle a, elle fatigue vite à se tenir debout. Et puis on est mieux assis pour discuter des choses de la vie qui se remplit d'ailleurs d'autre chose. Mais que peut-on y faire, surtout quand on s'appelle Arto ?

— Je ne fais rien sans Pedro, dit-elle.

Et en suivant, elle avale une gorgée de la citronnade que dedans ils ont rien mis. Pour garder l'esprit clair, on peut pas mieux faire. Mais on a envie de faire mal !

— Moi non plus, dis-je pour dire.

Elle lève son verre à la hauteur des yeux de Pedro qui tremble.

— Ah bon ? dit-elle. Je ne savais pas.

— Moi non plus, dit Pedro.

Il aime pas ces situations, le Pedro, où finalement c'est lui qui a le dernier mot ou ça se passe pas comme il veut. Il sait bien que je fais pas exprès. Mais il m'en voudra si ça va trop loin où il a plus pied. Il aime bien avoir pied, Pedro.

— Alors comme ça, dis-je pour changer le sujet, c'est bien douze et non pas dix-sept ?

— Pourquoi dix-sept ?

Là, on sent que c'est Marine qui pose la question, et non pas Pedro comme je le souhaitais.

— Douze ! Dix-sept ! Quelle importance ! s'exclame-t-il.

— Ça fait cinq de moins, dis-je. Avec cinq hommes bien entraînés, on en fait du boulot !

— Je suis d'accord avec vous.

Dit marine. Je vais me faire aimer. Je sais pas faire ça avec Cagnasse. Le contraire lui va mieux. Marine me tend son paquet de cigarettes.

— Vous fumez ! m'étonnai-je. Je pensais que…

— Elle fume pas, intervient Pedro, c'est bien connu ! Mais elle en a toujours sur elle. Avec tous ces hommes…

Elle rit. Sous elle, le coussin s'écrase, prometteur et véridique. J'ai jamais fait ça avec une femme, mais je m'y connais.

— Et Papa ? dis-je en allumant la clope.

— Oh Papa…

Elle fait l'oiseau avec la main. Il s'envole vers le ciel blanc d'Andalousie.

— Il était pas parmi les douze ? dis-je en me levant à demi.

Je me rassois. Elle a fait non de la tête comme si je venais de toucher un point sensible du cocon familial. Et puis je vois mal Jean-Marie jouer avec des petites filles autrement qu'au corbillon ou à cache-tampon.

— Il y avait personne de connu, précise Pedro. À part ce de la Barguette… Mais qui connaît de la Barguette, hein ?

Tiens ? On avance. Ça fait trois la Barguette. Des aristos. Des droitistes sans pitié. Il aime ça le vieux Jean-Marie. Et il sait les manipuler.

— Le père ou le fils ? demandai-je.

— Je vois que tu sais de quoi je parle, fait Pedro.

Marine me sourit. Je suis venu pour être interrogé. Je le sais depuis le début, même si j'ai un peu perdu la tête dans le désert.

— Le père, dit-elle. Vous connaissez ?

— Putain si je connais !

Ce qui veut pas dire que je le connais. On dit comme ça dans le Midi. Putain si je le connais ! Et on le connaît pas. Je sais plus comment ils appellent ça en rhétorique. J'ai pas été jusque-là à l'école parce que j'étais destiné à la police et que dans la police, on se sert pas de la rhétorique qui vaut rien à côté de la délation et des cris de torture. C'est bien connu.

— J'ai bien compris que vous plaisantiez ! fait Marine qui blague pas depuis qu'on se connaît en dehors de toute velléité anale.

Pedro fait celui que ça amuse. Il boit beaucoup de citronnade, sachant très bien qu'il y a rien dedans.

— Une petite tête ? fait Marine en se levant d'un bond que j'imaginais pas qu'avec un cul pareil on puisse sauter si haut.

— J'ai pas de maillot !

Alors, comme dans le film d'Aldrich, un mec que je connais pas mais qui semble me connaître s'approche de moi. Il est en costard et il a pas chaud, preuve que dans les films, on peut vous faire avaler n'importe quoi. Il mâche un chewing-gum. Ça m'énerve déjà.

— J'en ai un, de maillot, qu'il me dit. On a la même taille, non ?

— La taille, je sais pas. Mais ce qu'il y dedans, je pourrais vous surprendre.

— C'est pas nous surprendre qu'on te demande, continue-t-il sur un ton qui me donne des frissons. Mais te mettre en maillot comme la dame te demande gentiment.

Elle a pas l'air aussi gentil que tout à l'heure. Et j'ai pas l'air aussi méchant. Ça se déséquilibre du mauvais côté. Un mauvais film.

— C'est par-là, me dit le mec.

Je le devance. Ça durera pas. À un moment donné, il sera devant pour me tirer. Je sais comment ça se passe dans les films. Mais dans le film d'Aldrich, Mike met pas le maillot. Il a pas besoin. Et il repart sans se baigner. Je vais faire la même chose, mais en vrai.

On entre dans le vestiaire des hommes. Il m'a montré l'affichette avec une silhouette stylisée. C'est moi qui ouvre. Et comme je suis dedans, contrairement au film d'Aldrich où par une astuce de la mise en scène vous êtes dehors, je vois tout. Et comme c'est pas un film, le type me cogne. C'est pas aujourd'hui que je mettrai un maillot.

Chapitre XXVIII

Quand je reviens à moi, il me faut pas trente secondes pour me rendre compte que je suis au fond de la piscine. Le type qui m'a cogné flotte entre deux eaux. Avec un filet de sang qui lui sort de la tête. Il a les yeux ouverts et me regarde. Ses mains semblent s'efforcer de le maintenir dans la même position. Les miennes tiennent ensemble une pierre qui doit peser plus lourd que moi. Je peux pas m'en débarrasser. Je suis ficelé comme si j'étais pas tombé à l'eau tout seul. Mais juste là, une nageuse brandit un couteau. Je sais que je vais aimer cette mort. Elle doit faire vite, parce que j'ai besoin de respirer. J'ai les naseaux bouffés par le chlore. Et elle me fait « chut » avec un doigt et le masque s'applique exactement à ma bouche. Une bouffé d'air m'envahit. Je suis sauvé.

Sur le carreau, j'ai froid. Je sais pourtant qu'il n'a jamais fait aussi chaud. Ils l'ont dit ce matin à la télé. « Ne sortez pas cette après-midi ! Restez chez vous ! » Mais j'ai pas écouté. Le travail. Le devoir. La connerie aussi.

On me soulève avec d'infinies précautions, que j'ai pas l'habitude qu'on prenne soin de moi. Je suis un solitaire. Et j'ai failli mourir seul au fond de cette piscine. Salaud de Pedro ! Dans l'ambulance, des mains me caressent les joues, avec le dos, comme j'aime. Ce sont celles de Sally qui me parle et que j'entends pas. Où est Cagnasse ? Au fond de la piscine ? Et pourquoi elle serait au fond de la piscine ? Quelle idée stupide !

Quand je reviens à moi, je suis à poil dans un lit bien bordé. Les stores sont baissés. Il y a de la lumière sous une porte. J'entends des voix. La porte s'entrouvre, puis se referme. Je me soulève un peu pour voir. Si j'en juge par le mobilier, je suis pas à l'hôpital. Je suis chez quelqu'un que je connais pas. Mais Sally le connaît. Ou alors j'ai rien compris.

Je me fais encore un rêve ou deux, du genre érotico-policier, et je décide de plus me rendormir. J'entends le tic-tac d'un réveil ou d'une horloge, ce qui est rare à notre époque, mais j'ai connu ça dans ma jeunesse, du temps où mon papa faisait les trois huit. Mais pas moyen de situer cette heure qui me ferait du bien bien que je sache pas quel jour on est. Ou quelle nuit.

Je suis en train de cogiter quand une main soulève mon poignet. Je regarde, mais l'ombre m'interdit toute reconnaissance.

— Comment vous vous sentez, monsieur Lafigougnasse ?

Si on m'appelle par mon nom, c'est qu'on me connaît pas. Ça m'inquiète. J'ai chaud.

— Vous voulez dormir encore ?

— Non !

Le poignet se pose sans que je puisse le soulever moi-même. Je crains le pire. J'ai eu un cousin comme ça qui est devenu paralytique après une noyade. Si c'est de famille, je suis bon pour qu'on me torche le cul jusqu'à la fin de mes jours.

— Il veut bouffer ? demande une voix que je connais ou reconnais pas.

— Vous voulez quelque chose, monsieur Lafigougnasse ? Je veux dire : pour manger ?

Je fais ce que je peux avec la tête pour dire oui. Il semble que ce soit plus facile de dire non. Premier signe de la paralysie. Mon cousin m'en avait parlé. Mais je me souviens pas si c'était oui ou non qu'il pouvait pas dire.

— Il veut bouffer, oui ou non ? dit la voix qui manifeste un certain degré de mécontentement.

— Apportez-lui quelque chose. On verra.

On verra quoi ? Ce que je peux plus faire ? Moi qui ai toujours aimé le faire sans qu'on me torche le cul ! J'ai envie de crier.

— Vous voulez vous lever ?

Tiens. Quelqu'un qui se fout de moi. Ça peut me faire du bien, d'en rigoler avec lui. Si j'essayais ?

Le lit se plie doucement. Je suis assis. Le type qui me chaperonne, et que je vois toujours pas qui c'est, soulève les draps et les balance au pied du lit. Supposons qu'il les balance au pied du lit. Comme j'ai froid à la queue, je me dis que je peux marcher si on me le demande. Il m'aide.

— Vous êtes faible encore ! On a bien cru vous perdre ! Et l'avion qui a bien failli ne pas atterrir !

Il s'en est passé des choses sans moi ! On me racontera. J'ai le temps jusqu'à la retraite.

— Voilà la bouffe ! dit la voix qui avait rouspété parce que je savais pas si je voulais bouffer ou me faire bouffer.

Ça sent la daube aux champignons. L'oignon et le vin blanc. On peut pas me tromper là-dessus. Je suis chez moi !

— Uhluluhoubeuratabu ?

— Ne parlez qu'en cas de nécessité, monsieur Lafigougnasse.

— Ehzeubrouhalla !

— Mangez ! C'est bon pour le moral.

Le moral maintenant. On me donne du courage par des allusions bien senties, et voilà que ça devient perfide.

— Il savait déjà pas parler avant. Alors maintenant…

Une bouchée m'envahit la bouche. C'est pas que ce soit pas bon, mais doucement, merde ! Je suis pas un moulin !

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Chouchalahourata… ou quelque chose comme ça.

— Hé bé…

— Vous voulez pas qu'on vous mette de la lumière ?

J'ai envie.

— Et puis si vous avez envie de pisser, vous gênez pas. Vous êtes connecté !

Ça les fait marrer. J'en bave. Le store se soulève. Ah que c'est beau la lumière. J'en ai vu une, du fond de la piscine, qui m'avait parue encore plus belle. Et je m'étais promis, une minute avant la mort, de plus me plaindre si Cagnasse laissait allumé alors que j'avais sommeil.

— Vous avez bon appétit ! C'est bon signe.

— Il va pas mourir tout de suite !

C'est le rire des autres que je préfère, té ! Ça me réchauffe le cœur de savoir qu'ils ont encore des raisons de rire. Mais j'ai beau tenter de rire moi aussi, je vomis à la place. Et je me fais engueuler.

— Putain ! On rigole pas la bouche pleine, monsieur Lafigougnasse !

— Moi oui ! dis-je en sachant très bien que j'avais rien dit.

J'ai bien mangé. Je bois un coup dans un tuyau. Est-ce que je peux marcher maintenant ?

— Il veut marcher.

— Ne le lâche surtout pas ! Que c'est pas le moment de casser le témoin ! Les Amerloques nous en voudraient à mort !

Ah oui ? Et je suis témoin de quoi ? Vous savez pas où elle est ma carte du Front ? J'ai envie de me voir en photo quand j'étais jeune et con. Maintenant que je suis vieux et intelligent, je veux savoir si je me suis trompé tout seul ou si c'est Marine qui est venue me parler dans mon sommeil pour me foutre dans la merde.

— Un pas après l'autre, monsieur Lafigougnasse ! Pas deux à la fois !

— Il sait plus comment on marche. Il paraît qu'ils vont l'emmener au tribunal dans une voiture spéciale.

— Ils ont ça en Amérique ?

— Ils ont que ça !

C'est dommage que je puisse pas poser des questions, sinon je saurais déjà tout !

— Quand vous aurez bien marché, monsieur Lafigougnasse, vous aurez fait un grand pas dans la guérison.

Ah l'humour toulousain ! Il me manquait.

— Vous pouvez fumer si vous voulez. Nous, ça nous dérange pas. On est fait pour ça.

Il y en a que ça fait pas rigoler ! Les cons ! Ils habitent trop près de Paris.

— Il le fait bien ! Vous en voulez une autre ?

De quoi ?

— Attendez. Je vais en chercher une.

Condamné à l'attente. Mais je tiens debout. Comme la théorie que j'ai manquée en tombant dans la piscine. Il me faisait presque pitié mon assassin, avec le sang qui lui sortait de la tête comme une guirlande de Noël.

— Ouvrez la bouche !

Je l'ouvre. Je sens rien.

— Attendez que je quitte le papier !

Il y a des personnes que je connais ici ? J'avais cru voir Sally. Ça m'avait donné de l'espoir. Il est en train de me quitter pendant que mes deux sbires se marrent comme des hyènes. J'étais pas bien en Espagne. L'avion a atterri dans quelles conditions ? Dites-moi que je suis Arto Lafigougnasse. Pas Roro. Roro c'est pas moi. Et si je suis Roro, tuez-moi !

— Il va pas si bien que ça, je te le dis.

— Il faut qu'il le soit au tribunal.

— Avec tous les moyens qu'ils ont mis !

— Tu verrais la bagnole. Rien à voir avec une Crevault, je te le dis, moi !

— Mais qu'est-ce que tu as vu ? Tu te fous de moi.

— Eh non ! Ils sont venus hier avec la voiture.

— Hier ? Et pourquoi ?

— Pour la planquer, qu'on la voie pas ! On va répéter tout à l'heure.

— J'y serais ! On m'a rien dit, oh ! C'est qu'ils ont la gâchette facile les Amerloques !

— Légende ! Légende !

— J'ai vu trop de films. Tu as raison.

— Si tu les avais vus, tu serais pas là. Comme moi. Ou alors on a pas bien regardé.

— Pourtant, c'est Eddie Constantine qui m'a donné le virus.

— Tu lui as piqué son chapeau et il est parti avec les filles.

Des heures de conversation sur un sujet que je connaissais pas. Quelqu'un de mieux informé finirait par me tenir au courant. Ça prendrait sans doute du temps. J'ai fini par m'endormir. Le matelas était moelleux. Il faisait bon dans la lumière.

— Non ! N'éteignez pas ! J'aime cette lumière !

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Je sais pas. Recommence…

— Non ! N'éteignez pas ! J'aime cette lumière !

Chapitre XXIX

Deux types sont entrés dans la chambre. Un grand pas loin de la retraite, qui portait un chapeau et s'appuyait sur une canne, le manteau jeté sur une épaule et l'autre main dans la poche cherchant nerveusement à en sortir. L'autre, plus petit, tête nue et habillé à la va-vite, portant le poids de la jeunesse comme s'il allait pas la supporter longtemps. Les deux types qui s'occupaient de moi, Pierrot et Jeannot, PJ pour les intimes, venaient tout juste de quitter leurs blouses blanches après avoir refusé une fois de plus de répondre à mes questions. J'étais lamentablement assis dans mes coussins, menaçant de me déconnecter si on m'en disait pas plus.

— Hé bé justement, dit Pierrot, voilà le monsieur américain qui est autorisé à vous renseigner sur votre situation.

— Comme c'est classé, ajouta Jeannot, on vous laisse.

Ils sont pas sortis par la même porte qui s'était ouverte pour laisser passer les deux Amerloques. Ils se sont approchés en silence, mais pas animés de mauvaises intentions comme je pouvais le craindre à cause que je m'étais foutu de la gueule des marines écrasés par la chute libre de mes douze compagnons. Ils allaient peut-être me demander plus ou moins aimablement si je savais quelque chose des fillettes qu'on arrivait pas à différencier des autres fillettes, celles qui allaient à l'école quand ça s'est passé. Le grand type ôta cérémonieusement son chapeau et le balança sur le lit.

— Je suis Ulysses Hightower, dit-il (je traduis). Et voici mon compagnon Frank Chercos.

— On sait qui vous êtes, dit Frank Chercos.

J'avais plus qu'à la fermer en attendant qu'on me demande de l'ouvrir.

— On peut fumer ? dit Hightower.

Comme il s'adressait à Chercos, j'ai pris le temps d'observer son profil. Ça en dit long, un profil, sur l'état de santé mentale d'un type qui a vendu sa peau à l'État. Il avait un nez à deux pentes, avec des poils au bout, de la même rousseur que les reflets de ses joues mal rasées. Ça me disait que je devais me méfier de ce type qui négligeait son apparence. Sa crasse avait plus de vingt ans d'expérience. Il se lavait pas tous les jours comme moi, que je suis clair comme de l'eau quand je m'y mets. Sous cette crasse des jours, il avait de quoi vous faire regretter d'avoir affaire à lui. Il alluma une clope sortie telle quelle de sa poche. Un radin.

— Je vois que vous allez mieux, dit-il.

Il m'avait donc vu aller mal. La question que j'arrêtais pas de poser à mes anges gardiens et qui maintenant se contentait de me brûler les lèvres, c'était comment j'avais fait pour traverser l'océan.

— L'avion a bien failli se casser la gueule, hein Frank ?

— Shit ! J'étais dedans !

Y a rien qui m'énerve plus que ces mecs qui te racontent une histoire par petits morceaux qui se recollent pas exactement. À part les gonzesses qui exigent des cadeaux, bien sûr.

— Arto…

Ça recommençait par mon nom, signe que j'avais quelque chose à donner et pas grand-chose à recevoir. Comme d'hab.

— Ça vous dérange pas que je vous appelle Arto ?

— Je suppose que je peux vous appeler Ulice…

— Moi c'est Frank.

Ils sont sympas, ces cowboys. Mais il m'avait toujours pas demandé si j'avais envie de fumer malgré l'interdiction formelle de P et de J. Il m'envoyait sa fumée dans les yeux pour me brouiller avec les ondes.

— On vous a rien expliqué, Arto…

— Ça je sais !

— On vous explique rien quand c'est pas le moment, dit Frank.

Il a l'air con celui-là. Ils en ont des tas de comme ça dans les films, mais je savais pas qu'il y en avait aussi dans la réalité.

— Je suppose que vous êtes venus pour donner un sens à ce que je comprends pas…

Il sourit. Les poils de ses joues lancent des petites lumières que c'est peut-être les médicaments qui me donnent cette impression que je vais pas tout savoir. Le Frank cherche une chaise des yeux. Il la trouve pas. Pour PJ, les chaises, ça sert à se pendre.

— Est-ce que vous avez la mémoire des visages ? me demande Hightower.

— De face ou de profil ?

— C'est la première question que va vous poser le juge.

— Le juge ?

Frank rigole et se dandine sur des pieds que je vois pas mais que j'estime petits vu qu'il tient pas bien debout.

— Le juge veut vous voir avant le procès, dit Hightower. Un toubib sera là pour vérifier que vous avez pas totalement perdu la tête. Vous me comprenez ?

— Un toubib de la tête, dit Frank.

Je suis barjot maintenant ! Après avoir failli périr dans un naufrage d'avion ! Je suis sûr que Sally est derrière la porte. Je sens le parfum de ses cuisses.

— Ils vont m'ouvrir ? je demande sérieusement.

— On ouvre pas en Amérique.

— C'est pas comme en France, hein, boss ?

Ça les fait rire. Sally va penser que j'ai pas changé, que je suis toujours ce clown qui a fait le bonheur de ses moments perdus.

— Vous répondez oui, continue Hightower.

— Oui ?

— À la question, man ! fait Frank.

— Vous vous rappelez de la question ?

— Celle que j'ai pas répondu ?

— Mec ! s'écrie Frank.

Il virevolte sur ses petits pieds, les mains dans les poches et le nez en l'air. Il a vite fait de me tourner le dos.

— C'est pas gagné ! marmonne-t-il.

Je commence à avoir chaud. C'est pas bon signe pour l'interlocuteur. En France, je comprends pas tout. Alors en Amérique…

— Le juge…

— Ouais, le juge…

— Il vous dit comme ça « Mec ! T'as la mémoire des mecs que t'as vu ou tu l'as pas ? » Et que vous répondez ?

— J'y réponds que si le mec en question m'a fait chier il peut être certain que je vais pas l'oublier !

— Non !

Cette fois c'est Hightower qui fait un tour. Mais à la différence de son collègue, il me tourne pas le dos. Il dit :

— Oui ! Vous dites oui !

— On recommence, mec ! dit Frank en revenant me voir. Le juge te pose une question. Toi, tu t'en poses pas. Tu attends qu'il la pose jusqu'au bout et tu réponds… ?

— C'est quoi la question ?

Ils vont croire que je le fais exprès ou que je parle pas bien leur langue. J'avoue que quand on me complique, je devine pas la fin de l'histoire avant d'avoir l'air de pas comprendre qu'elle est finie.

— Voilà ! dit Frank en tapant dans ses mains. Vous comprenez rien et alors vous répondez oui.

— Parce que si vous répondez non, le juge pose pas la question suivante.

— Et si vous répondez rien, le toubib signe le rapport préparé d'avance.

— Et si je réponds que je sais pas ! Parce ce que je sais pas, moi ! Ah ! Merde ! Vous entravez que dalle à la majesté des souffrances humaines !

J'ai caché mon visage meurtri dans un oreiller. On me tapote l'épaule.

— Arto…

Sally !

— Faut que t'apprennes à dire oui. Tu comprends ?

Elle qui l'a jamais dit !

— C'est quoi la deuxième question ?

Elle me regarde comme si elle m'avait jamais vu et ça me fout la trouille. Peut-être que c'est pas moi !

— La deuxième question, c'est sans doute pour vous demander si vous voulez vous prêter à une expérience qui, je le précise, n'est pas scientifique…

— Et donc elle fait pas mal ! (voix de Frank)

— Tu veux plus avoir mal, hein, Arto ?

Elle me plaît, Sally, quand elle me parle comme ça.

— C'est ça qu'il va me demander le juge, que je veux plus avoir mal ?

Frank frappe du pied. Tant pis pour les voisins du dessous.

— Non ! beugle-t-il. Cette question-là, c'est le toubib qui la pose !

— Et si le toubib se met à poser des questions, on est foutus !

Chez nous, les juges te foutent en taule et c'est toi qui poses les questions. Ah l'Amérique c'est le monde à l'envers !

Chapitre XXX

On a pris l'escalier. J'avais un truc dans le cul au cas où il me prendrait l'envie de chier. Je pouvais pédaler, mais pas en arrière. Et puis j'étais bloqué sur le premier braquet. On a descendu dans cet équipage au moins quarante étages. Tout le monde soufflait. Ça en faisait des microbes ! Puis une porte d'acier s'est ouverte et j'ai vu un tas de bagnoles noires avec des pare-chocs chromés au Coca Cola. Frank faisait des signes avec son revolver et des types obéissaient sans dire un mot, preuve que c'était pas des flics de chez nous. Un fourgon nous avala. Il faisait noir là-dedans. Je pouvais voir Hightower qui me surveillait du coin de l'œil. Il était pas armé. En tout cas il avait rien dans les mains. Il écoutait de la musique dans une oreille et l'autre il la tendait dans tous les sens. Le moteur tournait déjà. Les portières ont claqué comme si j'entrais dans une prison. J'avais des menottes, mais c'était les miennes. Toutes pleines de sueur qu'elles étaient. Je me frottais le visage avec des fils qui conduisaient je savais pas où mais j'y allais. Un écran trahissait mes paramètres, mais je devais être le seul à pas savoir les interpréter. On a roulé comme ça pendant une heure. Ça semblait aller vite. J'avais mal au cœur. J'ai jamais pu me déplacer contre mon gré sans dégueuler sur les genoux de mon voisin. Ah je vomissais et Hightower se faisait des idées noires. Tout ce fric et ces efforts pour rien ! La lumière m'a aveuglé pendant les deux ou trois minutes qui ont été nécessaires pour me transporter dans ce que je supposais être le bureau du juge. Le toubib était déjà là. Il avait oublié sa blouse, mais il se tenait fermement à la poignée de sa sacoche.

— Asseyez-vous, qu'il me dit. Je vais vous examiner.

Comme dans la police on examine jamais, il me prend déjà pour un dingue.

— Dites oui…

Je le dis. Il fait un signe à Hightower qui me sourit. Le juge entre. C'est une gonzesse. Et en plus elle est pas de ma race ! À qui qui va dire oui le gentil Arto ? Elle s'assoit dans un grand bruit de fesses et de nibards et elle me regarde comme si elle m'avait déjà posé la question. Mais quand elle la pose, elle me regarde plus. Elle s'adresse à Hightower :

— Il est en état de témoigner ? dit-elle comme si j'existais pas.

— Le toubib dit que oui, pas vrai, Doc ?

Le toubib redit oui. Il referme sa sacoche. Qu'est-ce qu'elle contenait, bon Dieu ? À quoi j'ai échappé parce qu'on m'a pas demandé d'ouvrir la bouche ?

— Emmenez-le ! dit la juge.

Elle se casse comme elle est venue. Elle sait que j'ai retrouvé ma carte du FN. Voilà ce qu'elle sait, cette élue par les siens contre l'avis des autres ! On me pousse. Dans quelle direction, je sais pas. J'entends mes roues qui couinent. Moi aussi je couine, mais personne m'entend. J'en ai pris pour combien ?

— On arrive, dit Frank qui colle à mes semelles avec ses petits pieds que je vois maintenant.

Il est chaussé de mocassins. Il est souple comme une gonzesse qui a perdu du poids. Il a l'air satisfait. À mon avis, la juge l'a eu dans le cul. Il a su s'y prendre. Je lis ça dans les yeux de Hightower. On est arrivé.

— Vous voyez ces écrans ? me dit Hightower.

— Qui c'est, ces mecs ?

— Vous en reconnaissez pas un ?

— Pas un ! que je réplique aussi sec.

Ah les Amerloques vous allez arrêter de me prendre pour un con ! Je suis en bonne santé de la tête et j'ai pas dit non à votre justice de merde ! Mais je suis pas du genre à trahir un copain que je me demande comment il a fait pour tomber dans vos griffes de milliardaires. Pedro m'a même pas regardé. Je me demande si on peut regarder quand on est filmé. Surtout en temps réel. Ah s'il me voyait prisonnier connecté à un monde que je suis l'étranger par définition !

— Vous êtes sûr ! grogne Frank.

Il se frotte les pieds l'un contre l'autre. Il porte des mocassins à cause des mycoses. C'est plus facile de se gratter les orteils avec des mocassins qu'avec des godillots à la française. C'est pieds nus que je te le ferais avancer sur l'échelle sociale, ce pignouf qui m'en veut parce qu'il sait que je trahirais jamais un frère d'arme. Pedro bronche pas. Il est même moins nerveux que les autres, des flics sans doute, que je vois sur les autres écrans.

— Peut-être çui-là… hasardai-je en désignant celui qui ressemble le plus au portrait type du flic de série.

— Non ! Pas çui-là ! gueule Frank comme s'il avait vraiment mal.

— Et çui-là, là ! dit Hightower qui perce l'écran avec son doigt plutôt que mon œil qui n'a pas cillé.

— Çui-là il ressemble trop à un flic.

Traiter Pedro Phile de flic ! Jusqu'où je vais quand je vais pas ! Il s'est fait un grand calme autour de moi. Ils se détendent. C'est la juge qui va pas être contente. Et qui encore ? Hightower finit par s'en prendre à ma cravate. J'ai oublié de préciser que je me suis pas présenté à poil devant la juge. J'ai les pieds au-dessus les tapis feutrés de cet endroit qui inspire le calme et la sérénité.

— T'es sûr que tu veux pas encore réfléchir ? me demande-t-il en me vissant son regard en plein front, juste à l'endroit où la mort est instantanée, argument qui pèse toujours en faveur de l'accusé.

— C'est tout réfléchi, que je dis.

— De toute façon, ricane Frank, ils t'ont déjà viré.

Je fouille précipitamment dans mes poches. Je trouve pas ma carte de flic. Pas même la carte de crédit du service. Ils m'ont viré ! Ah les salauds ! Ils m'ont viré avant même de m'utiliser ! Ah si j'avais été sincère ! Mais vingt ans dans les ogresses, ça fait réfléchir avant de penser. Ils auront pas Pedro ! Moi, ils m'ont eu.

— Voilà ton billet d'avion, mec, me dit Hightower qui est si proche de la retraite qu'il a plus rien à prouver à ceux qui savent pas ce que c'est que d'être blasé.

— J'espère qu'il va se casser la gueule ! fait Frank.

— Je l'espère aussi, dit Hightower.

Je me retourne, pas seulement pour leur montrer mon cul, mais parce que la porte de sortie me tend les bras. Tout ce cinoche, mec ! Le rideau était baissé et je le savais pas.

— Hé ! dit Hightower. T'oublies quelque chose.

Je reviens sur mes pas, deux trois, pas plus. J'ai pas été loin. J'ai ralenti. Est-ce que j'ai vraiment envie de partir ? Il agite une carte entre l'index et le majeur. Je la prends. Ma carte du FN.

— C'est tout ce qui te reste, mec, me dit-il.

Il est devenu chaleureux. Il a vu tous les films de Griffith. Ça lui a plu autant qu'à moi. On pourrait même en parler devant un pot. Dans un de ces bars que les Américains savent rendre si poétiques quand ils s'en servent pas de décor comme nous on fait de nos buttes et de nos châteaux. Faut pas mettre de flotte entre les civilisations, sinon on se prend mutuellement pour des cons. Ou alors pas plus large que le Rhin, et alors on se hait. J'arrive pas à les haïr les Amerloques.

Chapitre XXXI

À la sortie, un type en noir m'arrache mes fils en rouspétant :

— T'as plus besoin d'ça, mec !

Les Amerloques et la technologie ! Je peux garder le costume. C'est la maison qui paye. Je sais pas quelle maison. Je m'en fous. J'ai pas tout perdu. J'ai un billet d'avion, même si j'ai pas la garantie qu'il me ramènera chez moi. Et c'est chez moi que je retrouverai Marine. J'y expliquerai quoi ? Pas des tas d'explications entre nous. Quoique si elle pouvait m'expliquer comment je me suis retrouvé au fond d'une piscine qui communiquait avec l'Amérique… Je suis arrivé en bas d'un escalier qui n'en finit pas, autrement dit au bord du trottoir, quand une bagnole qui a l'air d'un autobus m'ouvre une portière en plein mes miches. Je gueule !

— Ça va, mec, me dit une voix familière. Ferme-la et monte !

J'aurais dû m'en douter. Pedro sort jamais du pétrin sans une belle bagnole. Il en prend des grandes avec plein de portières et des vitres fumées, vu ses activités avec des poussins qui ont besoin de place pour jouer. Je jette un œil dans cet intérieur molletonné. Pedro est seul, enfoncé dans le cuir qui n'a pas encore servi.

— Allez ! dit-il. Fais pas le difficile.

Je monte. La portière se referme toute seule. Une autre claque. J'ai pas le temps d'exprimer mon admiration doublée d'un étonnement qui a besoin d'une réponse urgente. Pedro a mis son plus beau costume. C'est

ça l'Amérique. Y a pas une heure il était en salopette avec un écriteau sous le menton et le voilà qui se fait traîner dans un carrosse que si j'en avais un, je le vendrais pour m'acheter des trucs qui servent à quelque chose. Il rigole tout en me disant des choses que comme j'ai raté la première je comprends plus le reste.

— Tu trouves pas qu'y a une odeur ? me demande-t-il sans rire.

Je renifle. À vue de nez, ça sent le luxe. Peut-être le fromage, mais c'est pas mes godasses. Même le slip a servi avant qu'on me le donne pour que je sois poli devant la juge.

— Et t'as été poli ? rit Pedro. Ça m'étonne, mec.

J'ai froid, comme quand j'ai pas peur mais que ça va arriver.

— Pourquoi que t'as voulu me buter, mec ? dis-je enfin parce que je l'ai en travers de la gorge depuis que j'avais repris conscience de ce que j'étais vraiment.

— Pas moi, dit Pedro.

— Qui alors ? Marine ?

Pedro dit pas non.

— Elle apprécie pas tellement que tu te foutes de la gueule de son père, mec.

Ça alors ! Moi qui ai chaussé des gants pour lui demander une permission qu'il pouvait me refuser sans me jeter dehors comme il l'a fait ! Marine a voulu me tuer. Il s'en est fallu d'un cheveu. En parlant de ses tifs à elle, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Elle est présidente de la République, mec.

J'en tombe ! Et j'ai plus de bras pour me retenir. Heureusement qu'il y a pas de piscine dans cette caisse à la noix ! Pedro éclate de rire.

— Je blague, mec ! T'es pas en état d'apprécier, je sais. Après tout ce que t'as subi. J'ai eu droit au même traitement, mais moi j'étais en bonne santé.

— Tu l'aurais perdue, ta santé, si je t'avais désigné !

— C'est vrai, mec. C'est vrai.

Il ricane.

— Mais tu serais plus là pour le dire.

Ça sent plus que les pieds. C'est pas l'odeur d'un estomac. Et ça sent de plus en plus. Le Pedro sait que je suis en train de me poser une bonne question. Il a pas envie d'abuser de ma patience. Il a juste gardé la tête. Le reste, il l'a laissé sur place.

— Tu sais, mec, ce qu'ils appellent la scène du crime.

La tête de Sally est dans le seau à glace. Et la glace est toute fondue.

— C'est chaud une tête, dit Pedro en connaisseur.

Il referme le seau et le tapote gentiment.

— Et Kol ? je demande.

— Il est en cure.

— Il a du pot. Et Cagnasse ?

— Connais pas.

— On va où ?

— Comment que c'est que tu veux l'enculer, Marine ?

Ça répond pas à ma question, mais c'en est une bonne.

— Tu les encules comment toi ? que je m'étonne.

— Ça dépend avec quoi, mec…

— Je vois…

Je vois rien.

— Me dis pas que je suis sur le chemin d'enculer Marine ? Je fais comment pour enculer la présidente de la République ?

— Elle est pas présidente de la République, mec ! Tu vas pas recommencer !

— Mais tu m'as parlé de l'enculer, non !

— Oui mais je t'ai dit que c'est une blague !

— Alors pourquoi que tu veux que je l'encule ?

Voilà une bonne question. Moi j'ai jamais su pourquoi je voulais et je veux encore enculer Marine. Et ce cinglé de la machette il sait, lui ! Non mais des fois !

— Y a enculer et enculer, dit-il.

— Ouais, je sais. Ça dépend qui on encule.

— C'est pas ça que je veux dire !

— Mais qu'est-ce que tu veux dire, mec ? Qu'est-ce que vous voulez tous dire ? Faudrait peut-être vous entendre pour je sois pas le seul à pas comprendre !

— T'es naze, mec. Complètement naze. T'y arriveras pas.

Et comment que j'y arriverai ! J'y ai pas pensé pour que ça arrive, certes. Mais si ça arrive, j'aurais l'avantage d'y avoir pensé avant.

« Nous sommes devant la porte, monsieur… »

La voix du chauffeur, sans doute. Ça me la coupe un peu, je l'avoue. Des fois qu'il aurait écouté ce que j'avais à dire.

— Prévenez monsieur Russel, Muescas. Lafigougnasse est avec moi.

« Bien monsieur. »

Chapitre XXXII

J'ai pas été dépaysé en sortant de ce carrosse. À peine la porte ouverte par un automatisme que je m'étais déjà habitué, je vois la porte d'un château en haut d'un escalier couvert de mecs qui demandent qu'à servir. Pedro, qui est sorti de l'autre côté, me tire maintenant pour que je me déplie sans bruits incongrus. J'ai pas le costard de circonstance. Les flics savaient pas que j'allais rendre visite à un monarque de je savais pas quoi mais je supposais que ça pesait lourd dans la balance où on me demanderait forcément de grimper pour voir combien je pèse. Et ce serait pas juste pour s'amuser. Y avait quelque chose de sérieux là-dedans. Du dur contre quoi je pouvais me péter le crâne si je répondais à côté. Pedro avait pas oublié le seau à glace. J'en avais les tripes nouées jusqu'à plus envie. Il me brossait maintenant.

— Pas terrible, comme tissu, dit-il.

— J'ai vomi dedans.

— Ils vomissent tous dedans. T'es pas le premier, mec.

J'étais pas fier. À la guerre, en principe tu meurs dans un costard qui a déjà servi à autre chose, mais certainement pas à mourir. Personne n'était encore mort dans ce costard. Et ça sentait la poudre et l'escampette qui va avec. Mais je me laissai pousser par la domesticité. Des mecs tout ce qu'il y a de plus aimable avec la clientèle condamnée à pas repasser la porte dans les mêmes conditions de courtoisie éclairée.

— Bois un coup avant, me conseille Pedro.

— Avant quoi !

Mais le domestique m'avait déjà fourré un verre dans la main et je sais pas pourquoi mais quand j'ai un verre dans la main, je le bois. Je buvais vite ce jour-là, comme si j'étais pressé d'en finir et qu'on en parle plus. Je tremblais comme une feuille qui sait pas ce qu'on lui a écrit dessus. Pedro remarqua que j'étais pas l'aise.

— Tu t'habitueras, dit-il sans rien préciser de plus.

J'étais déjà habitué à mourir, mais si je pouvais gagner un peu de temps en m'habituant à autre chose… Qu'est-ce qu'on attendait ?

Un domestique descendit un autre escalier. Dans les palais du fric et du pouvoir, on monte et on descend avec une telle facilité qu'on trouve étrange tout individu qui fait plus ni l'un ni l'autre. Pedro devait savoir ça, parce qu'il arrêtait pas de monter et de descendre. C'est comme ça qu'il s'est rencontré avec le domestique qui descendait : il montait.

— Monsieur va vous recevoir, dit le larbin d'une voix travaillée à la brosse à reluire. Est-ce que monsieur désire autre chose ?

Comme il avait l'air de s'adresser à moi, je dis :

— J'en sais rien, mec, ce qu'il veut ! J'ai rien demandé moi-même, hein, Pedro ?

Et Pedro congédie d'un claquement de doigt. Il sait jamais si je déconne ou si je le fais exprès. Les verres circulent. Je vois pas les bouteilles, mais je les imagine.

— C'est bon ce qu'ils boivent ces mecs, hein Pedro ?

Du moment que c'est bon pour moi… On monte. J'aurais préféré descendre mais y a des moments dans l'existence où on choisit pas comme on veut. Pedro me pousse. Le larbin me précède. Il a des pompons sur les épaules, dorés à l'or fin que son maître a fait suer à on ne sait quel peuple lointain et plus colonisé. Une porte. Je passe. Au fond, un bureau qui pourrait servir à plusieurs et dans le fauteuil, un mec qui se lève. Je le connais pas.

— Monsieur Arto Lafigougnasse, dit-il en s'approchant, main tendue dans laquelle y a rien à boire.

Je m'assois parce que c'est ce qu'il veut. Il parlera plus si je m'assois pas.

— Arto, dit Pedro que je vois plus nettement, je te présente monsieur Roger Russel. Tu as déjà entendu parler de monsieur Roger Russel, Arto ?

— Tous les flics du monde en ont entendu parler, mec !

J'en avais pas souvent entendu parler en bien, mais j'avais l'intention de pas perdre le fil de la conversation que j'étais invité à suivre malgré moi.

— Rog Ru pour les intimes, dit Russel. Vous pouvez m'appeler Rog. Je vous appellerai Arto.

— Appelez-moi Art. Ça fait amerloque. J'en ai marre d'être français.

J'ai dit ça pour détendre une conversation tendue, surtout de mon côté. Mais j'ai obtenu l'effet inverse. Rog avait pas envie de rigoler avec moi. J'étais pas venu pour ça et il m'avait pas fait venir pour autre chose. Mais autre chose que quoi ?

— T'embrouille pas, mec, me dit chaleureusement Pedro qui a même inventé des techniques d'interrogatoire que si j'en connaissais autant que lui je serais pas là à me morfondre les boules sur du buisson ardent.

— J'embrouille personne, monsieur Rog…

— Rog…

— Rog… J'aimerais quand même savoir pourquoi je me suis retrouvé au fond de la piscine de Marine…

— C'était ma piscine.

C'est pas une information, si une information c'est quand on avance. Dans la piscine…

— Ce que veut dire Rog, Arto, c'est qu'on a besoin de toi.

— Pour enculer Marine !

Je suis pas venu non plus pour les faire marrer, mais ils prennent le temps de m'apprécier. Roger Russel a l'air heureux du type qui sait que c'est gagné d'avance. Pedro, celui du type qui est payé quoiqu'il arrive. Moi, j'ai rien dans les poches, à part ma carte du FN, qui doit pas valoir grand-chose à l'heure où j'essaie de sauver ce qui me reste de peau dans ce palais qui sera pas le lieu d'exécution, vu le prix qu'il a coûté. Les mecs comme moi, on les amène au bois et c'est dans les feuilles qu'ils respirent le dernier air de valse. Pourtant, c'est dans une piscine…

— Ok, Arto. On parle plus de la piscine. J'ai un service à vous demander.

Il devient sirupeux, le Rog, comme il veut que je l'appelle.

— Je peux rien vous refuser, je suppose ?

— Non, en effet.

Pedro s'interpose, joyeux comme quand on était les rois de la connerie de mauvais goût. Ah c'était il y a une éternité !

— On part en mission, mec.

— Avec ou sans pognon ?

Chapitre XXXIII

J'avais jamais vu de Goruriens de près. J'avais vu de quoi ils étaient capables, y compris de se foutre complètement de faire des victimes collatérales. Quand on est arrivé, j'ai tout de suite reconnu l'hélico. Ils étaient en train de le bichonner, comme s'ils s'étaient servi des pales pour massacrer des Frontistes et autres adeptes plus ou moins direct du Métal qui est le fondement, sans jeu de mot, de notre société. Pedro avait pris soin de cramer ma carte du FN, ce qui m'avait fait mal au cœur, mais je pouvais plus reculer. Ça me faisait un mal de chien chaque fois que j'y pensais. Je pensais aussi à Cagnasse, que j'avais besoin d'elle pour me calmer. Et j'ignorais ce qu'ils avaient fait de la tête de Sally. En France, on avait retrouvé que son corps et ça faisait jaser la Presse. Tu parles ! Un magistrat décapité ! On avait jamais vu ça. Même après la guerre que pourtant on aurait pu si on avait été juste avec tout le monde, et pas seulement avec les amoureuses.

— Tu connais l'hélico, me dit Pedro machinalement.

Il me disait ce que je connaissais et ce que je connaissais pas. Ça tu connais. Ça non. Je te présente Untel. Ça ça marche comme ça. J'écoutais et je suivais. Je savais même pas si j'étais vraiment déconnecté. Je me sentais entouré de mauvaises ondes. Je m'attendais à des reproches. Des entités prenaient note de mes pensées secrètes pendant que je tentais de les dissimuler. Mais Pedro est pas né de la dernière pluie. Il me surveillait. Il savait déjà un tas de choses sur moi avant de me connaître et il en avait

appris des tas ensuite. Et maintenant il complétait le tableau pour que je serve enfin à quelque chose. Il avait attendu toutes ces années pour se servir de moi. Et je pouvais rien faire contre ça. J'étais cuit. On est entré dans un hangar où des voix résonnaient au rythme des outils. Mais c'était pas du Métal qu'on forgeait. Ici, on appliquait au cerveau humain des méthodes plus radicales que la presse ou la fonte. Je voyais un tas de types qui s'appliquaient à faire souffrir les autres pour leur arracher des secrets d'entreprise. Y a pas d'autres secrets à monnayer dans ce monde. Les uns entreprennent et les autres leur piquent leurs secrets de fabrication et d'écoulement de la marchandise. Ça gueulait et j'étais indifférent parce que je savais que je gueulerais moi aussi, alors que je savais rien de rien.

Pedro me présenta un type que j'avais déjà vu mais je savais pas où. Et pas moyen de me souvenir. Il me serra la main comme s'il avait l'intention de s'en servir à autre chose et tous les trois on est rentré dans une pièce basse de plafond avec un tas de connexions qui descendaient des lustres.

— Installez-vous, me dit le type.

Je me disais aussi ! Y avait longtemps qu'on m'avait pas demandé de prendre place. Et pas à la place du pilote. Rien dans les mains. Et quelque chose dans le cul pour pas salir les gens. Je me couche et le type me dit que c'est pas sur le dos mais sur le ventre. J'ai pas besoin de me déshabiller. On touchera à rien d'intime. Ça me rassure. La prochaine fois qu'on m'envoie dans l'espace, j'amène mes couches-culottes.

— Je vérifie juste s'ils vous ont pas greffé un de leur sacrés trucs, me dit le type.

— Yeah ! fait Pedro.

Je suis dans un étau. Le type a l'air satisfait. On aura pas besoin de m'ouvrir. C'est toujours ça de gagné sur le temps qui presse, qui presse ! dit Pedro en sautillant parce qu'il a froid aux pieds.

J'avais même pas remarqué la neige. Elle tombait à gros flocons derrière les hautes fenêtres qui nous encerclaient comme si y avait rien à voir dehors mais qu'on était devenu intéressant. Je me suis mis à grelotter. Un costard d'occase. Avec rien de suspect dans les coutures.

— Il est propre, dit le type.

— OK, fait Pedro.

Je vais faire le reste du chemin, que je sais pas où on va, dans un chariot qui est juste à ma taille. Pedro trottine en soufflant son haleine vers moi. Il me lâche pas des yeux. Il a une grosse responsabilité. Comme je suis sur des rails, un peu groggy par ce qu'on m'a injecté à mon insu, je vibre. J'ai même envie de parler. Mais pour ça, faudrait changer de sujet.

— T'es clean, mec, dit Pedro. Ça nous fait gagner du temps. On va pouvoir s'en jeter un avant de prendre l'avion. C'est un avion avec des parachutes, des fois queue…

Il fait bien de le préciser. Depuis que je sais que j'ai failli laisser la vie dans un crash, je suis moins accroc aux voyages en groupe. Je vomirais moins si on me donnait l'assurance que je vais arriver à bon port sans y laisser des plumes. Roger Russel nous attend sur le tarmac. Il a l'air tranquille du type qui sait où il va et qui a les moyens d'y aller sans vomir.

— Il est comment ? demande-t-il à Pedro sans me consulter.

— Couci-couça…

— Payez-lui un verre. On a le temps.

Changement de décor. On étouffe dans un bistrot qui foisonne de types décidés à bien se rincer le gosier avant de se remettre au travail. Ils portent l'uniforme des Goruriens. Donc, ce sont des Goruriens.

— Tu bois quoi ? dit Pedro.

— Deux ! Pour commencer…

J'ai bon espoir. Mais pas la force de me renseigner sur ce qu'on attend de moi. Dans l'état où je suis, je devrais pas servir à grand-chose, mais on

a décidé autrement en haut lieu. Deux verres arrangeront pas ma situation. Plus peut-être.

— Pourquoi il neige ? je demande.

Le barman sourit sans cesser d'essuyer des verres.

— Me dis pas qu'ils posent tous la même question !

— Tous, dit le barman.

— Sans exception ?

— Vous auriez pu être une exception, mais maintenant c'est trop tard.

Faut que je réponde quelque chose à ça. Ça me nettoiera l'esprit. J'ai l'impression.

— Il neige pas d'habitude ?

— Il neige tout le temps. C'est de la neige artificielle, m'sieur.

— Ah ouais… ?

J'y crois pas. Et l'été, il neige ?

— On est dans un studio, m'sieur. C'est pour la série *Glaces polaires*. Vous allez jouer dedans ? Moi j'ai eu un petit rôle. Barman. Ça me connaît.

Et qu'est-ce que je suis venu foutre dans un studio de cinéma ?

— C'est pour la télé, m'sieur. Le cinéma, c'est pour les vieux.

— Et je suis quoi, moi ? Un nouveau-né ?

— Fous-lui la paix, Arto !

— Non mais des fois !

Le barman a baissé la tête pour se concentrer sur sa vaisselle. Si c'est ça le rôle qu'on lui a confié, je peux en faire autant. Et qu'est-ce qu'on me demande de jouer à moi ? Le snipper ?

— Personne te demande de jouer, Arto. C'est pas un jeu. Tu vas tout faire foirer si t'es pas sérieux. Je déconne, moi ? Alors…

— Si c'est pas de la vraie neige…

— C'est de la fausse en été, mec ! On est en hiver !

Tout s'explique.

— Et ce sera un vrai crash ou un faux avec des maquettes numériques ?

Le barman peut pas s'empêcher de ricaner. Ah si c'était une gonzesse !

— Y aura pas de problème, dit Pedro. Sauf si tu en fais. T'en feras pas, dis ?

Au point où j'en suis. Viré de la police nationale sur décision de la hiérarchie. Je me suis viré tout seul du FN où j'ai des tas d'amis qui me souhaitent de bien enculer Marine. Je suis complètement paf quand Roger Russel nous fait signe à travers la vitrine qu'il a frottée avec sa main gantée.

— Adieu petit !

— À la prochaine m'sieur ! fait le barman.

Il a de l'espoir. Juste ce qui me manque. Dehors, il fait un froid sibérien. On est peut-être en Sibérie d'ailleurs. Les gens qu'on croise parlent une langue étrangère. Mais j'ai pas vu leurs yeux cachés derrière de grosses lunettes. Le jet est allumé. Ça sent l'essence à plein nez. Mauvais signe. Une allumette et on est fumé. Roger Russel nous invite courtoisement à gravir l'escalier de l'échafaud. Pedro me pousse. C'est une manie. Je vais pas assez vite.

— Ah ça mon bichon ! Si je pensais te revoir un jour !

La Cagnasse ! Elle est en minijupe jusque sous les seins. Et au-dessus elle a perdu la notion de vêtement. Ça me fait un coup au cœur de la voir comme ça. Elle qui a jamais été une pute. Je suis moins enthousiaste qu'elle et elle me trouve tout de suite froid.

— De qui que tu te méfies, Toto ? On est pas bien ici ?

— On verra ça tout à l'heure dans les chiottes. Faut que je m'entraîne pour Marine.

Chapitre XXXIV

On s'est entraîné plusieurs fois avec Cagnasse sans que ça dérange personne. Je prends ma mission très au sérieux. Cagnasse habillée en pute de port de pêche et moi en costard de FBI des années 50. Sur les sièges, bien sagement assis et silencieux comme des tombes, les Goruriens attendent leur heure. Cagnasse et moi on est les seuls à se distinguer par l'apparence, si je mets de côté, et ils y sont, Pedro qui astique sans arrêt son trois-pièces et Roger Russel qui s'est fringué en tennisman distingué. Eux, au moins, ils ressemblent à quelque chose.

— T'as su pour Sally ? me demande Cagnasse.

Je lui dis pas ce que j'ai vu. À quoi bon ?

— J'ai lu les journaux…

— Qui tu crois qu'a fait le coup ?

Elle me croit encore dans la police nationale. Je veux pas la détromper. Elle me parlerait plus. Et il faut que je sache.

— Je crois qu'ils vont te balancer par-dessus bord, cousine.

— Pourquoi qu'ils m'auraient habillée comme ça ?

— Va savoir !

Ils me demanderont peut-être de le faire. Un rite initiatique. C'est comme ça dans les sectes. J'y prendrai plaisir ou je sauterai avec elle.

— Tu me fous la trouille rien que pour que je serre les fesses, salaud !

Peut-être. Qu'est-ce que je foutrais d'autre dans ce maudit zinc qui sent l'essence à l'extérieur et les cheveux de Cagnasse dedans ? Mais tomber d'un jet en marche c'est pas comme tomber d'un hélico en vol stationnaire. Une hôtesse en uniforme gorurien s'approche. C'est l'heure ?

— Monsieur offrira bien quelque chose à Madame ?

— Qu'est-ce que tu veux que je t'offre, Cagnasse ?

— Demande d'abord s'il faut payer !

Pendant que Cagnasse grignote des cacahuètes, je suce les saveurs boisées d'un alcool du pays. Ça m'inspire des réflexions. Je veux m'en sortir. Peu importe si j'encule Marine ou si je me fais enculer par elle, comme c'est plus probable. Il faut que je me sorte de cette merde qui me colle au cul depuis trop longtemps déjà. Tant pis pour Cagnasse si elle disparaît en mer. Et tant pis pour moi si je finis au fond d'une piscine sous le regard glacial de Marine qui me détestera même pas tellement elle me méprise. Mais pour l'instant, y a pas grand-chose à faire, sinon se tourner les pouces et desserrer les fesses de Cagnasse qui les a de plus en plus serrées, ce qui est un bon entraînement. Elle va me manquer.

Soudain, on pique du nez. L'hôtesse s'empare du micro pour nous conseiller d'attacher nos ceintures.

— Tu crois qu'on se crashe ? me demande Cagnasse. Ça y ressemble pas.

Pendant que Cagnasse doute qu'on est en train de vivre nos derniers instants de vie commune, l'hôtesse se confond en excuses auprès de Roger Russel. On arrive plus tôt que prévu, preuve que le vol n'est pas tout à fait réglementaire. Elle était aux chiottes en train de bouquiner. Elle pouvait pas savoir qu'on allait plus vite que l'horaire. Elle recommencera pas. Elle est dans un tel état de confusion que Russel pourrait en profiter pour l'enculer. Elle doit avoir les fesses si serrées que même Marine pose pas plus de problèmes à l'équilibre sexuel de ses partenaires. Trois minutes plus tard, le jet s'est immobilisé. Pedro me fait signe de pas bouger. Les Goruriens d'abord. En rang aussi serré que les fesses de

Cagnasse qui a cru mourir en morceaux. Elle est tout excitée. Qu'est-ce qui va nous arriver ?

Chapitre XXXV

Moi j'ai l'impression qu'on se dirige vers une fin à la *Chacal*, quand de Gaulle se baisse pour embrasser un gosse et que la balle se perd dans les pavés de la cour de l'Élysée. Trois cents pages de halètement pour sauver la vie de ce personnage fin d'Empire qu'on aurait pu crever dans une fiction faute de l'avoir fait dans la réalité. On est revenu à la civilisation. L'Amérique, c'est bien, avec ses studios de cinéma et ses neiges d'été, mais ça vaut pas la scarlatine. Cagnasse est heureuse elle aussi, mais on a rien trouvé, malgré nos deux cerveaux en phase, pour échapper à nos geôliers. On est resté connecté un bon moment avant que Pedro nous fasse signe de sortir. Roger Russel n'était plus là.

— Un faux mouvement et tu n'existes plus, dit Pedro.

C'est bon aussi pour Cagnasse. Elle se les gèle sans commentaires. Elle a trop peur d'énerver. On a vraiment l'air de deux figurants qu'on va planter dans le décor pendant que les autres prennent plaisir à jouer faux. J'ai le costard un peu large mais il paraît que c'était la mode à l'époque. À la même époque, les lessives faisaient rétrécir les vêtements, ce qui expliquerait le personnage de Cagnasse. Mais elle plaisante pas. Elle veut vivre. Et elle compte pas sur moi pour se tirer avant la fin. Quand on a jamais joué la comédie, qu'on s'en est toujours tenu à être soi-même, c'est dur de mourir dans un déguisement qui vous colle pas à la peau. Ah l'idée de ma gueule crevée, sans doute la bouche ouverte parce que j'aurais quelque chose à dire avant de partir tout seul, là, dans ce costard de

connard qui s'est pas bien regardé avant de mettre les pieds dehors, ça m'épouvante comme si je venais d'écrire un traité philosophique à usage universel.

On a pris la tangente et on est sorti discrètement par la petite porte. Une bagnole nous attendait, avec deux types qui cachaient pas leur appartenance à la secte des Goruriens. Ils étaient armés et semblaient ne pas aimer les remarques désobligeantes. On est monté à l'arrière. Kol était assis sur des clous. Il suait sang et eau.

— Vous êtes bien sages et on vous fait de mal, dit Pedro.

Mais il monte pas dans la voiture. On voit bien que Kol veut parler. Il a rien dans la bouche. Ses mains sont menottées au plafond au-dessus de sa tête. Je l'ai jamais vu souffrir autant. On sent les clous à sa place tellement il joue bien. Cagnasse craque. Elle se met à pleurer en me maudissant, comme si j'y étais pour quelque chose. La voiture démarre. Au passage dans la ville, une affiche montre Marine souriante et déjà présidente.

Chapitre XXXVI

Je commence à comprendre. Si je fais pas ce qu'on me dit, ils s'en prennent à Cagnasse et Kol peut témoigner de mon implication dans le complot. On retrouvera le corps de l'une dans un fossé en habit de pute à bon marché, avec sans doute ce qu'il faut dans le sang pour que tout le monde y croie, et il restera plus à Kol qu'à tout me mettre sur le dos pour sauver sa pauvre vie qui arrive à son terme de toute façon. Je suis seul pour y penser, le cul sur une chaise en métal des fois que j'oublierai que c'est Gor Ur qui pisse dessus quand il en a envie.

— T'as réfléchi ? demande Pedro.

— J'ai pas trop le choix, mec…

— Tu l'as dit !

Une heure plus tard, je passe l'entrée du meeting avec ma carte que Pedro a fait semblant de détruire pour m'enlever mes moyens. Des moyens, j'en ai plus, à part cette carte qui m'ouvre les portes de cette enceinte surveillée par des gorilles en armes et des chiens qui leur obéissent au doigt et à l'œil. Je souris à tout le monde pour pas me faire remarquer. Je reconnais des Goruriens, même parmi les serveurs du buffet. Je m'achète un livret de Wagner imprimé sur du papier chiotte et une tête de mort qui fera la différence si jamais je réintègre vraiment ces troupes facilement manœuvrables. Je joue même un petit air de marche sur un pipeau taillé dans un fémur en provenance directe de Bayreuth. Un poète en herbe m'offre *Les beaux draps* dans sa version commentée. Je

suis chez moi, mais je voudrais pas y être. Et c'est pas Cagnasse que je sauve. Je m'en fous de Cagnasse. Pedro m'a promis la place de Kol. Et je l'aurai.

— Vous savez combien j'en ai fait parler ? me demande un vieux con médaillé.

Je veux pas savoir. Ou je sais déjà. Je connais du monde ici. Il y en a même qui me croyaient mort. Et d'autres qui se demandent pourquoi je reviens. Deux types me suivent discrètement. Pedro s'en chargera si je lui fais signe. Il est avec Cagnasse, tous deux déguisés en mère et fille, la veuve et l'orpheline. La musique fait une fausse entrée, puis le saphir trouve le sillon et c'est parti pour une marche valsée que même moi j'ai envie de prendre une fille par la taille avec un couteau dans les dents. Une affiche de trois mètres de haut montre une Marine sûre d'entrer dans le costume présidentiel. On voit bien, à son nez, qu'elle est liée aux la Barguette. Tout ça ne serait pas arrivé sans moi.

Une estrade a été dressée et les haut-parleurs ronronnent dans l'attente du discours. Je dois la jouer serrée. Enculer Marine peut me coûter la vie. Je tiens pas tellement à être déchiré par une foule vengeresse. Ils n'auront pas ma peau si je la tue après. C'est Kol qui saura le premier que je l'ai enculée avant de la tuer. Et la nouvelle se répandra pas. Je vois d'ici Kol détourner les preuves de la sodomie à son profit. Ça fait si longtemps qu'il se livre à ce petit jeu. La bombe me cogne la cuisse. Si je saute pas avec, comme c'est prévu, j'aurais le temps d'enculer Marine.

Quel plan à la con ! Je me suis fait une place juste sous le pupitre qui domine l'estrade. On me regarde bouffer sans vergogne un saucisson-beurre mouillé de Cabernet-Sauvignon. De l'autre côté, Pedro a le pouvoir de me faire sauter quand il veut. Il tient Cagnasse en respect. Elle me verra sauter si tout se passe comme prévu. Marine s'avance vers le micro. La foule trépigne. Et aux premiers mots, baoum ! Arto disparaît en chaleur et lumière et emporte avec lui les morceaux d'une Marine victime de sa popularité. Seulement Arto veut enculer Marine. Il en a rien à foutre de

Cagnasse et de l'avenir professionnel de Kol Panglas ! Et il se demande comment il va faire. Il se pose des tas de questions sur comment il peut arriver à enculer Marine avant de l'exploser. Pedro sait que j'ai l'avantage du mouvement. C'est moi qui décide de l'endroit où ça explose. Et il peut pas faire exploser la bombe n'importe où. Je m'en fous de Cagnasse, je te dis !

Ma montre indique que je dispose de dix minutes pour finir mon casse-dalle ou me livrer à de plus judicieuses opérations. J'ai une bombe entre les jambes, certes, mais elle sautera où je veux. Pas quand je veux, c'est vrai. Il faudra que je me tienne le plus longtemps possible loin de Marine pour que Pedro ne déclenche pas la mise à feu. Ça le rendra noir de jalousie. Je le ferais marner autant que je veux. Ça, je peux le faire. Et après ? À quel moment j'encule Marine ? Facile : avant qu'elle monte sur l'estrade. J'ai moins de dix minutes. Je prendrais le TGV, tant pis.

Je vois la gueule grimaçante de Pedro quand je quitte ma position pour contourner l'estrade et disparaître de sa vue. Moi, à sa place, j'aurais mis à feu et baoum ! plus d'Arto pour apporter un peu de joie simple à la vie quotidienne des Français qui périclitent depuis que l'Empire s'est effondré à cause de ces Boches qui avaient pourtant moins de chars d'assaut que nous ! Mais il appuie pas sur le bouton du portable. J'ai les couilles qui reposent tranquillement sur le C4 pendant que plus haut je suis pris d'une panique qui se voit pas à l'œil nu. C'est ça ma force. Et Marine va pas tarder à goûter à mes préférences en matière de jeu de l'amour et du hasard.

Le problème, c'est d'entrer dans le barnum officiel. Il y a un chien tous les cinquante centimètres. Ils se bousculent en grognant. Et tous les mètres un cerbère s'emploie à ne rien rater de ce qui se passe dans le champ de vision qui lui est attribué. Si Pedro actionne la bombe maintenant, il tuera que des chiens et j'irais au Paradis avec eux. Une bonne compagnie pour un type qui s'est pris pour un chien avant de se rendre compte qu'il savait pas aboyer, y a pas un quart d'heure de ça. D'ailleurs un cerbère me fait signe que j'ai fait un pas de trop, ce que

j'aurais pas dû faire s'il avait été plus attentif. Il est rouge de confusion, prêt à me faire payer son erreur. Il y a eu une petite altercation. Un rien. Deux mots échangés presque courtoisement. Mais ça a suffi pour que Marine mette le nez à la fenêtre. Je suis fait !

Elle se lèche longuement les lèvres en me regardant, et du coup le cerbère sait plus ce qu'il doit faire. Il regarde le profil olympien de la candidate bleu roi et attend qu'il se passe quelque chose d'assez simple pour qu'il le comprenne. Marine m'a reconnu. Si Pedro, qui peut pas me voir, met à feu maintenant, Marine est déchirée en petits morceaux impossibles à répertorier. Mais il sait pas, le Pedro, ce que je suis en train de fabriquer. De pisser. De l'emmerder exprès parce que je veux pas crever sans me foutre de sa gueule une dernière fois. Ou de vomir comme j'en ai l'habitude quand je prends de la vitesse malgré moi.

— Ça serait-y pas notre Arto national ? dit enfin Marine.

Le cerbère me sourit comme s'il pouvait enfin desserrer les fesses.

— Vous vous en êtes tiré, vieux briscard, dit Marine avec un sourire qui en dit long sur la déception qui je lui ai causée.

— Faut que je vous explique, Marine. J'ai pas trop le temps.

Elle a un petit geste d'agacement, mais elle se ravise.

— Moi non plus j'ai pas le temps, merde ! Qu'est-ce que vous voulez ? Faut vous enlever ça de la tête, mon bonhomme. J'ai pas que ça à faire.

— Je m'en doute bien. Juste une minute. Même pas. Trente secondes.

— Enjambe, mon chou.

Je sais pas ce qu'il a pensé de moi, le cerbère, mais il l'a pensé. Il m'a presque félicité. Elle les choisit pas jaloux et sportifs d'esprit. Je suis ni l'un ni l'autre. J'enjambe. Elle referme le scratch de la fenêtre et me balance une beigne.

— Putain je saigne, Marine !

— Ça faisait longtemps que j'avais envie de ça ! Mon papa est complètement déréglé à cause de toi. Tiens, une autre !

Elle prend le temps de me bugner, la salope ! Encore trois minutes et elle commence un discours sur un ton plus conciliant. Et Pedro qui se doute pas que c'est maintenant qu'il faut mettre à feu. Elle est furieuse, la Marine. Et elle laisse entrer personne. Parce qu'on s'est demandé qui elle pouvait bien claquer à part ses fesses et on est venu aux nouvelles. Elle les a envoyés chier et leur a précisé en langage cru qu'elle aurait un quart d'heure de retard à cause de moi. Et elle leur a claqué la porte au nez, une porte en toile cirée qu'elle a soigneusement rescratchée avant de se consacrer à moi pendant le quart d'heure qui allait suivre, déclara-t-elle. J'ai baissé mon froc immédiatement.

Le spectacle de ma queue morte de peur sur un objet qui pouvait pas être autre chose qu'une bombe l'a laissée muette de consternation. Elle a ouvert une bouche qui salivait des glaires et j'ai entendu :

— T'es venu pour me tuer ? Pas pour m'enculer ?

J'avais pas le temps de lui expliquer. Et je savais même pas si je voulais la sauver et mourir sans l'avoir enculée au moins une fois.

— Fais pas ça, mec ! qu'elle glougloute.

Je fais des gestes pour lui dire que c'est pas moi qui fais. Et au lieu de prendre la fuite comme je lui en laisse la possibilité, elle se jette à genoux et s'arrache les vêtements dans une crise de folie qui me rend encore plus fou. Et qu'est-ce que je vois ? Le soutien-gorge est rempli de seins ! Je me frotte les yeux d'impatience. Et elle m'offre sa poitrine velue ! Des tatouages offusquent mon regard artistique ! Je me jette à genoux moi aussi et comme on est face à face, elle me supplie de pas appuyer sur le bouton avant qu'elle ait tout dit ! Elle veut pas mourir dans le mensonge. Il faut que je sache ! Mais que je sache quoi, bon Dieu !

*

Me demandez pas pourquoi Pedro n'a pas mis à feu. Cagnasse m'a dit qu'il a reçu un ordre dans son oreillette et il l'a laissée tomber sans rien lui

expliquer. Du coup, un tas de mecs lui ont demandé ses tarifs. Comme elle les avait pas sur elle, elle les a envoyés chier. Non sans leur demander s'ils avaient pas aperçu un type du FBI, mais du FBI des années 50, avec un falze genre jupe-culotte et une veste sur les genoux. Il avait pas de chapeau sur la tête. Ils avaient vu ça. Ils lui indiquèrent la fenêtre de Marine. Le cerbère, qui la trouvait jolie, lui dit gentiment qu'elle devait pas rester là à faire le tapin, mais qu'il voyait pas d'inconvénient à le faire plus tard avec elle si elle était libre. Elle l'a flingué d'un seul coup en pleine poire. Ensuite elle a arraché la fenêtre avec un grand cri. Y avait déjà du monde à l'intérieur. Le vieux Le Pen avait eu un malaise. « Est-ce que ma Marine a enculé ce mec ? » Ce fut sa dernière question. Et elle resta sans réponse. Pourquoi ? Parce que Marine et moi on s'était calté avant que tout le monde arrive. J'avais emporté le soutien-gorge avec ses deux seins. Je courais comme un dératé malgré la bombe qui harcelait mon entrejambe. Et Marine voulait m'échapper tant qu'elle avait pas la garantie que je risquais plus d'exploser avec elle. Le décollement de la bombe n'a pas été une mince affaire, je vous le dis. Elle m'a assisté de loin. Quand j'ai arrêté de hurler à la mort à cause des poils, elle a pas hésité à me pouponner pour que je sente plus rien.

— On aurait peut-être dû commencer par là. Non ? dit-elle en remettant ses seins.

— Ouais. Je comprends mieux pourquoi je voulais t'enculer. T'es un sacré mec !

— C'est que dit Papa.

— Je voudrais pas te faire du mal, mais ton dabe n'est plus de ce monde si j'ai bien compris ce que nous criaient les gens qui nous poursuivaient…

— C'est ça qu'ils criaient ?

— T'avais tellement la pétoche que je te saute dessus, hé mec !

— Tu l'as dit !

Elle s'est refait une beauté dans le miroir d'un ruisseau. Elle avait que les cheveux de féminin. Tout le reste appartenait à un mâle que si je l'avais pas été moi-même, j'aurais réfléchi avant. On est revenu au meeting. Y avait un monde fou. Et pas que des sympathisants. L'ambulance avait déjà emporté le corps sans vie du papa.

— C'est pas comme ça qu'il voulait crever… dit Marine en essuyant une larme.

— C'est pas comme ça que je voulais t'aimer…

Cagnasse m'attendait devant la baraque à churros. Elle avait pris des photos des fois que ça pouvait servir. Je pouvais pas lui expliquer.

— Et la bombe ? T'as pas sauté ?

Je lui mis la main dans mon froc. J'étais déplumé mais ça pouvait encore voler haut.

Conclusion

Le plaisir retrouvé

On la ferme !

Le type qui sortit des toilettes secouait une serviette. Il braillait en même temps, debout devant la porte lentement refermée derrière lui. Le blanc de la serviette était souillé de noir. Or, il n'y avait qu'une serviette dans cet office et il montrait toute la difficulté qu'il avait à y trouver un espace assez blanc pour essuyer ses mains qu'il avait lavées sous le robinet avec du savon et l'énergie d'un écolier qui ne veut plus aller au coin pour cause de crasse manuelle. Toutes les têtes, une bonne cinquantaine, s'étaient tournées vers le fond de la salle où se trouvaient l'entrée, les WC et la porte de la cabine de projection. On vit bien qu'il ne secouait pas une chute de film ni un billet de participation à cette réunion secrète. On était dans un cinéma, une salle minable qui ne servait plus à projeter des films et qui ne recevait plus ni mariés ni communiants. Cette salle obscure était la propriété du Front national.

— Vous faites chier, les nègres, gueulait le gonze qui venait de couler son bronze. Vous pouvez pas torcher vos gueules, qu'on dirait des culs, après avoir longuement et consciencieusement lavé votre cirage ? Regardez-moi dans quel état ils me l'ont mise ? Ah mais quand est-ce que vous comprendrez que vous n'êtes pas seuls au monde, les négros ?

Il s'avança dans l'allée centrale qui descendait vers l'écran. Ça glissait. Ça avait toujours glissé, même du temps de Gaumont. Les traces de talons

résistaient depuis des lunes, mais il faut dire que le nettoyage de surface manquait de techniciens dans cet établissement qui ne recevait que des bénévoles sans technique de surface ni d'autre chose. Les deux nègres en question, le visage fraîchement lavé et frotté, se dressèrent sur leurs strapontins. Le projecteur de monsieur Loyal était grillé, sinon on aurait mieux observé la scène pour constater qu'Alfreda Telometo était redevenue Renata Heinzweidler et Juan Metelatu personne d'autre que Michel de la Barguette.

— Parce que tu crois que c'est facile de se débarbouiller quand on a eu la gueule dans le cirage tout le temps qu'a duré l'enquête de ce minable de Lafigougnasse ? Et du noir que c'était ! Qu'il s'en est fallu de peu que je sombre dans le gitanat.

— Même que les Gitans c'est pas des négros, dit Renata Heinzweidler en pointant ses seins en direction du critique de son comportement envers les serviettes. On avait acheté, à nos frais, du noir nuancé. (*prenant l'assistance à témoin*) T'imagines si les Gitanos nous avaient pris pour des négros ?

— J'imagine, j'imagine ! Et même que j'applaudis. Mais c'est pas une raison pour saloper une serviette que si j'avais vu avant de chier qu'elle était plus aussi blanche qu'avant que vous vous en serviez, j'aurais peut-être été chier ailleurs.

— Parce que t'es du genre à t'en mettre plein les mains ?

— Je suis du genre que je vais pas me les saloper avec du cirage nuance Sainte-Marie !

— Bon, bon, ça va. La prochaine fois, on amènera nos propres serviettes, dit Michel de la Barguette en se rasseyant, ce qui le fit disparaître de la vue.

À ces mots, pourtant prononcés sans dramaturgie excessive, Renata Heinzweidler se redressa encore, ce qui aplatit sa poitrine.

— Me dis pas que tu as accepté d'infiltrer China Town ! Moi, le cirage, j'en ai ma claque ! Non mais à quoi c'est qu'on sert ici ?

Et elle disparut elle aussi. Le type qui cherchait toujours un coin pas trop ciré pour se les frotter descendit lentement l'allée. Les regards suivaient son évolution vers l'estrade qui surgissait de la fosse comme un missile en proie à des hésitations sinistres. Le micro chuintait dans les murs. La sono marchait encore, il n'aurait plus manqué qu'on soit obligé de s'égosiller pour se faire entendre.

— Où qu'il est le Laminouche ? demandait-il à la ronde.

— On attend que lui, dit quelqu'un du premier rang.

— Il est allé se débarbouiller, dit un autre, mais comme c'était occupé il est allé chez Pierrot que chez lui des serviettes y en a un tas…

— …même qu'on les fout à la poubelle une fois qu'elles sont crades.

— Faudra y songer, dit celui qui continuait de descendre comme s'il n'avait pas envie d'arriver.

Il ralentit tellement qu'on crut qu'il s'était arrêté pour attendre que le brigadier Laminouche ait fini de se débarbouiller la tronche. Il en mettait du temps ! Chacun se surprit à surveiller la porte en haut de l'allée. Un courant d'air qui l'avait toujours branlée continuait de nos jours à la branler et elle couinait de moins en moins discrètement. Ça vous occupait l'esprit pendant que le micro crachait dans les murs, avant c'était les coups de feu des Colt et des Winchester et maintenant les voix travaillées au burin de ceux qui en savaient plus que les autres sur ce qu'il fallait faire pour ne pas se laisser envahir. Ici, on se sentait chez soi, mais une fois dehors, on n'était même plus invité. Certains en étaient arrivés à raser les murs. Ça les rendait malades et c'étaient les plus méchants si les témoins manquaient à l'appel. On les reconnaissait à leur regard mélancolique. Le maître de cérémonie ne les aimait pas. Il en compta plus que d'habitude. Quelque chose pourrissait les fondements. Mais il n'avait pas de solution pour que ça ne se voie pas trop. Il frissonna et continua de descendre comme s'il ne descendait pas mais qu'il ne montait pas non plus. Pour beaucoup, il s'était arrêté et il attendait que le brigadier Laminouche se rapplique, parce qu'on n'attendait plus que lui pour commencer. Il en avait

une solution, lui, c'était écrit dans le flyer que les gosses avaient distribués à l'entrée. Elle était radicale et en plus promettait du plaisir. Aussi sec, les moins hétéros s'étaient imaginé qu'on allait tous les enculer, rien que pour leur apprendre à pas se prendre pour les hôtes de ce pays.

— Le voilà !

Le brigadier Laminouche était entré. La porte couinait derrière lui, de moins en moins, mais on voyait que ça l'énervait. Il n'avait pas réussi à se débarbouiller comme Renata Heinzweidler et Michel de la Barguette. Ou alors il n'y avait plus de serviette ou la poubelle de Pierrot était pleine, ce qui n'aurait rien de surprenant vu que ce n'était pas lui qui la vidait. La tronche de Laminouche était toujours aussi noire et le blanc de ses yeux étaient jaune comme quand on est en rogne et que ça ne veut pas sortir parce que ce n'est ni le moment ni l'endroit. Le maître de cérémonie, tenant la serviette crasseuse dans son dos, remonta l'allée en tendant une main humide qu'il venait d'essuyer sans succès dans la poche de son veston style yachtman.

— Ah ! Vous voilà, mon cher Laminouche. On n'attendait plus que vous.

Mais la main humide n'empoigna pas celle du brigadier car celle-ci étreignait un tuyau d'acier et sous l'aisselle opposée on distingua nettement la rondeur d'un panneau de signalisation. Il n'était pas venu les mains vides. Il amenait de quoi illustrer son propos, ce qui rassura les esprits quelque peu interloqués par la noirceur qui maculait le visage tendu du brigadier. Soit le cirage en question était indélébile, soit Pierrot n'avait pas renouvelé le stock de serviettes jetables. Ou alors, et c'était l'hypothèse la mieux partagée, la poubelle ne pouvait plus servir de poubelle.

— La sono est réglée, dit le maître de cérémonie. Pas comme la dernière fois, merde ! Et il a fallu que ça arrive à notre Marine nationale.

— Des fois on a pas d'pot, dit Laminouche. Et des fois, quand on en a, ça suffit pas.

Le maître de cérémonie tiqua un peu, mais rien ne lui vint à l'esprit pour commenter cet aphorisme que le brigadier n'avait peut-être pas pêché dans son crâne.

— Passez devant, mon cher ami.

Laminouche s'empressa de passer devant. Les reflets noirs de son visage posaient question, mais celles que posaient les serviettes de Pierrot s'imposaient avec la force d'un discours bien torché comme le père Jean-Marie savait les envoyer sans répliques. Laminouche bifurqua au bout de l'allée et passa devant le premier rang qui était celui des huiles, ceux qui ne se mélangent pas à l'eau, sauf que ce n'était pas de l'eau, mais qui sait en haut lieu que l'huile se dissout dans l'alcool ? On entendit le poteau cogner les marches de l'escalier, puis Laminouche réapparut à proximité du pupitre dont le micro frétillait d'ondes impatientes et de plus en plus courtes. Certaines oreilles en souffraient en silence. On n'était pas venu pour se plaindre, mais pour trouver des solutions. Le maître de cérémonie s'approcha du pupitre et tapota le micro qui eut soudain l'air d'un gland en attente. Ça allait gicler, nom de Dieu ! Des solutions et des définitives, histoire qu'on ne soit pas venu pour rien.

— Vous connaissez notre ami le brigadier Laminouche, scanda le maître de cérémonie. Je ne vous le présente pas. Par contre, cet inventeur infatigable de la Cause va vous présenter une solution qui a fait ses preuves. On est toujours rassuré par les preuves, mes amis. Et nous avons besoin d'être rassurés, car comme vous le savez, l'heure est grave et les minutes comptent. Je laisse la parole à notre sauveur !

Ceci dit dans le micro, il dit autre chose qu'on n'entendit pas, car il le dit le dos tourné et face au brigadier qui, avec son poteau et son panneau, demeurait immobile comme s'il ne comprenait pas la question, il semblait bien que le maître de cérémonie lui en posât une. Était-ce à propos du cirage, parfaitement noir, qui enduisait le visage du brigadier d'une façon si parfaite que l'illusion ne l'était pas moins ? On n'a pas idée de venir ici exposer ses idées, même géniales, dans un costume de Carnaval africain, mais on ne se rappelait plus lequel des trois était un nègre. Ça relativisait

la gêne causée par cette apparence qui n'avait pas sa place en milieu d'une pareille immaculée conception. Le brigadier semblait hésiter, comme s'il avait oublié son discours chez Pierrot. Puis le maître de cérémonie revint au micro qu'il tapota avant de dire :

— Cela n'a rien à voir avec les serviettes de Pierrot, mes amis. Mais alors rien du tout ! s'écria-t-il, provoquant une houle dans la salle.

— Le fait est, dit Laminouche en collant sa joue contre celle du maître de cérémonie, que je prends mon service dans une heure, ce qui me laisse à peine le temps de vous exposer mon idée. Alors vous pensez s'il fallait que je me débarbouille avant et que je me rebarbouille après si c'est que du temps perdu ! Or, le temps, messieurs, mesdames (que je n'oublie pas), ne se perd que si l'on ne s'en sert pas. Retrouvons-le chaque fois qu'il en est temps. (*riant*) C'est donc sous cette couleur que je vais vous exposer mon idée. Faites comme si j'étais blanc…

— Car il est blanc dessous, précisa le maître de cérémonie qui lui aussi collait sa joue contre celle du brigadier.

Il semblait bien que ni l'un ni l'autre n'eût l'intention de la décoller. Or, quand enfin la joue du maître de cérémonie se décolla, aucune trace de cirage, genre Griffith, n'apparut sur sa joue, comme il eût été logique qu'elle le fît. Il s'agissait, à coup sûr, d'un cirage sinon indélébile, du moins tenace comme une conviction judiciaire. On n'en attendait pas moins du professionnalisme impeccable du brigadier. Il connaissait son métier comme nous le connaissions.

Le maître de cérémonie se posta à l'écart, mais sans perdre de vue le micro qui envoyait sa sauce dans les murs au détriment de la clarté du discours que le brigadier venait de commencer après divers raclements de gorge et tapotage du micro. Le poteau était appuyé contre le pupitre et le panneau, un sens giratoire, demeurait sous l'aisselle du policier en vadrouille idéologique.

— Messieurs, mesdames, ma solution a fait ses preuves. Vous avez suivi dans la Presse les divagations diverses et variées du lieutenant

Lafigougnasse, racontées par lui-même, et de ses collègues non moins errants comme des Juifs. Vous avez par vous-mêmes constaté que j'ai raison et qu'ils ont tort. Voici l'instrument.

Il redressa le poteau et commenta ainsi son geste :

— Il va de soi qu'il convient d'abord de retirer le panneau qui ne nous est d'aucune utilité. Nous ne ferons usage que du poteau.

— C'est un peu gros, fit une voix. Je suis moi-même bien bâti et je peux vous dire que j'ai du mal. Et pourtant, je l'ai moins gros que ce poteau. Monsieur Laminouche, quelque chose cloche dans votre proposition de réduire l'Arabe à ce qu'il n'a jamais cessé d'être.

— Moi aussi je l'ai grosse et pas qu'un peu ! s'écria le brigadier en signe de vexation profonde. Je ne suis pas nègre pour rien. Nous autres nègres…

— Mais vous ne l'êtes pas, nègre… fit une voix féminine.

— Je disais ça pour dire que la question de la grosseur n'est pas celle qui se pose à celui qui prétend rendre à la mère patrie ce qui lui appartient ! Incisez, messieurs ! Incisez avant d'empaler ! Il n'y a pas d'autre solution.

Brandissant le scalpel qu'il se félicita de ne pas avoir oublié, il en cisailla l'air environnant comme un bonze le fait avec les mouches de son temple sacré.

— Moi je veux bien, dit quelqu'un qui ne se montrait pas. Mais tout de même… tailler dans la chair… surtout à cet endroit-là… Je ne sais pas si Ibn al-Kateb, dans son traité sur…

— Ta ! Ta ! Ta ! Nous avons d'autres références.

— C'est vrai, ça ! Faut qu'ça saigne, comme à La Villette ! (un boucher ?)

— Ça leur apprendra, à ces donneurs de leçons grecques et puis je sais pas quoi !

— Ce n'est d'ailleurs pas en le sachant que vous vous améliorerez, mon pauvre !

— Messieurs ! Mesdames ! S'il vous plaît ! Un peu de sérieux. La situation…

Mais il était trop tard pour empêcher l'assistance de débattre sans houlette. Tout le monde était d'accord, mais ce n'était pas une raison pour s'empêcher de penser. Or, le poteau était manifestement trop gros. Même en incisant.

— Vous vous imaginez le travail ! Inciser, empaler, remettre le poteau dans son trou… Et avec un Arabe au bout… Non, non. C'est trop.

— C'est trop quoi enfin ? grogna le brigadier dans le micro.

La joue du maître de cérémonie était revenue se coller à la sienne. Il sentait ces muscles se contracter au rythme d'un discours que personne n'écoutait, car chacun n'écoutait que soi-même, répétant sans poteau ni Arabe la procédure improbable que le brigadier Laminouche présentait comme l'idée maîtresse de la prochaine campagne présidentielle. Heureusement qu'il n'y avait pas d'Arabe dans la salle, sinon on l'aurait pris à témoin. Et la gueule noire du brigadier continuait de débiter des arguments parfaitement incompatibles avec le domaine du possible.

— Soyons réalistes, dit un professeur en goguette. Pourquoi un poteau ?

— Oui, dit un autre, qui n'était pas professeur ni n'en avait l'air tellement il avait le crâne rasé, on a toujours fait ça sans poteau. Alors pourquoi un poteau maintenant, je vous le demande ?

— Demandez-le à Laminouche, pas à moi !

— C'est qu'on ne s'entend plus penser ! Est-il possible de s'entendre… ?

Le maître de cérémonie renonça et décolla encore sa joue. Il ne se rappelait plus combien de fois il l'avait collée, mais ça n'avait sans doute aucune importance maintenant que c'était fait et qu'on ne pouvait rien faire pour que ça n'arrive plus. S'il y avait eu de quoi s'asseoir, il se serait jeté dedans. Le brigadier cognait le panneau avec le poteau, exigeant un silence dont il sentait bien qu'il avait provoqué l'impossibilité. En politique,

l'impossible est une impasse. Ne tentez jamais l'impossible si vous êtes en situation politique. Essayez plutôt le mensonge. Quelqu'un, en coulisses, coupa le micro. La voix du brigadier s'éteignit. On n'entendait même plus le son du panneau, qui eût eu des sonorités patriotiques en d'autres circonstances. Et dans la salle, chacun s'employait à démontrer à quel point l'idée du brigadier Laminouche était impossible ou géniale selon l'idiosyncrasie en question.

Le brigadier s'effondra derrière le pupitre, larmoyant :

— Je n'ai jamais voulu enculer Marine, confia-t-il à la joue du maître de cérémonie qui lui aussi s'était effondré. Mais je sais comment enculer les Arabes !

— Vous êtes en avance sur votre temps, mon pauvre vieux !

finis